|  |
| --- |
| Georges GURVITCH [1894-1965]  SOCIOLOGUE FRANÇAIS D’ORIGINE RUSSE  spécialisé en sociologie de la connaissance, héritier de Marcel Mauss  professeur à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Paris  (1954)  LE CONCEPT DES CLASSES SOCIALES  COURS DISPENSÉ À LA SORBONNE EN 1953-1954  **LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES** CHICOUTIMI, QUÉBEC <http://classiques.uqac.ca/> |



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.



<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

Politique d'utilisation  
de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.

- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi

Courriel: [classiques.sc.soc@gmail.com](mailto:classiques.sc.soc@gmail.com)

Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>

à partir du texte de :

Georges GURVITCH

**LE CONCEPT DES CLASSES SOCIALES**

Paris : Centre de documentation universitaire, collection : “Les cours de Sorbonne – sociologie”, mai 1954, 139 pp.

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

Édition numérique réalisée le 5 février 2022 à Chicoutimi, Québec.



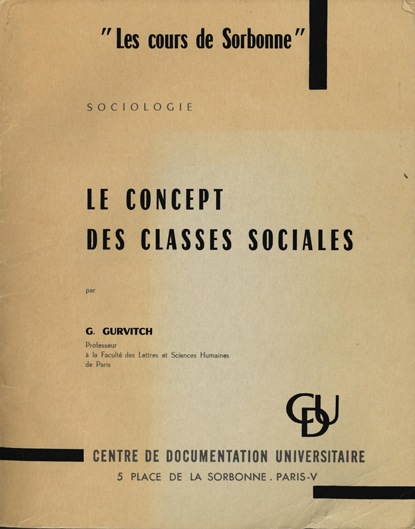
Georges GURVITCH [1894-1965]

SOCIOLOGUE FRANÇAIS D’ORIGINE RUSSE

spécialisé en sociologie de la connaissance, héritier de Marcel Mauss

professeur à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Paris

LE CONCEPT  
DES CLASSES SOCIALES



Paris : Centre de documentation universitaire, collection : “Les cours de Sorbonne – sociologie”, mai 1954, 139 pp.

**“Les cours de Sorbonne”**

SOCIOLOGIE

LE CONCEPT

DES CLASSES SOCIALES

PAR

**Georges GURVITCH**

Professeur  
à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines  
de Paris

Centre de documentation universitaire

5 PLACE DE LA SORBONNE. PARIS-V

**Note pour la version numérique** : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l’édition papier numérisée.

[i]

**LE CONCEPT DES CLASSES SOCIALES**

AVANT-PROPOS

[Retour à la table des matières](#tdm)

En révisant le sténogramme de ce cours public fait à la Sorbonne en 1953-1954, je me suis décidé à intégrer dans cette publication ronéographiée des citations assez étendues et nombreuses. Évidemment, je n'en avais exposé et analysé de vive voix que les grandes lignes. Mais il m’a semblé que mes lecteurs et auditeurs auraient avantage à confronter mes réflexions critiques et mes conclusions avec les textes mêmes extraits des différents auteurs dont je discute ici les conceptions.

G.G.

Mai 1954.

[ii]

**LE CONCEPT DES CLASSES SOCIALES**

Table des matières

[Avant-propos](#Concept_classes_soc_avant_propos) [i]

1re conférence. [Introduction](#Concept_classes_soc_conf_01_intro) [1]

2e conférence. [Introduction (fin)](#Concept_classes_soc_conf_02_intro) [7]

Première Partie  
[Le Concept de Classes Sociales  
chez Marx et chez certains Marxistes](#Concept_classes_soc_pt_1) [10]

2e conférence (fin). [Marx](#Concept_classes_soc_pt_1_conf_02_bis) [10]

3e conférence. [Marx (suite)](#Concept_classes_soc_pt_1_conf_03) [18]

4e conférence. [Marx (suite)](#Concept_classes_soc_pt_1_conf_04) [19]

5e conférence. [Marx (suite)](#Concept_classes_soc_pt_1_conf_05) [28]

6e conférence. [Marx (fin). Engels. Kautsky. Lénine](#Concept_classes_soc_pt_1_conf_06) [36]

7e conférence : [Lénine (fin). Boukharine, Lukacs](#Concept_classes_soc_pt_1_conf_07) [45]

8e conférence. [Lukacs (fin)](#Concept_classes_soc_pt_1_conf_08) [53]

[Essai d’une critique de la conception marxiste des classes sociales](#Concept_classes_soc_pt_1_conf_08_a) [55]

Seconde Partie  
[Le Concept de Classes Sociales  
chez les théoriciens non-marxistes](#Concept_classes_soc_pt_2) [62]

9e conférence. [Schmoller](#Concept_classes_soc_pt_2_conf_09) [62]

10e conférence. [Vilfredo Pareto](#Concept_classes_soc_pt_2_conf_10) [69]

11e conférence. [Max Weber](#Concept_classes_soc_pt_2_conf_11) [79]

12e conférence. [J. A. Schumpeter](#Concept_classes_soc_pt_2_conf_12) [85]

13e conférence. [Maurice Halbwachs](#Concept_classes_soc_pt_2_conf_13) [94]

14e conférence. [Maurice Halbwachs (suite)](#Concept_classes_soc_pt_2_conf_14) [100]

15e conférence. [Maurice Halbwachs (fin). Pitirim Sorokin](#Concept_classes_soc_pt_2_conf_15) [108]

[Troisième partie  
Exposé Systématique](#Concept_classes_soc_pt_3) [116]

16e conférence. [Les caractères cardinaux des classes sociales](#Concept_classes_soc_pt_3_conf_16) [116]

17e conférence. [Les caractères cardinaux des classes sociales (fin)](#Concept_classes_soc_pt_3_conf_17) [123]

18e conférence. [Définitions détaillée du concept de classes sociales - Les trois directions principales des recherches empiriques sur les classes sociales](#Concept_classes_soc_pt_3_conf_18) [130]

[1]

**LE CONCEPT DES CLASSES SOCIALES**

1re conférence

INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#tdm)

Plus de cent ans se sont écoulés depuis que Karl Marx a posé avec force le problème des *classes sociales*. Cette question est devenue selon lui particulièrement actuelle après la liquidation de toutes les survivances de l'Ancien Régime et la disparition des vestiges des privilèges formels antérieurs à la Révolution Française. Avant l’avènement du capitalisme et de l‘industrialisation, il s’agissait plutôt des *états*, des *rangs*, des *ordres*, des *corporations*; bien plus anciennement, des *castes héréditaires*. On rencontre des groupements imposés se trouvant en rapport hiérarchique dans un très grand nombre de sociétés ; mais on peut se demander si ce sont des *classes* sociales.

Même lorsque, indépendamment de cette stratification officielle, apparaissent des groupements d'affinité économique (fondés sur une identité de fortunes, de sources de revenus, d’intérêts), tels que les esclaves affranchis - les collecteurs d’impôts sous l’Empire Romain - les marchands et les banquiers à l’époque de la Renaissance, les "prolétaires" à Rome, dans tous ces cas il est douteux qu’on soit fondé à parler de classes sociales, La langue française disposait même d'un terme qui paraissait viser tout particulièrement ces groupements ; le terme "*condition*". Descentes dit : "*je ne me sentais pas de condition qui m’obligeât à faire un métier de la science*". Littré, recherchant les différents sens du mot classe, en retrouve notamment un qu’il définit comme suit : "*Rang établi parmi les hommes par la diversité et l’inégalité de leurs conditions*." Or cette définition peut, si on y ajoute certaines précisions s'appliquer aux groupements d'affinité économique qu’on retrouve des types variés de la société globale, mais elle ne s'applique pas aux *classes sociales* proprement dites.

Il faut se prémunir contre une troisième erreur avant d’aborder le problème. On parle quelquefois des *classes politiques*, des *classes juridiques*, des *classes économiques*, sans se rendre compte qu'on se place ainsi complètement en dehors de la question ; car on détruit alors l'unité de la classe comme cadre social qui peut provoquer des différenciations politiques, juridiques, ou des changements de situation économique, mais qui peut aussi ne pas les provoquer. Il suffira de prendre un seul exemple, celui d'un auteur américain récent, Oliver Cromwell Cox ; dans son livre *Caste, Class, Race* (1948, pp.152-282), il nous assure que toute classe est une *classe politique*. S'il veut dire par là que toute classe structurée, organisée et consciente d'elle-même tend à s'organiser dans un parti politique et à lutter pour accéder au pouvoir, il enfonce une porte ouverte. Mais s'il veut dire que l'existence d'une classe se réduit à un classement effectué du point de vue politique, il a complètement tort. En effet, on ne pourrait pas alors distinguer entre les classes sociales et les cinq classes établies par Servius Tullius qui a divisé tous les Romains en catégories selon leur fortune pour leur attribuer des prérogatives et des obligations différentes du point de vue militaire [2] et du point de vue électoral. De même si on devait distinguer des classes juridiques, on serait forcé de mettre les hommes et les femmes dans deux classes différentes répondant aux discriminations établies par le Code Civil. Et ainsi de suite.

On peut trouver un exemple bien curieux de ce genre de confusion dans un livre d’Arthur Bauer, *Les Classes Sociales* (1902), le premier ouvrage français qui porte ce titre. D'une part, il affirme que tout l'objet de la sociologie se réduit à l'étude des classes sociales, car ce sont elles qui produisent les faits sociaux (pp.113 et s.) ; d'autre part, il éparpille les classes en classes militaires, politiques, administratives, religieuses, industrielles, de transports, etc. : bien qu'il connaisse l'existence de Marx, il ne tient aucun compte des travaux de celui-ci pour élaborer la conception des classes qu'il met en avant.

Nous pouvons donc commencer par dire que les classes ne sont ni des états, groupes imposés, castes, ni des groupements d'affinité économique, ni des rangs parmi les personnes se livrant à telle ou telle activité. Elles sont bien plus que tout cela.

La mise en relief du problème des classes sociales par Marx et le marxisme a été fortement préparée par Saint-Simon, par les Saint-Simoniens et par Proudhon. Il y a une énorme littérature marxiste et non-marxiste sur ce sujet. Sociologues, économistes, historiens de différentes tendances se sont occupés de la question. Très peu d’auteurs ont nié l'existence des classes sociales dans la société contemporaine ou la lutte de ces classes entre elles. D'ailleurs, une telle position serait difficile à tenir, tellement le fait saute aux yeux aujourd'hui. Comment se fait-il donc que, malgré le grand nombre d'ouvrages consacrés à ce problème, le concept de *classe* ait été si peu clarifié ? Lorsqu'on veut faire une enquête empirique au sujet des classes sociales - par exemple pour savoir quel est le rôle des "classes moyennes", ou s'il y a une classe paysanne en France, ou encore si l'on peut observer l’existence d'une classe techno-bureaucratique qui pourrait accéder au pouvoir - on se trouve devant un désaccord patent sur ce qu'on entend par "classe sociale".

Ce désaccord, qui a été très marqué aussi bien entre les non-marxistes qu'entre les marxistes eux-mêmes, s'est encore considérablement accru par suite de l'intervention récente des sociologues américains. Parmi ceux-ci, très peu s'étaient intéressés à la question jusqu'aux dernières décades, et un sociologue aussi éminent que Cooley a pu se contenter d'une définition vraiment sommaire : "Nous appelons classe tout groupe plus ou moins consistant, autre que la famille, et qui s’affirme dans la société qui l’entoure" (*Social Process*. 1918). Aujourd’hui, au contraire depuis les ouvrages de Lloyd Warner et Lunt consacrés aux Cités Américaines (*Yankee City Studies*), en particulier *The Social Life of a Modern Community* (1941), *The Status System of a Modern Community* (1942), ainsi que l'ouvrage méthodologique : *Social Class in America, a Manual of Procedure for the Measurement of Social Status* (1949) - la grande mode est [3] d’insister sur les *Social Class Configurations*. J.L. Moreno arrive même à parler des "classes sociométriques".

Mais - dois-je l'avouer ? - on éprouve quelque inquiétude quand on examine d'un peu plus près ce dont il s'agit. La plupart des sociologues américains réduisent les classes sociales à de simples agrégats d'individus, à des catégories sociales ; par exemple, Warner donne cette définition : "Nous entendons par classes certaines catégories de la population qui, selon l'opinion générale, se trouvent, dans leurs rapports, placées en situation inférieure ou supérieure". Warner et Lunt divisent ainsi la population des villes américaines en six classes : *proprement supérieure, supérieure-inférieure, moyenne supérieure, moyenne inférieure, inférieure-supérieure* et *proprement inférieure*. Ile constatent que ces soi-disant classes "n’habitent pas les mêmes quartiers et ne sont pas toujours composées des mêmes groupes ethniques. Cette distinction n'est faite ni d’après la situation économique, ni d'après la profession, ni d'après l'idéologie de ces agrégats, mais d'après l'opinion que les tierces personnes ont du prestige de certains individus. Et ce qui intéresse Warner et ses collaborateurs, c'est la rapidité du passage d'une "catégorie à l'autre et la position de chaque personne dans ce processus de mobilité sociale. Sa sympathie va vers le "social climber" (l'arriviste qui monte dans l'échelle sociale). Cette conception essentiellement nominaliste et individualiste remplace entièrement les classes sociales par le concept de *stratification sociale*, qui peut recouper celui de classe, mais désigne un phénomène tout à fait différent.

Une telle façon de poser le problème s'est rencontrée avec les théories d'un sociologue allemand émigré au Danemark, Th. Geiger, récemment décédé, et dont les idées - un peu plus précises que celles de Warner - ont joué un rôle plutôt néfaste dans la discussion récente sur les classes sociales. Th. Geiger, marxiste repenti, a voulu réduire les classes sociales à des assemblages d'individus correspondant aux mêmes critères ; il se proposait de substituer la stratification sociale aux classes sociales ; et il a consacré trois livres successifs à la réalisation de ce projet : en 1932, *La Stratification Sociale du Peuple Allemand* (Die soziale Schichtung des deutschen Volkes ), en 1949 », la *Société fondée sur les Classes en Processus de Fusion* (Die Klassengesellschaft im Sohmelzspiegel), en 1951, *Les Modifications de Stratifications Sociales*. Cette rencontre a enchanté certains Américains. Et il en est résulté que M. Geiger a été chargé aux États-Unis d’élaborer le plan général d'une vaste enquête sur la stratification sociale ; ce travail pourrait être utile si on l'entreprenait dans le *cadre des classes sociales*, mais il menace de donner des résultats égaux à zéro si on le fait en dehors de la division en classes sociales ou si on le réalise en concurrence avec celle-ci.

Résumons les idées de Geiger en quelques mots. Dans son premier ouvrage, il reconnait honnêtement que les classes se distinguent des strates. Il souligne seulement le fait que les classes sociales ne sont pas accessibles à l'étude statistique, tandis que les strates qui le sont conduisent à la catégorie de *status* ou position (soziale Lagerung) (pp. 12-19) et à la *mentalité* qui est, bien plus concrète que *l'idéologie* (pp. 77-82). Il ne ressort d’ailleurs pas très clairement comment les strates qui ne seraient que des résultantes des calculs statistiques [4] et non des réalités sociales, d'après Geiger, peuvent se répercuter sur ces mentalités. Dans un second livre, Th. Geiger va plus loin. Pour aboutir à un concept de classe sociale qui soit vraiment objectif, il ne faut prendre en considération que *l'âge*, le *sexe*, le *métier*, la *fortune*, *1'habitat* et *l’éducation*; par ce moyen, on arrivera à faire de la classe un concept statistico-sociologique parfaitement inefficace au point de vue de l'analyse des structures globales, et même partielles (p.28). Cependant pour rendre quelque peu cette collection de morceaux détachés plus proche de la réalité sociale, on pourrait la confronter avec la structure sociale d'ensemble du milieu social, afin d'établir la hiérarchie des *strates* (p.30), c'est-à-dire des catégories sociales confrontées avec les situations sociales effectives. On se persuaderait alors que les classes moyennes sont pour ainsi dire éternelles (pp. 72 et suiv.) car on peut retrouver dans tout type de société une hiérarchie des strates. Quant à la conscience de classe, il ne pourrait s'agir que de la conscience qu'a de sa position sociale toute personne prise séparément. Th. Geiger écrit : "Nous désignons comme classe une catégorie de membres d'une société dont1a position sociale peut être déterminée par certains critères communs et extérieurs. Les personnes qui appartiennent à de telles catégories réagissent par leurs attitudes, représentations et manières d'agir" (p.123). Selon l'auteur, c'est tout ce qu'on peut dire de leur prétendue conscience de classe, de leur mentalité ou de leur idéologie. Et Th. Geiger d'approuver les "découvertes" de Ll. Warner (p.145). D'ailleurs, voici la conclusion de Th. Geiger. La théorie des classes élaborée par Marx est dépassée, car toutes les classes, transformées en catégorise sociales ou strates, se rapprochent et collaborent. Notre auteur décrit ensuite ce phénomène dans son troisième ouvrage, consacré à la stratification d'une ville danoise. En somme, à des prises de position politique et aux jugements de valeurs qu'on peut déceler et critiquer dans la conception marxiste de la classe, Th. Geiger oppose une autre "idéologie" et un autre système jugements de valeurs illustrés par "la stratification". C'est le fameux Bastiat auteur des *Harmonies Économiques*, ressuscité, Bastiat, la cible préférée de Proudhon et de Marx...

On observera peut-être : "Dans ces conditions., si Marx a exposé une découverte que le travail des sociologues les plus récents n'a fait qu'émousser, n'est-ce pas un signe indiquant qu'il ne faut pas toucher à la conception marxiste de la classe sociale ? Il suffit de la commenter et de la prendre pour base des enquêtes sur la situation contemporaine".

Certains ajouteront peut-être : "Tout ceci est imputable aux erreurs de la sociologie Durkheimienne, car Durkheim a recouvert pour les sociologues français l'apport de Marx ; inspiré par Auguste Comte et, à travers celui-ci, par de Bonald, Durkheim n'allait pas plus loin que de rêver aux professions organisées et intégrées à l'État, c'est-à-dire qu'un corporatisme qui lui cachait le problème des classes sociales ; la [*Division du Travail Social*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.due.del1) ne l'amenait qu'à la solidarité organique entre les métiers différenciés". Commençons par ce second reproche. Il y a certainement quelque chose de vrai dans cette façon d'apprécier les conclusions pratiques que Durkheim tirait lui-même de sa sociologie. Cependant, pour être juste, il faut dire que, dans 1'école Durkheimienne, le problème des *classes sociales* a été très vivement discuté et a suscité un très vif intérêt. Des [5] contributions substantielles ont été apportées par Mauss, Bouglé, Simiand (le plus proche du marxisme parmi les durkheimiens), et, enfin, par Maurice Halbwachs. L'œuvre de celui-ci nous intéressera tout spécialement, car elle a été consacré pour une part essentielle au problème des classes sociales. Ainsi, des 1913, Halbwachs prenait pour sujet de sa thèse [*La Classe ouvrière et les Niveaux de Vie*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.ham.cla). *Recherches sur la Théorie des Besoins dans les sociétés industrielles contemporaines*, et il discutait dans son Introduction le concept de "classe sociale1’ ; il y est revenu en 1933 dans son ouvrage [*L'Évolution des besoins dans les classes ouvrières*](http://classiques.uqac.ca/classiques/Halbwachs_maurice/evolution_besoins_classes_ouvrieres/evolution_besoins.html), puis dans son cours ronéographié *Les Classes Sociales* (professé à la Sorbonne), enfin, dans une étude : "*Les Caractéristiques des classes moyennes*" (Inventaires III, dirigé par Bouglé, 1939).

En quoi l'école Durkheimienne a-t-elle pu contribuer à l'élaboration du concept de classe sociale ?" D'abord par sa manière de saisir tout groupe - y compris ce groupement particulier et très spécifique qu'est la classe sociale - comme un *tout irréductible à ses membres* et comme un "*phénomène social total*" quoique partiel, riche de divers contenus, notamment de ses propres modèles techniques et culturels, de ses propres symboles, de ses propres œuvres culturelles, de ses propres idéaux ; la conscience de classe devient plus saisissable si on l'envisage comme une "conscience collective" s'opposant à d'autres consciences collectives. Enfin, la position d'une classe parmi d'autres classes dans la société globale implique le problème du rapport entre la conscience que cette classe a d'elle-même et la conscience qu'en ont les autres classes. Cette façon de poser le problème dans les termes des évaluations collectives, de l'opinion, des besoins et des idéaux pouvait cependant impliquer le danger de lier le sort de la théorie sociologique des classes sociales à des prémisses philosophiques subjectivistes et spiritualistes.

Ce risque est particulièrement manifeste dans un livre quelque peu paradoxal d'Edmond Goblot, *La Barrière et le Niveau,* Étude Sociologique sur la Bourgeoisie Française Moderne (1925), qui n'est d'ailleurs pas de stricte obédience Durkheimienne. Les classes sociales, d'après Goblot, n'existent que dans et par *l'opinion* et les *moeurs*, l'opinion que ces classes ont d’elles-mêmes et qu'en ont les autres classes comme la société entière. "Une classe peut réussir à se considérer elle-même et à se faire considérer comme supérieure tant que personne ne se demande en quoi consiste sa supériorité" (p.153). En effet, "il est impossible qu'une classe soit une élite et pareillement qu'une élite soit une classe" (p.153). "Une classe (supérieure) ne subsiste qu'en faisant croire qu'elle est une élite, et ne peut devenir une élite qu'en cessant d'être une classe" (p.160). Cependant, même Goblot reconnaît des éléments objectifs dans la classe bourgeoise qui est un groupe fondé sur le maintien d'une barrière qu'il établit pour en ferme l'accès, et d'un niveau qu'il exige de ses membres ; or ce niveau implique inévitablement des critères économiques, ce qui nous ramène, malgré tout l'effort de Goblot, à des considérations plus "terre à terre".

Si la sociologie française a, dans une certaine mesure, exagéré l'importance de l'élément subjectif dans la constitution d'une classe, on [6] pourrait croire par contre, à la première lecture, que, chez Marx, ces critères se trouvent éliminés. Cependant, en réalité, il n'en est rien : à coté du rôle joué dans la production, il y a la prise de conscience de classe, à coté de l’économique, le mental et l’idéologique ; il y a,enfin, la considération de la classe comme "sujet historique" créateur de l'avenir de la société. La théorie marxiste de la classe sociale est à la fois riche de possibilités, assez contradictoire sous certains aspects, et insuffisamment élaborée ; c'est pourquoi elle a donné lieu à des interprétations multiples, et incompatibles. À cent ans d'intervalle, là sociologie d'aujourd'hui ne peut pas se contenter d'accepter et d'appliquer la théorie des classes sociales de Marx, né serait-ce que pour cette raison : le sens de cette théorie n'est nullement aussi clair que certains marxistes voudraient le faire croire. Ceci est d'autant plus mal que le troisième volume du *Capital* s'arrête précisément au chapitre concernant les classes sociales.

C'est par l'analyse des textes de Marx lui-même et par l'examen de différentes interprétations marxistes que nous devront commencer, pour passer ensuite en revue les principales conceptions non marxistes et pour terminer en précisant notre propre conception.

[7]

**LE CONCEPT DES CLASSES SOCIALES**

2e conférence

INTRODUCTION (fin)  
MARX

[Retour à la table des matières](#tdm)

Dans notre première conférence, nous avons mis en garde ceux de nos auditeurs qui auraient pu être tentés d’identifier les classes sociales a) avec les états, groupes imposés, castes ; b) avec des groupements d’affinité économique ; c) avec des manifestations d'activités différenciées de groupes politiques, économiques et autres ;d) avec des "catégories sociales" ou agrégats des personnes correspondant à certains critères, ces catégories étant disposées en ordre hiérarchique et étant désignées souvent comme stratification ou "strates", par exemple chez Warner et Geiger.

Nous avons enfin fait allusion à la force et la faiblesse de l’analyse amorcée par les Durkheimiens. Comme nous l’avons déjà dit, si la sociologie française a quelque peu exagéré l’élément subjectif dans la constitution de la classe sociale, on pourrait croire, à la première lecture de Marx, que celui-ci a ignoré cet élément et s’est appuyé exclusivement sur des critères qui substitueraient à l’opinion, à la conscience, au subjectif, à l’évaluation, des situations dites essentiellement objectives, complètement indépendantes du vouloir collectif ou individuel. En effet, la formule courante serait en gros exacte : pour Marx et pour les marxistes, la base des classes sociales - considérées comme des unités collectives réelles - est constituée par le *rôle que les classes jouent dans la production, dans la circulation et dans la distribution des biens économiques ; ce rôle détermine le niveau de vie, la conscience de classe, l’idéologie, la culture, l’attitude politique*, etc., de ces classes dont l’existence se manifeste par la lutte qu’elles mènent entre elles et pour le pouvoir.

Cependant, en réalité, les présuppositions discutables mises à part, cette prise de position générale laisse ouverte une série d’importantes questions :

1) Que veulent dire exactement "*production*" et "*force productives*" ? (Marx n’a-t-il pas reconnu dans un texte fameux que ”le mode d’action commune est lui-même une force productive” ? Dans un autre ouvrage, il déclare que "de tous les instruments de production, le plus grand pouvoir productif c’est la classe révolutionnaire elle-même" (*Misère de la Philosophie*).

2) Quel est exactement le rôle qui, dans la constitution des classes sociales, revient à la *prise de conscience ce classe*? En d’autres termes, une classe peut-elle exister sans la prise de conscience ?

3) *Quel* rôle joue *l’idéologie*? Que signifie au juste ce terme ? Quels rapports l’idéologie a-t-elle avec la conscience de classe et avec les forces productives ?

4) Que veut dire : "mission historique d’une classe ? Et, plus largement, à quoi correspond la conception d’une classe en tant que *sujet de* [8] *l’histoire* - notamment du prolétariat comme responsable d'avenir de la société et de l'humanité ?

5) Quel est le nombre des classes sociales ? Quels sont leurs rapports avec d'autres groupements ?

6) En quoi les classes se distinguent-elles, en tant qu'unités collectives, d'autres groupes sociaux ?

7) Les classes sociales ont-elles toujours existé - sauf dans les sociétés archaïques - ou correspondent-elles à certains types de sociétés seulement.

Sur toutes ces questions, la pensée de Marx a varié. Ce qui reste inébranlable c'est la présupposition fondamentale de Marx que les forces productives et les rapports de production constituent *dans tout type de société*, la base qui détermine la structure, la division en classes, la conscience, l'idéologie et la culture ; or, cette présupposition peut fort bien être mise en doute ; elle peut être fondée pour tel type de structure sociale globale - disons le capitalisme - et ne pas l'être pour un autre type de société - disons la société féodale ou la société patriarcale.

Dès lors, on comprendra que toute la question soit à reprendre. Cet examen complet ne vise nullement à diminuer les mérites de Marx qui, à la différence de ses épigones, faisait plutôt du concept de classe un point de départ pour des analyses concrètes de structure qu'une clef ouvrant toutes les portes. Mais nous nous proposons d'aboutir à une conceptualisation du problème des classes en même temps plus nette et plus souple, voire plus relativiste.

En entreprenant la lourde tâche qui nous attend, je voudrais faire un aveu. Je m'attaque à cette question non sans raisons personnelles. En effet, j'y avais touché dans quelques pages de *La Vocation Actuelle delà Sociologie* (1950, pp. 340-348) », et dans quelques remarques dans les travaux des deux premières "Semaines Sociologiques" : celle qui a été consacrée à *l'industrialisation et la Technocratie* (1949) (pp. 94 et suivantes, 179 et ss) et celle qui s'intitulait *Villes et Campagnes* (1952) (pp. 118 et ss, 148 et ss.). Ma prise de position - sous forme d'allusion ou à titre d'exemple de ma théorie des groupements - a provoqué des méprises que je voudrais dissiper dans cet exposé plus détaillé, en essayant d'aller plus au fond, et en m'efforçant de concrétiser la solution proposée.

Mon cours sa divisera donc en trois parties. 1°) Dans la première, j’essaierai d'analyser d'une façon critique les principales définitions et interprétations des classes sociales données par Marx et les marxistes de différentes obédiences dont Kautsky, Lénine, Lukacs. 2°) Dans une seconde partie, j'examinerai les conceptions non-marxistes formulées jusqu'à nos jours par les économistes plus ou moins sociologisants (Schmoller, Pareto, Weber, Schumpeter) et les sociologues proprement dits (Maurice Halbwachs et P. Sorokin). 3°) Dans une troisième et dernière partie, j'essaierai de développer ma propre conception des classes sociales dans [9] leur structuration et destructuration perpétuelle ; j'étudierai leur situation par rapport aux autres groupements sociaux, aux strates, aux structures globales, aux formes de sociabilité ; je poserai également le problème du déterminisme spécifique des classes sociales. Dans cette même partie, en analysant les classes sociales comme "phénomènes sociaux totaux", j’examinerai la question du nombre des classes, de leur disparition ou de leur maintien. Bien d'autres problèmes devraient être posés à propos des classes sociales, y compris ceux de leur symbolisme spécifique, de leurs œuvres culturelles, des genres et formes de la connaissance, de la morale et de l'art qui leur correspondent. Mais nous devrons les sacrifier et les réserver à d'autres cours, car le temps nous manquera.

Je tâcherai autant que possible d'examiner toutes ces questions "sans rire ni pleurer", suivant la formule de Spinoza. J'essaierai d'éliminer tout jugement de valeur sous-jacent, pour autant qu'il soit conscient. Je m'efforcerai d'échapper à toute mystique, qui entoure souvent la discussion du problème des classes sociales et qu'on retrouve aussi bien chez les partisans que chez les adversaires du marxisme. Évidemment ceci est difficile à réaliser ; on a pu s'en persuader récemment, à propos d’une polémique entre un jeune sociologue, Jean Lefort (*Le Marxisme et Sartre*), et le philosophe Jean-Paul Sartre (*Réponse à Lefort*), dans *Les Temps Modernes* (n° 89, avril 1953, pp. l-540, - 1.629). En discutant le problème des rapports entre classe sociale et parti politique, Lefort cherche à montrer que le parti politique qui prétend représenter la classe prolétarienne peut aussi bien opprimer celle-ci ; et Sartre de répondre en reprochant à son critique de trahir la cause de la classe qu'il veut défendre, car la thèse de Lefort condamnerait cette classe à l'impuissance. Quoique les deux auteurs fassent parfois des remarques pertinentes concernant la réalité sociale des classes, leur discussion se place à un niveau ou une prise de position politique, un acte de croyance est indispensable. D'autant plus qu'ils partent tous les deux d'un postulat fort discutable (hérité de la mystique allemande) : le "*destin historique*" de la classe et la mission de celle-ci en tant que "*sujet de l'histoire*" ; cette position vient directement de Hegel, mais c'est aux Nations et à leurs incarnations : les États, que ce dernier attribue des destins, des missions, des rôles de sujets de l'histoire...

Or, notre effort d'impartialité - évidemment relative - trouvera quelque secours dans l'opposition à toute liaison entre classe sociale et philosophie de l'histoire : certes, je reconnais l’historicité des classes sociales, c'est-à-dire leur rôle primordial dans la transformation des sociétés présentes, mais je nie la possibilité d'une philosophie de l'histoire, qui constitue, selon moi, une contradiction dans les termes. Si nous connaissions le sens et la direction de l'histoire celle-ci de ce fait même prendrait fin...

La fonction des classes sociales comme forces productives, comme sujets de l'histoire, leur rôle dans la production, la circulation et la distribution des biens économiques, leurs rapports avec leurs propres organisations, avec leur structure, ainsi qu'avec celle de la société globale, [10] la possibilité - qui leur est inhérente - de se répandre par delà les frontières des différentes nations, voilà autant de phénomènes chargés de mouvements dialectiques et compris dans une variabilité empirique. On risque fort de "dogmatiser" ces rapports, fonctions, rôles, tensions, antagonismes, mouvements imprévisibles, en les stabilisant, en les idéalisant, en les sublimant, en les transformant en panacées et en théodicées. Pour combattre toute tendance de ce genre, un effort d'hyper-empirisme dialectique est indispensable. Je vais essayer de l'entreprendre dans ce cours en démontrant que l'importance capitale des classes sociales - dont on ne pourrait prédire ou déterminer a priori ni le nombre, ni lescaractères, ni les rapports respectifs, ni le rôle historique effectif - est fonction des types particuliers de structures sociales globales et parfois même de conjonctures spécifiques.

[10]

**LE CONCEPT DES CLASSES SOCIALES**

Première partie

LE CONCEPT  
DES CLASSES SOCIALES  
CHEZ MARX ET CHEZ  
CERTAINS MARXISTES

MARX

[Retour à la table des matières](#tdm)

Je commencerai par l'analyse des textes de Marx [[1]](#footnote-1). Un des plus célèbres (quoique ce ne soit nullement le plus précis, ni le plus ancien, ni le plus riche au point de vue du contenu) est celui qu'on trouve dans [*Le Manifeste Communiste*](http://classiques.uqac.ca/classiques/labriola_antonio/essais_materialisme_historique/Essai_3_Manifeste_PC/Le_manifeste_PC.html), publié en janvier 1848, quelques jours avant le déclenchement de la révolution à Paris. Je vais commencer par citer ce texte afin d'analyser ce qu'il implique :

"L'histoire de toute la société jusqu'à aujourd'hui est l'histoire de la lutte des classes. Homme libre et esclave, patricien et plébéien, baron et serf, maître et compagnon, bref oppresseurs et opprimés dressés les uns contre les autres dans une opposition constante, ont mené une lutte ininterrompue, tantôt cachée, tantôt ouverte, une lutte qui s'est chaque fois terminée par un bouleversement révolutionnaire de toute la société ou par la ruine commune des classes en lutte. Aux époques antérieures de l'histoire, nous trouvons à peu près partout une organisation complexe de la société en "états" divers, une hiérarchie multiple de conditions sociales. Dans l'ancienne Rome, nous avons les patriciens, les chevaliers, les plébéiens, les esclaves, au moyen-âge, les seigneurs féodaux, les vassaux, les maîtres, les compagnons, les cerfs, et à peu près dans chacune de ces classes une hiérarchie particulière. La société bourgeoise moderne née de l'écroulement de la société féodale n'a pas supprimé les oppositions de classes. Elle a simplement substitué de nouvelles classes, de nouvelles conditions d'oppression, de nouvelles formes de lutte à celles du passé." (Manifeste Communiste).

[11]

Ce texte, ayant pour but la propagande, ignore toute distinction entre "conditions", "états", "castes”, "groupements d'affinité économique", "corporations", "catégories sociales". Il ne mentionne même pas les sociétés où il n'y avait ni classes ni états, et qui sont par la suite caractérisées dans la littérature marxiste comme sociétés arriérées (cf. par ex. Engels, [*L'Origine de 1a Famille, de la Propriété privée et de l'État*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.enf.ori1), 1884, trad. française de Bracke, 1936, p. 229). À plus forte raison, le texte du *Manifeste* que nous avons cité ne pose pas le problème du rapport entre le type de société industrialisée et la division en classes prises dans le sens actuel de ce terme.

Dans son commentaire du [*Manifeste Communiste*](http://classiques.uqac.ca/classiques/labriola_antonio/essais_materialisme_historique/Essai_3_Manifeste_PC/Le_manifeste_PC.html) (1902), Charles Andler avait indiqué une autre difficulté que soulèvent les définitions caractéristiques de cet ouvrage : d'une part la classe prolétarienne existe, et depuis très longtemps, d'autre part, il s'agit de la constituer. Mais cette difficulté se résout grâce à la distinction entre "prolétariat" et autres "classes opprimées", et grâce au concept de "prise de conscience de classe" par laquelle la classe existant déjà virtuellement devient un groupe actuel, en tant que totalité dynamique. Ainsi, pour Marx, dans le *Manifeste*, la classe sociale est constituée d'une façon définitive seulement lorsque, en plus d'un même rôle dans la production et des intérêts économiques communs, intervient la solidarité de classe, dont le fonctionnement suppose la prise de conscience de classe, qui, à son tour, ne peut être obtenue que par l'idéologie de classe. La bourgeoisie, qui a joué dans l'histoire un rôle essentiellement révolutionnaire, a excellé dans le domaine de l'idéologie, ce qui a éveillé précocement sa conscience de classe. Le prolétariat - qui comprend de très larges masses et qui se trouve dans une situation d'opprimé, même psychologiquement - ne prend conscience de lui-même que par étapes. C'est seulement l'idéologie communiste, on particulier le [*Manifeste Communiste*](http://classiques.uqac.ca/classiques/labriola_antonio/essais_materialisme_historique/Essai_3_Manifeste_PC/Le_manifeste_PC.html), qui va l'aider à se constituer définitivement en classe. L'étape finale de ce processus est l’organisation d'un parti politique qui se propose de prendre le pouvoir. "C'est que, nous dit le *Manifeste*, le pouvoir politique est le pouvoir organisé d'une classe sociale pour l'oppression d'une autre classe". "L'État bourgeois est l'organisme protecteur de la société capitaliste".

Ceci est confirmé par le sort de la bourgeoisie : "Chaque étape de l'évolution parcourue par la bourgeoisie était accompagnée d'un progrès politique correspondant : (d'abord ; Tiers État taxable de la monarchie ; puis, durant la période manufacturière, contrepoids de la noblesse dans les monarchies limitées ou absolues ; pierre angulaire des grandes monarchies, la bourgeoisie, depuis l'établissement de la grande industrie et du marché mondial s'est emparée du pouvoir politique - à l'exclusion des autres classes - dans l'État représentatif moderne. Le gouvernement moderne n'est qu'un comité administratif des affaires de la classe bourgeoise."

Marx croît pouvoir conclure de ce passé de la bourgeoisie que telles seront également les étapes de la voie ascendante du prolétariat dans le domaine politique. D'abord, étant un jouet de la bourgeoisie dont il dépend non seulement au point de vue économique mais encore sur le plan [12] idéologique, il s’émancipe par degrés ; profitant des conflits entre la bourgeoisie et les propriétaires fonciers, renforcé par l’intégration dans son sein de grandes portions de la petite bourgeoisie prolétarisée, il arrache au pouvoir politique des satisfactions partielles qui lui donneront la possibilité de faire la révolution ; celle-ci se distinguera de la révolution bourgeoise par le fait qu’elle mettra fin à l'existence des classes et, partant, de l'État lui-même.

Dans son enthousiasme pour cette lutte suprême - qui lui paraît toute proche - Marx fait une remarque qui pourrait surprendre : "De même que jadis une partie de la noblesse se rangea du coté de la bourgeoisie, de nos jours une partie de la bourgeoisie fait cause commune avec le prolétariat, notamment cette partie des idéologues bourgeois parvenus à l'intelligence théorique du mouvement historique dans son ensemble". Les implications d’une pareille constatation sont multiples : a) allusion à Marx lui-même ; b) adhésion volontaire des groupes et des individus à des classes selon leur choix ; c) question posée au sujet des intellectuels constituent-ils un groupe spécial en dehors de la lutte des classes ? Mais, dans tout ceci, il subsiste une zone claire : obscure, des présuppositions gratuites, une philosophie de l'histoire enfin très fortement accentuée. Cependant aucune des questions qui surgissent autour du concept de classe sociale n'est résolue.

Nous examinerons à partir de la prochaine conférence les ouvrages de Marx moins liés à des buts pratiques, pour voir s'ils n'apportent pas plus de clarté sur les questions qui nous intéressent. Nous commencerons par les *Ouvrages de Jeunesse*, dont certains sont restés inédits jusqu'en 1932.

Aujourd'hui, pour terminer notre leçon, arrêtons-nous quelques instants sur le livre du marxiste belge Overbergh, *Les Classes Sociales*, 1905. C'est que sa définition des classes se fonde directement sur le texte du [*Manifeste communiste*](http://classiques.uqac.ca/classiques/labriola_antonio/essais_materialisme_historique/Essai_3_Manifeste_PC/Le_manifeste_PC.html), qu'il cherche cependant à préciser. "Les classes sociales, écrit Overbergh, sont des stratifications, des couches sociales fondées sur le fait de la propriété des instruments de production” (p.78 et p.192). Après avoir indiqué qu'il ne peut être question de classes sociales que dans les sociétés où il existe une propriété privée des moyens de production et un État - organe de domination d'une classe sociale sur les autres classes - Overbergh considère que Marx a distingué 4 classes sociales : a) ”la bourgeoisie capitaliste dont l’éclat va en croissant”, b) "le prolétariat dont l'oppression (...) engendre la révolte”, c) ”les propriétaires fonciers, épigones de la noblesse féodale, classe réduite à la défensive”, d) la petite bourgeoisie, y compris les artisans et les paysans. Mais, parmi ces 4 classes, les deux dernières gravitent autour des deux premières, dont la lutte domine la situation dans notre type de société.

Overbergh, dont les formules sont claires et l'information très étendue, ne remarque cependant pas : 1) que l'identification des classes avec des strates menace de les dissoudre, car, à l'intérieur de chaque classe on peut retrouver une multiplicité de couches ; 2) que la propriété [13] des moyens de production peut être une conséquence de la division en classes au lieu de constituer leur fondement ; 3) que les quatre classes dont il parle ne sont caractéristiques que pour une époque particulière du capitalise concurrentiel ; 4) que la question de l’existence de classes dans des types de société globale autres que celui de la société industrielle reste entièrement ouverte ; 5) Que le problème de la conscience de classe et de l'idéologie de classe demande une analyse approfondie, de même que celui des rapports existant entre les classes sociales et les autres types de groupements particuliers.

[14]

**LE CONCEPT DES CLASSES SOCIALES**

Première partie

3e conférence

MARX (suite)

[Retour à la table des matières](#tdm)

Aujourd’hui, je voudrais rechercher avec vous si le concept de "classe" a été mieux éclairé dans les ouvrages que Marx a écrits avant le *Manifeste* et qui vont des *Ouvrages de Jeunesse* à la *Misère de la Philosophie*. Puis j’examinerai les textes de caractère historique - analysant des conjonctures concrètes - tels que *Révolution et Contre-Révolution en Allemagne* (écrit en collaboration avec Engels, 1849), *Les luttes de classes en France* (1848-1850) (1850), le [*18 Brumaire de Louis Bonaparte*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030145289) (1852) et la [*Guerre Civile en France*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.mak.gue), 1871 (1$71) ; enfin je poursuivrai l'étude du problème à travers les trois volumes du *Capital* (car la [*Contribution à la Critique de l'Économie Politique*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.mak.con) (1859) ne touche pas directement à la question qui nous intéresse). Il ne parait pas douteux que c'est plutôt la manière de s'exprimer et le nombre des classes qui aient varié à travers ces trois séries d'ouvrages ; cependant, on ne peut nier que, dans chacune des trois, le concept de classes ait été traité avec des nuances et accentuations différentes.

Dans la première série d'ouvrages, le problème est étudié du point de vue de la philosophie de l'histoire et de la sociologie, d'ailleurs en compétition entre elles. Dans le seconde série la question est traitée sous l'angle proprement historique et concret (division en classes et compromis temporaires entre celles-ci en fonction de conjonctures) avec l'éclairage venant tantôt de la sociologie, tantôt de la philosophie. Dans la troisième série, Marx suit le mouvement des classes dans le cadre du fonctionnement et des contradictions de l'économie capitaliste, qui doivent conduire rapidement à son éclatement, On remarquera que ce qui persiste en particulier à travers ces trois genres d'analyses, c'est la lutte entre sociologie et philosophie de l'histoire dans la pensée si profonde de Marx concernant les classes sociales.

Le terme "classe" intervient pour la première fois chez Marx, si je ne me trompe pas (car il a pu l'employer dans ses articles de la *Rheinische Zeitung*, où il citait Proudhon avec admiration), dans la *Contribution à la* *Critique de la Philosophie du Droit de Hegel*, écrite en 1843 et publiée dans les *Annales Franco-Allemandes*; il ne faut pas confondre cet ouvrage avec la *Critique de la Philosophie de l'État de Hegel* (l841-1842), où le terme "classe" n'intervient pas, malgré les multiples occasions présentées par l'analyse de la "société civile" et des "corporations".

Dans la Contribution à la *Critique de la Philosophie du Droit de Hegel* (l843), Ouvr. *Phil*. trad. Molitor, vol. III pp. 101-108), Marx écrit notamment : "Le rôle d'émancipation passe successivement, dans un mouvement dramatique, aux différentes classes du peuple français, jusqu'à ce qu'il arrive enfin à la classe qui réalise la liberté sociale." (105).

[15]

"Où donc est la possibilité de l'émancipation allemande ? Voici notre réponse. Il faut former une classe avec des chaînes radicales, une classe de la société bourgeoise qui ne soit pas une classe de la société bourgeoise”. (105). "Lorsque le prolétariat annonce la dissolution de l'ordre social actuel, il ne fait qu'énoncer le secret de sa propre existence, car il constitue lui-même la dissolution effective de cet ordre social” (106).

Dans *La Sainte-Famille* (Oeuvr. Phil. trad. Molitor, volume II, première partie) Marx discute le problème de la classe en fonction des idées de Proudhon, dont il défend les théories contre ses critiques allemands (pp. 37-94). Nous lisons notamment : "Proudhon n'écrit pas simplement dans l'intérêt des prolétaires : il est lui-même prolétaire, ouvrier. Son ouvrage est un manifeste scientifique du prolétariat français"(p.71). L'ouvrage de Proudhon "[*Qu'est-ce que la propriété ?*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.prp.que)*”* a pour l'économie nationale moderne la même importance que l'ouvrage de Siéyès "*Qu'est-ce que le Tiers-État ?*" pour la politique moderne " (ib. p.53).

Voici les formules communes à Proudhon et à Marx ? "Le prolétariat en tant que prolétariat est forcé de travailler à sa propre suppression et, par suite, à celle de le propriété privée, c'est-à-dire de la condition qui fait de lui le prolétariat" (pp.60-61).

"La classe possédante et la classe prolétarienne présentent le même état de dépossession. Mais la première se complait dans sa situation, s’y sent établie solidement (...) ; la seconde, au contraire, s’y sent anéantie dans cette aliénation de son essence, y voit son impuissance et la réalité d'une existence inhumaine. Dans le cadre de l'antinomie, les propriétaires privés forment donc le parti conservateur et les prolétaires le parti destructeur. Les premiers travaillent au maintien de l'antinomie, les seconde à l'anéantissement de l'antinomie" (p. 61). Dans les conditions d'existence du prolétariat se trouvent condensées, sous la forme la plus inhumaine, toutes les conditions d'existence de la société actuelle " (p. 62)

"Il ne s'agit pas de savoir ce que tel ou tel prolétaire ou même le prolétariat tout entier se propose momentanément comme but. Il s'agit de savoir ce que le prolétariat est et ce qu'il doit historiquement faire conformément à son être. Son but et son action historiques lui sont tracés de manière tangible et irrévocable, dans sa propre situation d'existence, comme dans toute l'organisation de la société bourgeoise actuelle. Il nous paraît superflu de démontrer ici qu'une grande partie du prolétariat anglais et français a déjà pris conscience de sa mission historique et ne cesse de faire effort pour donner à cette conscience toute la clarté voulue" (p.63).

"Leur cri de guerre (...) n'est pas du tout : monarchie ou république, mais dictature de la classe ouvrière ou dictature de la classe bourgeoise." (deuxième partie, vol. III, p. 138)

La division en classes n'est fondée ni sur la grandeur de la fortune, ni sur celle du revenu : "Le grossier bon sens transforme la distinction des classes en "ampleur du porte-monnaie" (...). La mesure du porte-monnaie est [16] une différence purement qualitative, par quoi on peut toujours lancer l'un contre l'autre deux individus de la même classe. Tout le monde sait que les corporations du moyen âge supposaient les unes aux autres d'après le métier. Et l'on sait également que la distinction moderne des classes ne repose pas du tout sur le "métier", mais que la division du travail au sein de la même classe produit, au contraire, des modes de travail très différents" (p.149). Il est très possible que des individus particuliers ne soient pas toujours déterminés par la classe à laquelle ils appartiennent ; mais ce fait est aussi peu décisif pour la lutte de classes que le fut pour la Révolution française le passage de quelques nobles au Tiers État " (pp. 149-150). "(Les classes entiers ») reposent sur des conditions économiques indépendantes de leur volonté et (sont) placées par ces conditions dans l'opposition la plus hostile (...)."

Dans [l'*Idéologie allemande*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.mak.ide) (*Oeuvr. Phil*. vol. II) nous lisons : "Il est suscité une classe qui a toutes les charges de la société à supporter sans en jouir des avantages, qui, rejetée de la société, est reléguée dans l'opposition la plus nette à l'égard de toutes les autres classes" (p.183). "(La classe ouvrière) est déjà l'expression de la dissolution de toutes les classes" (p.183). "Les idées de la classe dominante sont à toutes les époques les idées dominantes" (p.193).

"La division du travail que nous avons déjà trouvée plus haut comme une des forces principales de l'histoire passée, se manifeste à cette heure dans la classe dominante également comme division du travail spirituel et matériel, de sorte qu'à l'intérieur de cette classe l'une des parties se présente comme les penseurs de cette classe." "À l’intérieur de cette classe, cette scission peut même se transformer en une espèce d'opposition et d'hostilité des deux parties" (p. 194). "Toute classe nouvelle ne réalise (...) sa domination que sur une base plus large que celle de la classe qui a dominé jusque là " (pp.195-196).

\*  
\* \*

Dans un passage extrêmement curieux (pp. 201-203), Marx paraît voir le prototype de l'opposition et de la lutte des classes dans les rapports entre villes et campagne » ; il écrit notamment : "La plus grande division du travail matériel et du travail spirituel, c'est la séparation de la ville et de la campagne. L'opposition entre la ville et la campagne commence avec le passage de la barbarie à la civilisation, du régime des tribus à l'État, de la localité à la nation, et se retrouve dans toute l'histoire de la civilisation jusqu'à nos jours (...). C'est ici qu'apparaît pour la première fois la division de la population en deux grandes classes, reposant directement sur la division du travail et les instruments de production" (p.201).

"La ville est déjà le fait de la concentration de la population, des instruments de production, du capital, des jouissances, des besoins, tandis que la campagne montre justement le fait contraire, l'isolement et [17] la séparation. L'opposition entre ville et campagne ne peut exister que dans le cadre de la propriété privée" (p. 202). "La séparation de la ville et de la campagne peut être envisagée comme la séparation du capital et de la propriété foncière, comme le début d'une existence qui serait indépendante de la propriété foncière, comme développement du capital, propriété qui n’a pas de base que dans le travail et l’échange." (p.203). La suppression de l'opposition entre la ville et la campagne est une des premières conditions du communisme." (pp. 202-203).

"Les divers individus ne constituent de classe qu'autant qu'ils ont a soutenir une lutte commune contre une autre classe ; pour le reste, ils s'affrontent en ennemis dans la concurrence".

"D'autre part, la classe s'autonomise, à son tour vis-à-vis des individus, de sorte que ceux-ci trouvent leurs conditions prédestinées, se voient assigner par la classe leur position sociale, et, par suite, leur développement personnel, et lui sont subordonnés" (p.225). La classe est donc un groupe réel, mais un groupe réel qui tend vers son extériorisation et par là-même vers son aliénation.

Marx s'est opposé déjà, dans *Économie Politique et Philosophie* (1844) à Bonald, Savigny et Puchta, enfin à Comte, en combattant leur tendance à projeter le social comme entité transcendante en dehors des individus qui le composent. La réalité sociale n'est ni objet extérieur ni sujet supérieur à l'individu. "Il faut éviter de fixer la société comme abstraction par rapport à l'individu" (vol. VI, p.27). Elle ne devient telle que grâce aux "aliénations". Et la même constatation peut être faite en ce qui concerne les classes sociales.

Dans l'*Idéologie Allemande,* Marx montre que "la stabilisation de l'activité sociale, la consolidation de notre propre produit en une force qui nous domine" et qui transforme "la puissance sociale, c'est-à-dire la force productive multipliée (...) en force étrangère située hors des individus" (vol. VI, prem. part, pp.175-176) est liée à la propriété privée des moyens de production et à la division en classes ; les classes ont elles-mêmes tendance à s'affirmer et à apparaître comme entités transcendantes. Et, en ce qui concerne le prolétariat, Marx cherche un apaisement dans le fait que "une classe qui fait une révolution, du fait même qu'il s'agit d'une révolution qui doit conduire à la disparition des classes", perd déjà son caractère d'entité transcendante. "Cette subordination des individus à des classes déterminées ne peut être supprimée que lorsque s’est formée une classe qui n'a plus d’intérêt spécial de classe à faire prévaloir contre la classe dominante " (pp. 225-226).

"Chez les prolétaires, leur propre condition de vie, le travail, et par suite toutes les conditions d'existence de la société actuelle sont devenues pour eux quelque chose d'accidentel sur quoi les prolétaires individuels n'ont pas de contrôle et sur quoi nulle organisation sociale ne peut leur donner de contrôle" (p.228), "Ils se trouvent donc en opposition directe avec la forme par laquelle les individus dans la société se sont donné jusqu'ici une expression générale, l'État, et *ils doivent donc abattre l'État pour faire triompher leur personnalité*" (p. 229). Rien d’étonnant [18] donc que tout ceci change avec la disparition des classes et de l’État dans la société future. "La communauté des prolétaires révolutionnaires qui prennent sous leur contrôle leurs conditions d’existence et celles de tous les autres membres de la société" ne s'oppose pas à eux en tant que force extérieure. "La situation est exactement inversée ; les individus prennent part à la société en tant qu'individus. "C'est précisément l'union volontaire des individus qui soumet au contrôle de ceux-ci les conditions de leur libre développement et de leur mouvement, conditions jusque là livrées au hasard, et qui s'étaient rendues autonomes (...) à cause de leur dispersion" (p. 230).

Cependant, en réalité, las prolétaires n'arrivent à l’unité qu’à la suite d'une longue évolution, où l’appel à leur droit joue également un rôle. Cet appel n'est d'ailleurs qu'un moyen de les transformer en "Vous", "en une messe révolutionnaire alliée" (vol. VIII, p.146) "État et Loi sont des expressions dont le contenu est toujours donné par les conditions de classe, comme le droit privé et le droit criminel le prouvent très clairement" (p.157). Pourtant, dans la constitution de la conscience de classe prolétarienne, un rôle important est joué par la lutte pour le droit, ainsi que par le "besoin de jouissance" dont les ouvriers sont privés, ce qui leur apparaît nettement lorsqu’ils "comparent le long temps de leur travail" nécessaire pour gagner le minimum de leur subsistance avec le luxe de la bourgeoisie qui profite de ses loisirs (vol. IX, pp. 60-62). Nous voyons que Marx est loin de nier, dans ses *Ouvrages de Jeunesse*, l'élément psychologique dans le formation du prolétariat : il lui attribue au contraire une importante considérable.

[19]

**LE CONCEPT DES CLASSES SOCIALES**

Première partie

4e conférence

MARX (suite)

[Retour à la table des matières](#tdm)

Dans ma dernière conférence, j'ai abordé l'analyse de différents textes de Marx se rapportant au problème des classes sociales, et je me suis particulièrement arrêté sur ses ouvrages de jeunesse, dont une partie n'a été publiée qu'il y a une vingtaine d'années. J'ai essayé de montrer que, dans des ouvrages tels que *Philosophie et Economie Politique*, la *Critique de la Philosophie de l'État de Hegel* et [l'*Idéologie Allemande*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.mak.ide), de même que dans [*La Sainte Famille*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.mak.sai), ce qui prédomine c'est l'analyse proprement sociologique en concurrence avec une philosophie de l'histoire, tandis que l'accentuation économique de même que l'aspect historique du problème sont à peine amorcés.

Par ailleurs le concept de "classe" n'a pas encore durci et Marx va même jusqu'à opposer (dans [l’*Idéologie Allemande*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.mak.ide)*)* la population des villes et celle des campagnes comme deux classes, incarnant la division du travail en travail spirituel et travail matériel. En même temps, il parle de la classe prolétarienne comme d'une classe qui est seulement virtuelle, et qu'il s'agit de rendre effective, dans l'intérêt de toute l'humanité - afin que cette classe la sauve des aliénations, y compris de celles, qui consistent dans la lutte des classes et dans la projection de ces dernières en dehors de leurs membres, en tant qu'objets extérieurs ou sujets supérieurs.

Ce qui frappe surtout ici c'est la combinaison très nette du réalisme social et de l'eschatologie. D'une part, Marx fait des découvertes sociologiques précieuses, notamment : 1) les classes sociales ont tendance à dominer leurs membres en s'opposant à eux comme des fétiches, et ceci en particulier à l'époque du développement de la grande industrie ; 2) la distinction entre les classes sociales ne peut être fondée ni sur la richesse ni sur la profession, ces deux phénomènes n'étant que des conséquences de la position d'ensemble d'une classe dans la société, par rapport à la production et aux autres classes sociales ; 3) il y a une conscience de classe, qui s'exprime en particulier dans l'idéologie. D'autre part, il s'agit d'une philosophie de l'histoire et d'une prise de position doctrinale selon lesquelles la classe prolétarienne ne peut s'affranchir qu'en sauvant l'humanité de la division en classes elle-même. Ce qui doit se produire grâce à une révolution sociale qui sera la dernière de toutes, car elle va résoudre tous les problèmes que l'existence d'une société peut poser et va à jamais anéantir toutes les aliénations, antagonismes, conflits possibles, pour faire régner la parfaite harmonie.

La série des textes de Marx précédant le [*Manifeste Communiste*](http://classiques.uqac.ca/classiques/labriola_antonio/essais_materialisme_historique/Essai_3_Manifeste_PC/Le_manifeste_PC.html) se termine avec l’ouvrage polémique contre Proudhon, qui consacre la rupture avec ce dernier : [*Misère de la Philosophie*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.mak.mis) (1847). Dans ce livre souvent injuste pour Proudhon - considéré comme un "petit bourgeois balloté entre les contradictions qu'il ne peut pas résoudre" et se trouvant écrasé par la dialectique qu'il est incapable de dominer - la théorie des classes de Marx ressort peut-être avec plus de clarté et de nuances que dans la plupart des autres textes. En même tempe on peut considérer ce livre comme le [20] point de passage entre les écrits philosophico-sociologiques et les ouvrages historiques et économiques consacrés à ce problème.

"Jusqu'à présent les forces productives se sont développées grâce au régime de l'antagonisme des classes. Dire que, parce que tous les besoins de tous les travailleurs étaient satisfaits, les hommes pouvaient se livrer à la création des produits d'un ordre supérieur, à des industries plus compliquées, ce serait faire abstraction de l'antagonisme des classes et bouleverser tout le développement historique" (p. 53).

"Le Prométhée de Proudhon est un drôle de personnage, aussi faible en logique qu'en économie politique" (p. 79). "Qu'est-ce donc en dernier lieu que ce Prométhée ? (...) C'est la société, ce sont les rapports sociaux basés sur 1'antagonisme des classes. Ces rapports sont non pas des rapports d'individu à individu, mais d'ouvrier à capitaliste, de fermier à propriétaire foncier, etc.. Effacez ces rapports et vous aurez anéanti toute la société et votre Prométhée n'est plus qu'un fantôme sans bras ni jambe, c'est-à-dire sans atelier automatique, sans division du travail, manquant enfin de tout ce que vous lui avez donné primitivement pour lui faire obtenir cet excédent de travail" (p.80).

"Pour Proudhon, toute catégorie économique a deux cotés, l'un bon, l'autre mauvais. Il envisage les catégories comme le petit bourgeois envisage les grands hommes de l'histoire" (p.89). "De même que les économistes sont les représentants scientifiques de la classe bourgeoise, de même les socialistes et communistes sont les théoriciens de la classe prolétarienne. Tant que le prolétariat n'est pas encore assez développé pour se constituer en classe, et que par conséquent la lutte même du prolétariat avec la bourgeoisie n'a pas encore un caractère politique et que les forces productives ne se sont pas encore assez développées dans le sein de la bourgeoisie elle-même pour laisser entrevoir les conditions matérielles nécessaires à l'affranchissement du prolétariat et à la formation d'une société nouvelle, ces théoriciens ne sont que des utopistes qui, pour obvier aux besoins des classes opprimées, improvisent des systèmes et courent après une science régénératrice" (p.100).

"(Proudhon) n'a ni assez de courage ni assez de lumières pour s'élever, ne serait-ce que spéculativement, au dessus de l'horizon bourgeois (...). Il veut planer en homme de science au-dessus des bourgeois et des prolétaires ; il n'est que le petit bourgeois, balloté constamment entre le Capital et le Travail, entre l'économie politique et le communisme". (p. 101) "Proudhon n'est pas allé au-delà de l'idéal du petit bourgeois. Et pour réaliser cet idéal, il n'imagine rien de mieux que de nous ramener au compagnon, ou tout au plus au maître artisan du moyen âge" (p. 113).

"L'Anglais transforme les hommes en chapeaux, l'Allemand transforme les chapeaux en idées. L'Anglais, c'est Ricardo, riche banquier et économiste distingué ; l'Allemand, c'est Hegel simple professeur de philosophie à l'Université de Berlin" (pp. 82-83).

"Les catégories économiques ne sont que les expressions théoriques, les abstractions des rapports sociaux de la production. M. Proudhon, en [21] vrai philosophe prenant les choses à l'envers, ne voit dans les rapports réels que les incarnations de ces principes, de ces catégories qui sommeillaient (...) au sein de la raison impersonnelle de l'humanité." M. Proudhon l'économiste a très bien compris que les hommes font le drap, les étoffes en soie, etc... dans les rapports déterminés de la production. Mais ce qu'il n’a pas compris, c'est que ces rapports sociaux déterminés sont aussi bien produits par les hommes que la toile, le lin, etc... Les rapports sociaux sont intimement liés aux forces productives. En acquérant de nouvelles forces productives, les hommes changent leur mode de production, la manière de gagner leur vie, ils changent tous leurs rapports sociaux. Le moulin à bras vous donnera la société avec le suzerain, le moulin à vapeur, la société avec le capitalisme industriel."

"Les mêmes hommes qui établissent les rapports sociaux conformément à leur productivité matérielle produisent aussi les principes et les idées, les catégories, conformément à leurs rapports sociaux. Ainsi ces idées, ces catégories sont aussi peu éternelles que les relations qu'elles expriment. Elles sont des produits historiques et transitoires. Il y a un mouvement continuel d'accroissement dans des forces productives, de destruction dans les rapporte sociaux, de formation dans les idées : il n'y a d'immuable que l'abstraction du mouvement - mors immortelle." (p. 88).

"M. Proudhon ignore que l'histoire tout entière n'est qu'une transformation continue de la nature humaine." (p.115). C'est pourquoi, "vouloir donner une définition de la propriété comme d'un rapport indépendant, d'une catégorie à part, d'une idée abstraite et éternelle, ce ne peut être qu'une illusion de métaphysique et de jurisprudence." (pp.120-121). "À chaque époque historique la propriété s'est développée différemment et dans une série de rapports sociaux entièrement différents. Ainsi définir la propriété bourgeoise n'est autre chose que de faire l'exposé de tous les rapports sociaux de la production bourgeoise" (p.120). Définir une classe comme propriétaire ne veut encore rien dire de précis.

"La bourgeoisie commence avec un prolétariat qui lui-même est un reste du prolétariat des temps féodaux. La féodalité avait aussi son prolétariat - le servage qui renfermait tous les germes de la bourgeoisie. Dans le cours de son développement historique, la bourgeoisie développe nécessairement son caractère antagoniste qui, à son début se trouve être plus ou moins déguisé, qui n'existe qu'à l'état latent. À mesure que la bourgeoisie se développe, il se développe dans son sein un nouveau prolétariat, un prolétariat moderne. Il se développe une lutte entre la classe prolétarienne et la classe bourgeoise, lutte qui, avant d'être sentie des deux cotés, aperçue, appréciée, comprise, avouée et hautement proclamée, ne se manifeste préalablement que par des conflits partiels et momentanés, par des faits subversifs. D'un autre côté, si tous les membres de la bourgeoisie moderne ont le même intérêt en tant qu'ils forment une classe vis-à-vis d'une autre classe, ils ont des intérêts opposés, antagonistes, en tant qu'ils se trouvent les uns vis-à-vis des autres. Cette opposition des intérêts découle des conditions économiques de leur vie bourgeoise. De jour en jour, il devient donc plus clair que les rapports de production [22] dans lesquels se meut la bourgeoisie n'ont pas un caractère simple, mais un caractère de duplicité. Que dans les mêmes rapports dans lesquels se produit la richesse, la misère se produit aussi ; que dans les mêmes rapports dans lesquels il y a développement des forces productives, il y a une force productrice de répression ; que ces rapports ne produisent la richesse bourgeoise, c'est-à-dire la richesse de la classe bourgeoise, qu'en anéantissant continuellement la richesse des membres intégrants de cette classe et en produisant un prolétariat toujours croissant"(p.98).

"La grande industrie agglomère dans un seul endroit une foule de gens inconnus les uns aux autres. La concurrence les divise d'intérêts. Mais le maintien du salaire, cet intérêt commun qu'ils ont contre leur maître, les réunit dans une même pensée de résistance-coalition (...). Si le premier but de la résistance n'a été que le maintien des salaires, à mesure que les capitalistes à leur tour se réunissent dans une pensée de répression, les coalitions d'abord isolées se forment en groupes, et en face du capital toujours réuni, le maintien de l'association devient plus nécessaire pour eux que celui du salaire. Cela est tellement vrai que les économistes anglais sont tous étonnés de voir les ouvriers sacrifier une bonne partie du salaire en faveur des associations qui, aux yeux de ces économistes, ne sont établies qu'en faveur du salaire. Dans cette lutte - véritable guerre civile - se réunissent et se développent tous les éléments nécessaires à une bataille à venir. Les conditions économiques avaient d'abord transformé la masse du pays en travailleurs. La domination du capital a créé à cette masse une situation commune, des intérêts communs. Ainsi cette masse est déjà une classe vis-à-vis du capital, mais pas encore pour elle-même. Dans la lutte dont nous n'avons signalé que quelques phases, cette masse se réunit, elle se constitue en classe pour elle-même" (p.134).

"Une classe opprimée est la condition vitale de toute société fondée sur l'antagonisme des classes. L'affranchissement de la classe opprimée implique donc nécessairement la création d'une société nouvelle. Pour que la classe opprimée puisse s'affranchir, il faut que les pouvoirs productifs déjà acquis et les rapports sociaux existants ne puissent plus exister les uns à côté des autres. De tous les instruments de production, le plus grand pouvoir productif c'est la classe révolutionnaire elle-même. L'organisation des éléments révolutionnaires comme classe suppose l'existence de toutes les forces productives qui pouvaient s'engendrer dans le sein de la société ancienne".

"Est-ce à dire qu'après la chute de l'ancienne société il y aura une nouvelle domination de classe, se résumant dans un nouveau pouvoir politique ? Non. La condition d'affranchissement de la classe laborieuse, c'est l'abolition de toute classe, de même que la condition d'affranchissement du tiers état, de l'ordre bourgeois, fut l'abolition de tous les états et de tous les ordres".

"La classe laborieuse substituera dans le cours de son développement à l'ancienne société civile, une association qui exclura les classes et leur antagonisme, et il n'y aura plus de pouvoir politique proprement dit, puisque le pouvoir politique est précisément le résumé officiel de l'antagonisme dans la société civile" (p.135). "Dans une société à venir, où [23] l'antagonisme des classes aurait cessé, où il n'y aurait plus de classes, l'usage ne serait plus déterminé par le *minimum* de temps de production ; mais le temps de production sociale qu'on consacrerait aux différents objets serait déterminé par leur utilité sociale” (p.54).

"En attendant, l'antagonisme entre le prolétariat et la bourgeoisie est une lutte de classe à classe, lutte qui, portée à sa plus haute expression, est une révolution totale” (p.135). "Ce n'est que dans un ordre de choses où il n'y aurait plus de classes et d'antagonismes de classes que les évolutions sociales cesseraient d'être des révolutions politiques. Jusque là, à la veille de chaque remaniement général de la société le dernier mot de la science sociale sera toujours : le combat ou la mort". (p. 136).

De ces textes, ressortent les conclusions suivantes :

1) On ne peut pas définir les classes sociales comme l'ont voulu l'économiste allemand K. Bucher (cf. ci-dessous, 9ème conférence) et le marxiste belge Overbergh. Rappelons la définition de ce dernier que nous avons déjà citée et critiquée (cf. ci-dessus, 2ème conférence) : "Les classes sociales sont des stratifications, des couches sociales fondées sur le fait de la propriété des instruments de production".

2) Marx est tenté de rattacher l’existence des classes proprement dites à l'apparition de la grande industrie, c'est-à-dire à ne les envisager qu'à partir du XVIIème siècle.

3) La classe peut exister par rapport à une autre classe alors qu'elle n'existe pas encore par rapport à elle-même.

4) Pour s'affirmer comme classe, il faut que la prise de conscience de classe se transforme en idéologie de classe et que les deux se constituent en fonction de la lutte de classe.

5) Marx distingue pour l'heure présente cinq classes : I - propriétaires terriens, II - bourgeois, III - petits bourgeois, IV - fermiers-paysans V - prolétaires : mais il croit que ces classes vont se réduire à deux classes.

6) Marx considère que toute lutte de classe devient une lutte politique.

7) Il est enclin à voir un "antagonisme" dans tout conflit et dans toute lutte de groupements particuliers, ce qui est très contestable.

8) Il n'abandonne pas sa doctrine sociale de caractère eschatologique.

Dans quatre analyses historiques qui ont suivi, Marx a introduit une pluralité de *classes* et de *sous-classes* (fractions de classes) qu’il n'avait pas envisagée au premier abord.

Ainsi, dans *Révolution et Contre-Révolution en Allemagne*, Marx (en collaboration avec Engels) distingue, pour l'Allemagne d'avant 1848, au moins huit classes différentes : 1º) Noblesse Féodale, 2º) Bourgeoisie [24] 3°) Petite Bourgeoisie, 4°) Grande et Moyenne Paysannerie, 5º) Petite Paysannerie Libre, 6°) Paysannerie Serve, 7°) Ouvriers Agricoles, 8º) Ouvriers de l’Industrie.

Son livre [*Les Luttes de classes en France 1848-1850*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.mak.lut), le seul dont le titre comporte le terme "classe”, nous fait assister également à une très grande multiplication des classes sociales.

Toute l'analyse débuta par la citation du banquier libéral Laffitte, qui déclara après la révolution de 1830 : "Maintenant, le règne des banquiers va commencer" (p.25). "Laffitte, écrit Marx, venait de trahir le secret de la révolution. Ce n'est pas la bourgeoisie française qui régnait sous Louis-Philippe, mais une *fraction* de celle-ci : *banquiers*, roi de la Bourse, rois des chemins de fer, propriétaires de mines de charbon et de fer, propriétaires de forêts et la partie de la propriété foncière ralliée à eux, ce que l'on appelle *l'aristocratie financière*." "La *bourgeoisie* industrielle proprement dite formait une partie de l'opposition officielle, c'est-à-dire qu'elle n'était représentée que comme minorité dans les Chambres." "La *petite bourgeoisie* dans toutes ses stratifications, ainsi que la classe paysanne étaient complètement exclues du pouvoir politique". (p 26).

Ainsi, Marx distingue : 1° La Bourgeoisie Financière, 2° La Bourgeoisie Industrielle, 3° La Classe Bourgeoise Commerçante (la Boutique), 4° La Petite Bourgeoisie, 5° La Classe Paysanne, 6° La Classe Prolétarienne, 7° Le "Lumpen-prolétariat".

"L'aristocratie financière, dans son mode de gain comme dans ses jouissances, n'est pas autre chose que la résurrection du Lumpen-Prolétariat dans les sommets de la société bourgeoise" (p.28) "C'est notamment aux sommets de la société bourgeoise que l'assouvissement des convoitises les plus malsaines et les plus déréglées se déchaînait et entrait à chaque instant en conflit avec les lois bourgeoises elles-mêmes, car c'est là où la jouissance devient crapuleuse, là où l'or, la boue et le sang s'entremêlent, que tout naturellement la richesse provenant du jeu cherche satisfaction." (p. 28).

"Par le suffrage universel, les propriétaires nominaux qui forment la grande majorité des Français, les *paysans*, furent institués les arbitres du sort de la France" (p.31). On passe ainsi de la "monarchie bourgeoise” à la "République bourgeoise" (p.3l). Or "Ce sont les paysans qui durent payer les frais de la révolution de Février ; c'est chez eux que la contre-révolution puisa son principal contingent." "La République pour le paysan français, ce fut désormais l'impôt des 45 centimes et dans le prolétariat de Paris, il vit le dissipateur qui prenait du bon temps à ses frais" (p.37). Si le suffrage universel n'était pas la merveilleuse baguette magique pour laquelle de braves républicains l'avaient tenu, il avait le mérite infiniment plus grand de déchaîner la lutte de classes, de faire en sorte que les différentes couches moyennes de la société petite bourgeoise perdent rapidement leurs illusions et leurs déceptions à l'épreuve de la vie" (p.41).

[25]

Le 22 Juin, ce fut l'insurrection des ouvriers (p.43). "Une fois le prolétariat momentanément écarté de la scène et la dictature de la bourgeoisie officiellement reconnue, force était aux couches moyennes de la société bourgeoise, à la petite bourgeoisie et à la classe paysanne, à mesure que leur situation devenait plus insupportable et leur opposition à la bourgeoisie plus rude, de se rallier de plus en plus au prolétariat". Mais ce fut le contraire qui arriva. "De même qu'auparavant elles ne pouvaient moins faire que de voir dans l'essor du prolétariat la cause de leur misère, maintenant, elles la trouvaient fatalement dans sa défaite." (p.45) "Rassemblant toutes ses forces, la Boutique avait marché contre la barricade pour rétablir la circulation qui mène de la rue à la boutique" (p.49). Le jour de l'élection de Louis Bonaparte "le 10 décembre fut le jour de l'insurrection des paysans". "Plus d'impôts, à bas les riches, à bas la République, vive l'Empereur" (pp.51-55). Petite bourgeoisie et prolétariat avaient voté en bloc pour Napoléon afin d'amener la destitution de Cavaignac et d'arracher la décision finale à la Constituante par l'union de leurs suffrages (p.55).

"En France, le petit bourgeois fait ce que, normalement devrait faire le bourgeois industriel ; l'ouvrier fait ce qui, normalement, serait la tâche du petit bourgeois ; et la tâche de l'ouvrier qui l'accomplit ? Personne. On ne la réalise pas en France ; en France, on la proclame" (p.35). "Les capitalistes pris isolément exploitent les paysans pris isolément par les hypothèques et l'usure. La classe capitaliste exploite la classe paysanne par l'impôt d'États" (p.89).

En France, "sous les phrases socialistes générales", se cache la volonté de "renverser la domination de l'aristocratie financière et délivrer l'industrie et le commerce de leurs chaînes antérieures. C'est le socialisme de l'industrie, du commerce et de l'agriculture (...). De ce socialisme bourgeois qui, naturellement, comme chacune des variétés du socialisme, rallie une partie des ouvriers et des petits bourgeois, se distingue le socialisme petit bourgeois proprement dit, le socialisme par excellence. Le capital pourchasse cette classe principalement en tant que créancier ; elle demande des institutions de crédit" (p. 95). "Les petits bourgeois deviennent ainsi les éclectiques ou les adeptes des systèmes socialistes existants, du socialisme doctrinaire qui n'a été l'expression théorique du prolétariat qu'aussi longtemps que celui-ci ne s'était pas développé encore suffisamment, jusqu'à devenir un mouvement historique libre indépendant" (p.93-94).

"Le prolétariat se groupe de plus en plus autour du socialisme révolutionnaire, autour du communisme. Ce socialisme est la déclaration permanente de la révolution, la dictature de classe du prolétariat, comme point de transition nécessaire pour arriver à la suppression des différences de classes en général, à la suppression de tous les rapports de production sur lesquels elles reposent, à la suppression dé toutes les relations sociales qui correspondent à ces rapports de production, au bouleversement de toutes les idées qui émanent de ces relations sociales" (p.94). Dans son introduction, Engels renchérit: "Toutes les révolutions ont abouti jusqu'à présent à l'évincement du règne d'une classe déterminée par celui d'une autre ; mais toutes les classes dominantes n'étaient [26] jusqu’à présent que de petites minorités par rapport à la masse du peuple dominé. C’est ainsi qu'une minorité dominante était renversée." (p.11)

Dans le [*18 Brumaire de Louis Bonaparte*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030145289) (1852, seconde édition, 1869), Marx écrit : "On oublie la phrase célèbre de Sismondi : "Le prolétariat romain vivait aux dépens de la société, tandis que la société moderne vit aux dépens du prolétariat" (préface de Marx datée du 23 Juin 1869, p.6). La République n’est d’une façon générale que la forme de transformation politique de la société bourgeoise et non pas sa forme de conservation" (p.15). "J’ai montré ailleurs quelle était l’importance de l’élection du 10 décembre (...)" Il suffit de remarquer ici qu’elle était une réaction des paysans qui avaient dû payer les frais de la révolution de Février, contre les autres classes de la Nation, une réaction de la campagne contre la ville." Mais, pour différentes raisons, Louis Napoléon était soutenu également par les bourgeois, les petits bourgeois et les prolétaires (p.23). Le futur empereur représentait lui-même le Lumpen-Prolétariat (pp. 47, 53).

Au sujet de la bourgeoisie, Marx note qu'elle sacrifiait son propre intérêt général de classe, son intérêt politique, à ses intérêts particuliers les plus bornés, les plus malpropres (p.77). Il note également que "il fallait aux représentants de la bourgeoisie être atteints de cette maladie toute spéciale qui, depuis 1848, a sévi sur l'ensemble du continent, à savoir le crétinisme parlementaire, qui relègue dans un monde imaginaire ceux qui en sont atteints et leur enlève toute intelligence, tout souvenir et toute compréhension pour le rude monde extérieur, alors qu’ils avaient détruit de leurs propres mains, comme ils étaient obligés de le faire dans leur lutte contre les autres classes, toutes les conditions du pouvoir parlementaire, pour pouvoir considérer encore leurs victoires parlementaires comme de véritables victoires et s'imaginer atteindre le président en frappant ses ministres." (p.65).

Guizot caractérisa le Deux-Décembre en disant : "C’est le triomphe complet et définitif du socialisme" (p. 89) (...). Son premier résultat tangible fut en tout cas la victoire de Bonaparte sur le Parlement, du pouvoir exécutif sur le pouvoir législatif, de la violence sans phrase sur la violence de la phrase. (p.89)." Ce n'est que sous le second Bonaparte que l'État semble être devenu complètement indépendant" (p.90).

"La bourgeoisie française s’écriera au lendemain du coup d’État : Seul, le chef de la société du Dix Décembre peut encore sauver la société bourgeoise ! Seul le vol peut encore sauver la société bourgeoise !" "Bonaparte, en tant que pouvoir exécutif qui s'est rendu indépendant de la société, se sent appelé à assurer l’"ordre bourgeois”. Mais la force de cet ordre bourgeois, c'est la classe moyenne. C'est pourquoi il se pose en représentant de cette classe et publie des décrets dans cet esprit.” (p.98).

D’après Marx, le fond de cette comédie due à une conjoncture historique particulière se trouve ailleurs. "Le pouvoir exécutif, avec son immense organisation bureaucratique et militaire (...), son armée de fonctionnaires [27] (...) et son autre armée de (...) soldats, effroyable corps parasite qui recouvre comme d’une membrane le corps de la société française", a réussi à se rendre indépendant pour dominer toutes les classes au nom d’une clique bureaucratico-militaire ayant temporairement à sa tête le second Bonaparte (p.89-90). Marx va revenir à cette constatation dans [*La Guerre Civile en France*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.mak.gue) (1871) et dans le troisième volume du [*Capital*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.mak.cap2).

Pour l’instant nous devons consacrer la fin de cette conférence à l’analyse d’un autre point. L’intervention de l'idéologie dans la lutte de classes, qui parfois ne fait que camoufler celle-ci au lieu de la préciser, de l'inspirer, de la guider. Relevons à ce sujet un passage intéressant dans l’ouvrage que nous venons d'étudier.

"Sur les différentes formes de propriété, sur les conditions d'existence sociale, s'élève toute une superstructure d'impressions, d'illusions de façon de penser et de conceptions philosophiques particulières. La classe tout entière les crée et les forme sur la base de ces conditions matérielles et des rapports sociaux correspondants. L'individu qui les reçoit par la tradition ou par l’éducation peut s’imaginer qu'elles constituent les véritables raisons déterminantes et le point de départ de son activité (...). Et, de même que, dans la vie privée, on distingue entre ce qu'un homme dit ou pense de lui et ce qu'il est et fait réellement, il faut distinguer, encore davantage, dans les luttes historiques, entre la phraséologie et les prétentions des partis, et leur constitution et leurs intérêts véritables, entre ce qu'ils s'imaginent être et ce qu'ils sont en réalité" (p.31).

Le problème de l'idéologie est ici nettement posé. Le terme est intervenu à plusieurs reprises dans les textes de Marx que nous avons successivement analysés. Mais le sens de ce terme n’a pas toujours été le même. Il fluctue à travers l'œuvre de Marx. Comme il joue en même temps un rôle important dans sa conception des classes sociales, nous ne croyons pas pouvoir avancer davantage sans essayer de clarifier les différentes significations du terme "idéologie". C'est par là que nous commencerons notre prochaine conférence.

[28]

**LE CONCEPT DES CLASSES SOCIALES**

Première partie

5e conférence

MARX (suite)

[Retour à la table des matières](#tdm)

Ayant analysé certains ouvrages historiques de Marx dans lesquels les classes sociales interviennent comme mode d’explication des conjonctures sociales complexes, telles que l’échec de la révolution de 1848 et le coup d’État de Louis Bonaparte, nous avons constaté que l’idéologie des multiples classes ou fractions de classes invoquées par Marx joue un rôle dans l’établissement même de leur concept. C’est ainsi que nous avons été, amenés à demander ce que Marx entendait exactement par "idéologie".

Dans les ouvrages de jeunesse de Marx, le terme d’*idéologie* a un sens nettement péjoratif. Employé pour la première fois par Destutt de Tracy dans son livre *Projet d’Éléments d’idéologie* (1801) et répété ensuite par Napoléon, qui appelait les membres de ”1'Académie de Sciences Morales et Politiques” - tous amis de Destutt de Tracy - ”les idéologues” ce terme prend sous la plume du jeune Marx, comme sous celle de l’empereur, un caractère de mépris. C'est pour attaquer la philosophie allemande de son temps et pour montrer la vanité politique de celle-ci que Marx a décrit ses trois volumes de l’*Idéologie Allemande*, où il révèle comment ses compatriotes ont tendance à "transformer les chapeaux en idées” (*Misère de la Philosophie*). L'idéologie ou la "superstructure idéologique" est donc d’abord décrite comme conceptions qui mettent "tout sens dessus dessous”, qui représentent une "mystification” ou, plus simplement, "les représentations fausses que les hommes se font d'eux-mêmes”. Ce sont surtout des doctrines dogmatiques, justifiant des situations sociales particulières, qui sont caractérisées comme idéologiques. Cependant, dès le début, l'idéologie signifie tantôt une doctrine, tantôt une production mentale directe mais erronée comme la religion (qui est toujours reconnue comme idéologie, parce qu’elle ne peut être que fausse : "c'est l'opium pour le peuple"), tantôt enfin un système d'idées vraies, lorsqu'il s’agit du marxisme en tant qu’idéologie du prolétariat.

Le terme idéologie, dans [*Misère de la philosophie*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.mak.mis), dans le [*Manifeste Communiste*](http://classiques.uqac.ca/classiques/labriola_antonio/essais_materialisme_historique/Essai_3_Manifeste_PC/Le_manifeste_PC.html) et dans les trois premiers écrits historiques, a tendance à prendre une signification plus large qu'auparavant, car, sous ce terme sont comprises *toutes les sciences humaines* en tant que telles, et notamment les sciences sociales (l'économie politique et l'histoire incluses pour autant qu'elles ne sont pas pénétrées par le marxisme), les programmes et les déclarations de différents partis politiques, enfin les représentations, les opinions, les réactions psychologiques et les aspirations de différentes classes sociales.

À partir de la préface à la *Critique de l'Économie Politique* (1859), la signification du terme idéologie devient encore plus étendue : Marx range parmi les "superstructures idéologiques" toutes les œuvres culturelles en tant que telles (droit, morale, esthétique, langage, connaissance philosophique et scientifique), toutes les doctrines et prises de position sociales et politiques, tous les produits mentaux, tous les états et actes psychiques caractérisant la conscience de classe ou la conscience individuelle. II ne fait qu'une seule exception : il exclue du domaine de [29] l'idéologie à coté des sciences naturelles l'économie politique haussée par le marxisme au niveau des sciences exactes. Dans la société future, la disparition des classes devrait conduire à une situation dans laquelle toute connaissance scientifique et philosophique serait affranchie de ses rapports avec les cadres sociaux ; son coefficient social serait éliminé. On voit donc que le terme "idéologie", malgré sa tendance à perdre par étape chez Marx son caractère proprement péjoratif, reste comme contaminé par sa liaison avec les œuvres et la conscience "*aliénées*".

Il ne me paraît pas douteux que, dans la pensée de Marx, le sens du terme "idéologie" demeure fluctuant, j’en distinguerais volontiers treize significations différentes qui ne se recouvrent que très partiellement.

1.- Les illusions collectives ou mystifications, représentations inconsciemment fausses que les hommes, les groupes, les classes se font d'eux-mêmes, de leurs adversaires, des ensembles auxquels ils participent, des situations sociales dans lesquelles ils se trouvent. Ces illusions peuvent se rattacher à la conscience de classe, ou, plus largement, s’intégrer à la mentalité caractérisant une classe. On peut en trouver des exemples dans les cas où les représentants d'une classe parlent de "l'ordre” (en oubliant que ce qui est ordre pour celle-ci est désordre pour les classes opposées), de la "responsabilité" devant la nation et ainsi de suite.

2.- Les mêmes illusions ou mystifications lorsqu'elles sont conscientes ou semi-conscientes. Par exemple, les slogans de propagande, la construction d'images fallacieuses des adversaires, l'invention, l'émission et la diffusion des clichés imaginaires, ne faisant que cacher la vérité en ce qui concerne la conduite, la mentalité, les idées, les échelles de valeurs caractérisant les classes opposées.

3.- Les interprétations des situations sociales à partir des évaluations politiques, morales, religieuses, ou philosophiques, qui impliquent une prise de position, mais non pas nécessairement une illusion. Tel est en particulier le cas de toute "conscience de classe", même la plus éclairée.

4.- Les doctrines élaborées pour la justification soit des illusions, soit des évaluations interprétatives ayant trait aux situations sociales, en particulier à la lutte de classe, au point de vue d'une classe particulière. Les doctrines sociales et politiques, y compris la doctrine communiste telle que Marx l'a construite, pourraient en fournir des exemples.

5.- Toute œuvre "objective" de la "conscience réelle", collective et individuelle à la fois, (langage, droit, morale, art, connaissance), en tant que cette œuvre est en corrélation fonctionnelle avec une classe ou qu'elle participe a la structuration d'une classe.

6.- Les sciences humaines, et notamment les sciences sociales, du fait de l'intensité du coefficient social qui y entre (à l'exception de [30] l’économie politique élevée grâce au marxisme au niveau de validité objective).

7.- La connaissance philosophique, à cause de son caractère partisan et de l’impossibilité de sa vérification.

8.- La religion, parce qu’il s’agit d'un produit mental pernicieux, et privé de toute véracité.

Chez, les néo-marxistes - en particulier chez Sorel, Mannheim, etc. et chez les marxistes freudisants tels que Horney et autres - cinq autres sens viennent s'ajouter à ceux que je viens d'énumérer.

9.- L’ensemble des signes et symboles qui sont caractéristiques pour une classe sociale et qui expriment ses complexes, ses angoisses et ses aspirations.

10.- Les mythes et les utopies. Tel est le mythe de la "grève générale” ou l'utopie de la disparition de l'État. Les mythes et les utopies (je ne prends pas ce dernier terme dans le sens particulier que lui a donné Mannheim) sont des systématisations imaginatives des symboles affectifs et volontaires.

11.- L'ensemble des idées et valeurs qui ne sont plus valables dans une situation sociale donnée, c'est-à-dire ne sont plus appropriées au cadre social dans lequel on voudrait les promouvoir.

12.- Le phénomène d'altération mentale ou du moins d'interprétation erronée par une classe sociale du rôle effectif qu'elle est amenée à jouer (caractéristique en particulier pour une classe qui a perdu le pouvoir ou qui est diminuée dans son importance sociale).

13.- Conduites inadéquates à la situation donnée ou à la position sociale d'une classe : témoignage de l'inadaptation de sa conscience aux changements des rapports entre les classes, de la conjoncture ou de la structure.

Il ne me paraît pas discutable que la doctrine marxiste devrait faire une sélection entre ces treize sens du terme "idéologie”. Faute de quoi le terme risque de perdre sa valeur scientifique, aussi bien pour la définition du concept de classe sociale que pour l'étude des problèmes de la sociologie de la connaissance.

Quant à Marx lui-même, l'issue la plus simple de ce labyrinthe de significations du terme "idéologie” s'était présentée à lui sous la forme de la présupposition que l'idéologie prolétarienne est incomparable à toutes les autres. Elle est une idéologie privilégiée, car elle est appelée à transformer le monde et à mettre fin à l'existence des classes et, par conséquent, des idéologies elles-mêmes. Elle se confond d'ailleurs avec la théorie marxiste, qui est une théorie philosophique, sociologique et économique possédant une validité universelle. L'idéologie prolétarienne, si elle n'est pas faussée, représente donc pour Marx un dépassement de toutes les idéologies ; elle est une connaissance libérée de ses rapports avec les cadres sociaux, elle aboutit à la vérité complète, totale, absolue qui s'affirme en dehors de tout cadre de référence.

[31]

Plusieurs difficultés surgissent ici pour Marx : a) Menace d'un rationalisme absolu, dont il avait horreur, b) Menace de la dissolution de la Morale, du Droit, de l'Art, dans la seule *connaissance* détachée de la société (c'est-à-dire de l'intellectualisme si contraire à sa tendance pragmatiste et volontariste) ; c) Contradiction avec sa propre thèse selon laquelle "la raison" prise en elle-même n'est qu'une forme d'idéologie bourgeoise ; d) Paradoxe de la vérité absolue se masquant sous l'idéologie de la classe prolétarienne, qui s'en sert pour se constituer, afin de faire triompher cette vérité dans l'histoire transformée en théodicée. Mystère de la philosophie de l'histoire se vengeant de l’analyse scientifique !

\*  
\* \*

Il est temps maintenant de revenir au quatrième et dernier ouvrage de Marx présentant un caractère historique : [*La Guerre Civile en France*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.mak.gue) (1871). Cette analyse de la Commune, bien qu'elle tourne souvent en apologie, contient quelques textes importants concernant le problème des classes. Nous lisons en effet : "la classe ouvrière ne peut pas simplement mettre la main sur une machinerie d'État et la manier à ses fins propres" (p.49). Le prolétariat doit briser l'ancien appareil de l’État. Après chaque révolution qui marquait une phase plus avancée dans la lutte de calasses, le caractère purement répressif du pouvoir d'État ressortait avec un relief de plus en plus impudent. La révolution de 1830, qui aboutit à un transfert de gouvernement des propriétaires terriens aux capitalistes, le transféra des antagonistes les plus éloignés des ouvriers à leurs antagonistes les plus directs (…). Toutefois, après leur unique exploit héroïque de Juin, les républicains bourgeois durent passer du premier rang à l'arrière-garde du "parti de l'ordre", combinaison formée par toutes les fractions et factions rivales de la classe des accapareurs dans leur antagonisme maintenant ouvertement déclaré envers les classes productrices. La forme propre de leur gouvernement en commandite fut la "République parlementaire" avec Louis Bonaparte pour président. Ce fut un régime de terrorisme avoué et d'insulte calculée à la "vile multitude" (p.50). La Commune "était essentiellement un gouvernement de la classe ouvrière, le produit de la lutte de la classe des producteurs contre la classe des accapareurs, la forme politique enfin découverte sous laquelle on pouvait réaliser l'émancipation économique du Travail" (p.35).

Ces textes de Marx laissent apparaître un certain retour à l'antiétatisme Saint-Simonien et Proudhonien ; le terme même de "producteur", qui revient plusieurs fois sous la plume de Marx au lieu de celui de "prolétaire", en porte témoignage. La disparition de l’État est considérée comme effet immédiat de la prise du pouvoir par la classe ouvrière, ce qui donne une certaine couleur utopique aux textes cités. L'élément apologétique, bien compréhensible d'ailleurs vu les circonstances, défavorise, quelque peu une explication effective de la défaite des ouvriers parisiens. Une grande partie des communards étaient des proudhoniens. Marx ne le mentionne pas, mais leur rend indirectement hommage, en adoptant leur manière de penser et leur style...

[32]

Nous pouvons aborder maintenant la troisième série d’ouvrages où Marx traite le problème des classes sociales : il s’agit principalement des trois volumes du [Capital](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.mak.cap2). Comme je l’ai déjà signalé, ce ne sont pas les deux ou trois dernières pages du troisième volume du Capital qui pourraient nous intéresser, car elles ne sont que la traduction d’un passage de Ricardo établissant une distinction entre trois genres de propriété et de profits : propriété de la force de travail, propriété du capital et propriété des terrains, et, parallèlement, revenu venant soit du salaire, soit du profit proprement dit, soit de la rente. Mais nous aurons beaucoup à prendre dans l’ensemble de l’analyse que Marx fait du fonctionnement du capitalisme en tant que régime économique et, plus largement, en tant que type de structure globale.

Dans la préface de la seconde édition allemande du [Capital](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.mak.cap2) (1872), Marx nous avertit que "tant qu’elle est bourgeoise, c’est-à-dire qu’elle voit dans l’ordre capitaliste non une phase transitoire du progrès historique, mais bien la forme absolue et définitive de la production sociale, l’économie politique ne peut rester une science qu’à condition que la lutte des classes demeure latente ou ne se manifeste que dans des phénomènes isolés". Or, un des buts principaux du Capital est de montrer que cette lutte devient, sous le régime capitaliste, de plus en plus exaspérée et que l’économie politique ne peut rester scientifique qu’en étant fondée sur une description sociologique de la situation d’ensemble faisant prévoir la fin du régime capitaliste. Il conclut la préface du premier volume (seconde édition allemande) en précisant : ”Les mouvements contradictoires de la société capitaliste se font sentir au bourgeois pratique de la façon la plus frappante, par les vicissitudes de l’industrie moderne à travers ce cycle périodique, dont le point culminant est - la crise générale".

Dans le premier volume, consacré au Procès de la Production du Capital, on trouve une description historique de la formation du prolétariat et une explication sociologico-économique de l’antagonisme inéluctable entre celui-ci et la classe bourgeoise, ainsi que certaines allusions à un groupe spécial d’exécutants-surveillants. Marx a exposé, dans de longs chapitres de la quatrième section du premier volume (correspondant au troisième livre de la traduction Molitor), combien fut pénible la constitution du prolétariat moderne, "création violente qui s’était faite (avec de terribles souffrances) (...) par une discipline sanguinaire qui a chassé les paysans de leur terre, en les transformant de force en classe salariée, l’action malpropre de l’État augmentant l’accumulation du capital avec le degré d’exploitation du travail". L’origine première du capital est violence, force, négation de la propriété privée de ceux qui deviendront les ouvriers.

Et cette expropriation des prolétaires continue avec le développement du machinisme proprement dit, car "le mode capitaliste de production et d’accumulation, donc la propriété privée capitaliste, a comme condition l’anéantissement de la propriété privée fondée sur le travail personnel, c’est-à-dire l’expropriation de l’ouvrier" (quatrième livre, p.289). Toute la théorie de Marx concernant la plus-value (”Mehrwert”) - qui se distingue du prix et de la valeur d’usage - vise à montrer que la classe [33] bourgeoise ne peut exister qu'en exploitant la classe ouvrière, parce qu'elle enlève à celle-ci la plus-value, produit du travail collectif, pour l'exproprier sous la forme du profit qui est le but de toute entreprise capitaliste. "En achetant la force de travail, le capitaliste a incorporé le travail même comme une sorte de ferment vivant aux éléments morts qui lui appartiennent effectivement et qui doivent concourir à la formation du produit" (deuxième volume, p.15). "Dès que les ouvriers entrent dans le procès du travail comme salariés, ils sont du point de vue du capitaliste incorporés au capital" (p .255). "Au point de vue social, la classe ouvrière est même en dehors du procès du travail immédiat un simple adjuvant du capital, tout comme n'importe quel autre instrument de travail" (p.21). C'est pourquoi "dans le prolétaire, l'économie classique ne voit (...) qu'une machine à produire la plus-value" (p.47). Ce résultat est obtenu grâce à la journée de travail trop longue, aux salaires trop bas et à la productivité accrue, de telle façon que l'ouvrier perd toutes ses forces (p.199). "Dans la société capitaliste, une classe ne se crée de loisirs qu'en forçant les masses à consacrer au travail leur vie entière " (p.119).

Marx s'élève dès les premiers chapitres du [Capital](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.mak.cap2) contre le fétichisme concernant les produits du travail transformés en marchandises. "Le rapport social déterminé existant entre les hommes prend ici à leurs yeux la forme fantasmagorique d'un rapport entre objets : c'est cela que j'appelle le fétichisme qui s'attache aux produits du travail dès qu'ils figurent comme marchandises, et qui par suite est inséparable de la production des marchandises" (premier volume, p.57). Le produit du travail se transforme en un hiéroglyphe social. Avec le temps, les hommes cherchent à déchiffrer le sens de ces hiéroglyphes, à "pénétrer le mystère da leur propre produit social" (p.59). "Sous le régime capitaliste, l'homme est dominé par le mode de production au lieu de le dominer" (p.69). C'est pourquoi l'économie classique ne voit, non seulement dans l'ouvrier, "mais dans le capitaliste qu'une machine à transformer la plus-value en capital additionnel". Cependant, ni l'ouvrier, ni le capitaliste, non plus que les classes auxquelles ils appartiennent, ne sont des choses ou des abstractions économiques : ce sont des êtres vivants, des groupes sociaux antagonistes, qui ont leurs désirs, leurs appréhensions, leurs souffrances, leurs jouissances, leurs consciences de classe, leurs idéologies.

"La grande industrie déchira le voile qui cachait aux hommes leur propre mode de production" (livre III p.173). Les différentes industries, les rapports existant entre elles, ce qui se passe effectivement à l'intérieur de chacune d'elles, tout ceci ne constitue plus un mystère (ib.). "L'industrie moderne ne considère et ne traite jamais comme définitive la forme actuelle d’un procès de production. Sa base est donc révolutionnaire, tandis que celle de tous les modes antérieurs de production était essentiellement conservatrice" (ib.). "La bourgeoisie ne peut exister sans révolutionner constamment les instruments de travail, donc les conditions de la production, donc tous les rapports sociaux (…). Toutes les institutions bien établies et invétérées avec leur cortège d'idées et de conceptions respectables par leur antiquité, se dissolvent, toutes les institutions nouvelles vieillissent avant d'avoir pris de la consistance" (ib., note). La machinerie détruit également de fond en comble l'intermédiaire formel entre le capitaliste et l'ouvrier, c'est-à-dire le contrat" (p.43).

[34]

Elle transforme les usines en de véritables casernes où les ouvriers sont commandés, sans leur consentement, par les patrons, ou les représentants de ceux-ci, qui exercent sur le prolétariat leur pouvoir de domination directe. "Dans la pratique, c’est l’autorité du capitaliste, la puissance d’une volonté étrangère qui subordonne l’activité (des travailleurs) à son but. Si donc, par son fond, la direction capitaliste est double, parce que tel est le caractère du travail à diriger qui d’une part est un procès de travail social ayant pour but la création de produit et d'autre part poursuit la mise en valeur du capital, elle est, quant à sa forme, despotique. Au fur et à mesure que la coopération se développe sur une plus grande échelle, ce despotisme revêt des formes particulières" (premier volume, livre 2, p.223).

De plus, "tout repos, toute solidité, toute sécurité de la situation de l’ouvrier sont supprimés" (p.174) ; et le prolétaire vit sous la menace constante que le capitalisme "après lui avoir enlevé les moyens du travail, lui enlèvera les moyens de subsistance". Ainsi, l'armée de réserve industrielle dont la manifestation extrême est l'armée des chômeurs "est d'autant plus grande que la richesse sociale, le capital en fonction, l’étendue et l’énergie de son accroissement et par suite la grandeur absolue du prolétariat (...) est considérable (...). Plus cette armée de réserve est nombreuse par rapport à l'armée active des travailleurs, et plus est grande la surpopulation consolidée, dont la misère est en raison inverse de son travail" (livre p.114).

Si l’on s'en tenait à ces textes, il semblerait donc que l'industrialisation et le capitalisme - faisant leur apparition au XVIIème siècle - aient été le milieu où auraient pris naissance la bourgeoisie et le prolétariat en tant que classes, poussées à la prise de conscience de leur rôle spécifique dans la production et de leurs intérêts antagonistes. Ne serait-ce pas également le seul régime où des classes proprement dites se forment ? Que telle soit la tendance effective de la pensée de Marx, c'est un fait qui va se confirmer dans le second volume du Capital.

Mais, avant d'y passer, signalons l'analyse du rôle joué par le groupe intermédiaire des surveillants, qui réapparaîtra dans le troisième volume du Capital. En parlant de l'autorité, de la puissance, du despotisme exercés par le patronat dans les usines - phénomène qui provient de ce que le travail exécuté à grande échelle nécessite une direction et une surveillance - Marx note que "la surveillance immédiate et constante des ouvriers isolés ou des groupes d'ouvriers est à la charge d'une espèce particulière de salariés" (premier volume, livre 2, p.223). "Tout comme une armée, une masse d'ouvriers travaillent ensemble sous le commandement du même capital a besoin d'officiers supérieurs (dirigeants) et de sous-officiers (surveillants, contre-maîtres) qui, pendant le procès du travail, commandent au nom du capital. Le travail de la surveillance devient leur fonction exclusive", (pp. 223-224).

Ce sont des salariés au service du capital - qui garde "le commandement suprême de l'industrie" - ses agents d'exécution, pour ainsi dire. Doivent-ils être intégrés à la classe prolétarienne ? Ou à la classe bourgeoise ? Représentent-ils une classe intermédiaire, ou uns classe nouvelle [35] en formation ? Marx ne nous le dit pas dans le premier volume du Capital. Comme nous le verrons, dans le troisième volume, il s'engage plutôt dans le dernier sens en pressentant que le problème de la classe techno-bureaucratique pourrait se poser.

Le second volume du Capital, consacré au Procès de la Circulation, a été publié en 1885 par les soins d'Engels (Marx était mort en 1883). Il contient moins de textes se rapportant directement au problème des classes que le premier volume. Nous y voyons la classe prolétarienne incluse par le capitaliste dans le capital changeant et circulant. "La classe ouvrière, écrit Marx, forcée de vivre au jour le jour, ne peut faire un long crédit aux capitalistes industriels (...). Le capital variable doit être avancé sous forme argent pour des délais assez courts" (livre 8, p. 25). "Il n'y a que deux classes : la classe ouvrière qui ne dispose que de sa force de travail et la classe capitaliste qui a le monopole de l'argent et des moyens de production. Ce qui serait paradoxal, ce serait de voir la classe ouvrière avancer (...) sur ses propres moyens l'argent nécessaire à la réalisation de la plus-value contenue dans les marchandises" (p. 35).

Marx proteste contre tout essai de camoufler la lutte de classes qui se manifeste dans la circulation même du capital. "Quand on considère au point de vue social, écrit-il, le produit total qui comprend la reproduction du capital social, aussi bien que la consommation individuelle, il ne faut pas tomber dans le travers des économistes bourgeois (...) et croire qu'une société de production capitaliste perd son caractère économique et historique particulier, du moment qu'on le prend en bloc comme un tout. C'est tout le contraire. On se trouve alors aux prises avec le capital total. Le capital total apparaît comme le capital par actions de tous les capitalistes réunis. Cette société par actions a ceci de commun avec beaucoup d'autres sociétés par actions que chacun sait ce qu'il apporte à l'association, mais non pas ce qu'il retire" (p.57). D'ailleurs, l'accumulation du capital - puissamment renforcé par les phénomènes qui caractérisent sa circulation - ne fait que contribuer au développement de l'antagonisme de classes entre le prolétariat et la bourgeoisie.

[36]

**LE CONCEPT DES CLASSES SOCIALES**

Première partie

6e conférence

MARX (fin)  
ENGELS, KAUTSKY,  
LÉNINE

[Retour à la table des matières](#tdm)

Dans ma dernière conférence, après avoir soumis à l’analyse la multiplicité des sens du mot "idéologie", j'ai essayé de résumer le mouvement de la pensée de Marx au sujet des classes sociales dans les deux premiers volumes du Capital, consacrés au Procès de la Production du Capital et à la Circulation du Capital. J'ai relevé spécialement les passages dont il semble résulter que Marx voyait les classes de préférence sous l'aspect du prolétariat et de la bourgeoisie (apparus à partir du XVIIème siècle), qu’il n’était pas sans inquiétude au sujet du groupe des "surveillants", et qu'il comptait sur l’accumulation du capital peur renforcer encore l’antagonisme des classes.

Le troisième volume, où se trouve traité le Processus d’Ensemble de la Production Capitaliste, a été publié par Engels en 1894 (onze ans après la mort de Marx). Il essaie de démontrer que la concentration du capital et l’accroissement de l’industrialisation ne peuvent pas écarter la tendance vers la chute du profit. Celle-ci est due à la nécessité d’investissements toujours plus onéreux dans le secteur des moyens de production, à la limitation des marchés après le partage de ceux-ci entre les grandes puissances au cours de l’expansion coloniale, à des crises périodiques toujours plus aigues, au développement du mouvement ouvrier, et, finalement, à la concurrence entre le capital industriel, le capital financier et le capital commercial - toutes ces formes du capital, et du profit entrant en lutte avec la rente immobilière. Cette évolution conduit, d’après Marx, à un renforcement progressif des contradictions internes du régime capitaliste : celui-ci s’achemine de plus en plus visiblement vers une explosion révolutionnaire qui se rapproche sans cesse. "Les limites dans lesquelles peuvent et doivent se mouvoir la concentration et la mise en œuvre de la valeur-capital qui reposent sur l’expropriation et l’appauvrissement de la grande masse des producteurs se trouvent continuellement en conflit avec les méthodes de production que le capital doit employer pour atteindre son but et qui poursuivent l’accroissement illimité de la production (...) et ont en vue le développement absolu de la productivité sociale du travail. Ce dernier moyen se trouve en conflit permanent avec le but réduit de la mise en valeur du capital existant. Si le mode de production capitaliste est donc un moyen historique de développer la force productive matérielle et de créer le marché mondial correspondant, il est en même temps en contradiction permanente entre cette mission (...) et les conditions correspondantes de la production sociale" (vol. III, livre I, p.188). De plus, apparaît la contradiction toujours plus forte "entre la puissance sociale générale finalement constituée par le capital et le pouvoir de chaque capitaliste de disposer de ces conditions sociales de production" (p.213).

Ceci est encore plus vrai quant à la situation des prolétaires. Dans la production capitaliste, la masse des producteurs directs trouve devant elle le caractère social de la production sous forme d’une autorité méticuleuse et d’un mécanisme social complètement ordonné et hiérarchisé ; mais cette autorité n'appartient à ses détenteurs qu'en tant que personnification [37] des conditions du travail (...) et non pas, comme dans les anciens modes de production, en tant que maîtres politiques ou théocratiques. Parmi les représentants de cette autorité, les capitalistes, les propriétaires des marchandises, il règne l’anarchie la plus complète" (vol. III, 14ème livre, pp 213-224).

La bourgeoisie elle-même se divise d’ailleurs, comme l’ont indiqué déjà les ouvrages historiques de Marx, en plusieurs classes, "sous-classes” ou "fractions" : bourgeoisies industrielle, financière et commerçante, correspondant aux trois genres de capitaux dont le conflit est décrit dans le troisième volume du Capital. Cette situation est renforcée par l’apparition d’un groupe spécial de régisseurs-administrateurs salariés, agents d’exécution du pouvoir autoritaire des patrons dans l'usine.

Marx revient à ce problème dans le dernier volume du *Capital*; il écrit : "Le salaire d'un régisseur se sépare d’abord complètement du profit et prend même la forme du salaire réservé au travail habile, dès que l’exploitation se fait sur une échelle suffisamment grande pour payer ce directeur, bien que nos capitalistes industriels n’utilisent pas leurs loisirs à faire... de la philosophie" (onzième livre, p.199). "Le salaire d’administration, pour le directeur commercial, aussi bien que pour le directeur industriel, apparaît comme totalement distinct du profit d’entrepreneur dans les coopératives ouvrières de production, non moins que dans les entreprises capitalistes par actions. Cette distinction prend (cependant) ici un caractère d’opposition, parce que le directeur est payé par les ouvriers au lieu de représenter vis-à-vis d’eux le capital". Par contre : "les entreprises par actions, qui se développent avec le crédit, sont portées à faire de plus en plus du travail d’administration une fonction distincte de la propriété du capital emprunté ou non. Il se passe à cet égard ce qui s’est passé pour les fonctions judiciaires ou administratives qui, sous le régime féodal, appartenaient à la propriété foncière, mais que le régime bourgeois en a séparées. D’une part, le simple propriétaire du capital, le capitaliste financier, trouve en face de lui le capitaliste en fonction. Avec le développement du crédit, le capital-argent revêt lui-même un caractère social, se concentre dans les banques, et n’est plus prêté par son propriétaire immédiat ; et, d’autre part, le simple directeur qui ne possède le capital à aucun titre est chargé de toutes les fonctions ; il ne reste donc que le "fonctionnaire”, et le capitaliste, devenant un personnage superflu, disparaît du procès la production" (pp. 201-202). Et Marx de protester dans un autre texte, contre la division en classes d’après les revenus car les médecins, par exemple, et les fonctionnaires se trouveraient alors intégrés dans des classes différentes.

On pourrait bien se demander si, vers la fin de sa vie, Marx ne présentait pas la possibilité de la formation d’une nouvelle classe sociale, constituée par le groupe techno-bureaucratique, et s’il ne faisait pas discrètement allusion au fait qu’il n’était pas exclu que ce groupe à l’apogée du capitalisme puisse entrer en lutte aussi bien avec la classe bourgeoise qu’avec le prolétariat.

[38]

À ce point de vue, il faut attacher une certaine importance au passage du [18 brumaire de Louis Bonaparte](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030145289) (que j'ai cité dans ma quatrième conférence) et sur lequel Lénine a particulièrement attiré l'attention dans [l'État et la Révolution](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030174837). Comme le fait remarquer Lénine, Marx a lui-même souligné - dans sa lettre du 12 avril 1871 à Kugelmann - l'importance de l'appareil bureaucratico-militaire dont s'entoure l'État bourgeois et que le prolétariat va être forcé de briser par la révolution sociale tout en construisant ne fut-ce que temporairement, pour "l'État prolétarien", son propre appareil bureaucratique. Rappelons ce texte : "Le pouvoir exécutif, avec son immense organisation bureaucratique et militaire, avec son mécanisme étatique complexe et artificiel, son armée de fonctionnaires (...) et son autre armée de (...) soldats, effroyable corps parasite qui recouvre comme d'une membrane le corps de la société française et en bouche toutes les pores, se constitua à l'époque de la monarchie absolue, au déclin de la féodalité qu'il aida à renverser" ([Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030145289), p.89). La première Révolution Française, Napoléon, la monarchie de juillet et la République parlementaire enfin n'ont fait qu'achever et consolider cette machine. Marx continue : Toutes les révolutions politiques n'ont fait que perfectionner cette machine au lieu de la briser (...). Mais, sous la monarchie absolue, pendant la première révolution et sous Napoléon, la bureaucratie n'était que le moyen de préparer la domination de classe de la bourgeoisie. Sous la Restauration, sous Louis-Philippe, sous la République parlementaire, elle était l'instrument de la classe dominante, quels que fussent d'ailleurs ses efforts pour se constituer en puissance indépendante" (p.90). Cependant, sous le second Bonaparte, ce groupe bureaucratique-militaire a relevé la tête... Comme Marx le signale dans le dernier volume du Capital l'apparition des directeurs, bureaucrates, surveillants dans la grande industrie, on se demande si tous ces groupes ne peuvent pas faire leur jonction, et si, même sous la dictature du prolétariat, cette classe virtuelle ne peut pas se rendre partiellement ou totalement indépendante. En tous cas, on peut constater que M. Burnham n'a rien inventé du tout : il n'a fait que broder sur ces passages de Marx et sur plusieurs textes de Saint-Simon, en les grossissant et en les déformant.

Quant à Marx, il semble clair que sa conception des classes dans le Capital est aussi peu simpliste que dans ses ouvrages sociologico-philosophiques et dans ses ouvrages historiques. En effet, l'analyse proprement économique et partant plus "objectiviste" révèle également l'existence d'une pluralité de classes au moins virtuelles à l'intérieur du régime capitaliste, l'intervention de la conscience de classe et de l'idéologie, parfois en concurrence avec le rôle des classes dans la production ; enfin plus nettement que dans n'importe quel autre texte - l'existence des classes et de leur antagonisme ne sont affirmés avec une conviction réelle, justifiée par des faits scientifiquement établis qu'à partir de l'apparition de la manufacture capitaliste et surtout du machinisme industriel.

Pour terminer l'analyse des textes de Marx concernant les classes sociales, il ne nous reste qu'à mentionner sa [Critique du Programme de Gotha](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.mak.cri) (1875), mise particulièrement en valeur par les commentaires et les polémiques de Lénine. Marx montre qu'il reste fidèle à sa doctrine sociale de jeunesse prédisant la disparition simultanée des classes sociales et de l'État. Il élève des objections contre la formule du programme qui [39] exigeait une rétribution d'après le principe du produit intégral du travail. Marx précise qu’une telle répartition est impossible sous le régime bourgeois et même sous le régime transitoire de la dictature du prolétariat - genre d’État non-bourgeois qui reste inégalitaire. "Entre la société capitaliste et la société communiste, écrit notamment Marx, se place la période de transformation révolutionnaire de la première en la seconde. À quoi correspond une période de transition politique où l’État ne saurait être autre chose que la dictature révolutionnaire du prolétariat". Dans un manuscrit découvert plus récemment et qui consiste dans des notes écrites par Marx sur le livre de son adversaire Bakounine l’État et la Révolution, Marx insiste : "La dictature du prolétariat, c’est la domination de classe des ouvriers sur les vestiges de l’ancien monde qui leur résistent. Elle durera tant que ne seront pas détruites les bases économiques de l'existence des classes. Cela signifie que, tant que subsisteront d’autres classes, et, en particulier, la classe capitaliste, tant que le prolétariat luttera contre elle (car, avec l’avènement au pouvoir du prolétariat, ses adversaires ne disparaissent pas, ni l’ancien ordre social), il devra employer des moyens de violence, car la violence est un moyen de gouvernement" (Archives de Marx et Engels, 1932, vol. IV).

Ceci implique également, dit Marx dans la [Critique du programme de Gotha](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.mak.cri), une inégalité de salaire, car une production inégale - du fait que "un individu l’emporte physiquement ou moralement sur un autre" - ne peut pas être mesurée selon le même étalon, dans la première phase de la société communiste. Les intellectuels, les fonctionnaires, les spécialistes devront, sous la dictature du prolétariat, recevoir une meilleure rétribution que les autres travailleurs. C'est seulement, se console Marx, "dans une phase supérieure de la société communiste, lorsque la subordination servile dans la division du travail et, avec elle, l'opposition du travail intellectuel et du travail manuel auront disparu, lorsque le travail ne sera plus un simple moyen d’existence mais sera devenu le premier besoin de la vie, lorsque les forces productives s’accroîtront avec le développement en toute direction des individus, et que toutes les richesses collectives jailliront - alors seulement l’étroit horizon bourgeois pourra être complètement dépassé, et la société inscrira sur ses drapeaux : "De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins”. (Morceaux choisis par Lefebvre et Gutermann, p.217). Nous voyons donc ici surgir de nouveau chez Marx, pour la phase intermédiaire entre le capitalisme et le communisme pleinement développé, le problème de la classe techno-bureaucratique.

\*  
\* \*

Avant d’entreprendre une critique d’ensemble de la conception marxiste des classes sociales, je crois qu’il serait utile de passer en revue la contribution des marxistes, en particulier celle d’Engels, de Lénine, de Boukharine et de Lukacs - les autres étant moins intéressantes, en dehors des considérations de Hilferding et surtout de Rosa Luxembourg sur le capital financier et partant, sur la bourgeoisie bancaire. Cependant, je tiendrai compte également des thèses du "réformiste” Bernstein et de "l'orthodoxe” Kautsky.

[40]

ENGELS

En ce qui concerne Engels, qui a été surtout le collaborateur fidèle et le "popularisateur" de Marx, on ne trouve chez lui que quelques précisions complémentaires sur le problème des classes. Dans son ouvrage intitulé [*L'origine de la Famille, de la Propriété Privée et de l'État*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.enf.ori1) (1884), il écrit : “L’État n’existe pas de toute éternité. Il y a eu des sociétés qui se sont passées de lui (...). À un certain degré de l'évolution économique qui était nécessairement lié à la scission de la société en classes, cette scission fit de l’État une nécessité" (p.229) traduction française de Bracke, 1936). L’État "est un produit de la société parvenue à un degré de développement déterminé ; il est l'aveu que cette société s'embarrasse dans une insoluble contradiction avec soi-même, s’étant scindée en antagonismes irréconciliables, qu'elle est impuissante à conjurer. Mais, afin que les classes antagonistes, aux intérêts économiques opposés, ne se consument pas (elles et la société) en luttes stériles, il est devenu nécessaire qu'un pouvoir, placé en apparence au-dessus de la société, soit chargé d'amortir le conflit en le maintenant dans les limites de "l’ordre". Ce pouvoir issu de la société, mais qui veut se placer au-dessus d'elle, et s'en dégage de plus en plus, c'est l'État" (p.223). "L'État étant né du besoin de tenir en bride les antagonismes de classes, mais étant né en même temps au milieu du conflit de ces classes, il est en règle général l'État de la classe la plus puissante, de celle qui a la domination économique, laquelle (...) devient aussi la classe politiquement dominante et ainsi acquiert de nouveaux moyens d'assujettir et d'exploiter la classe opprimée."

"Par exception cependant, il se produit des périodes où les classes en lutte sont si près de s'équilibrer que le pouvoir de l'État acquiert, comme médiateur en apparence, une certaine indépendance momentanée vis-à-vis de l'une de l'autre. C’est le cas de la monarchie absolue des XVIIe et XVIIIème siècles, qui mettait en balance la noblesse et la bourgeoisie ; c'est le cas du bonapartisme du premier et surtout du second empire français faisant jouer le prolétariat contre la bourgeoisie et la bourgeoisie contre le prolétariat. La plus récente production en ce genre, (....) c’est le nouvel empire allemand de couleur bismarckienne ; ici, capitalistes et travailleurs sont mis en bascule les uns contre les autres, et également escroqués, au profit des hobereaux prussiens dégénérés" (pp. 226-227).

C'est ce dernier passage qui a été beaucoup exploité par les tenants du réformisme de différentes nuances, qu’il s'agisse de Bernstein "l'hérétique", ou de Bebel, de Kautsky, de Hilferding, plus ou moins "orthodoxes" qui considéraient que l'État entièrement démocratique pouvait, sinon servir d'arbitre entre les classes, du moins jouer le rôle de centre de ralliement pour un partage du pouvoir entre les classes. Toutefois, dans l'esprit d’Engels, il ne s'agit que de situations tout à fait passagères et sans importance, car la disparition des classes et de l'État est imminente. "Nous nous rapprochons maintenant à grands pas d'un degré de développement de la production où l'existence de ces classes a non seulement cessé d'être une nécessité, mais devient un obstacle positif à la production. Les classes tomberont aussi fatalement qu'elles ont surgi. Avec elles inévitablement tombe l'État. La société qui réorganisera la production sur les bases d'une association libre et égalitaire des producteurs transportera toute la machine de l'État là où sera dorénavant sa place : au musée des antiquités, à coté du rouet et de la hache de bronze " (p.229).

[41]

Engels ne semble entrevoir aucune difficulté particulière pour la période de transition, contrairement à Marx. En même tempe, alors que ce dernier, à mesure qu'il avançait en âge, paraissait tendre à limiter l'existence des classes au type de la société capitaliste et industrielle, Engels semble retrouver partout des classes (sauf dans les sociétés archaïques) et faire dans son esprit une équation entre concept de classe et concept d’État. Il écrit : "C'est ainsi que l'État antique était avant tout l’État des propriétaires d'esclaves pour tenir ceux-ci sous le joug, de même que l'État féodal fut l'organe de la noblesse pour assujettir les paysans serfs et vassaux, et que l'État représentatif moderne sert d'instrument à l'exploitation du travail salarié par le capital" (p.226). C'est de là qu'est sorti le "marxisme vulgaire" qui s'en tient surtout aux textes du [Manifeste Communiste](http://classiques.uqac.ca/classiques/labriola_antonio/essais_materialisme_historique/Essai_3_Manifeste_PC/Le_manifeste_PC.html) et ne prend pas en considération la distinction entre classes sociales et groupements d'affinité de situation économique, sans parler des groupements imposés et semi-clos.

BERNSTEIN et KAUTSKY

Parmi les marxistes qui ont agi après Marx et Engels, les discussions entre Bernstein et Kautsky ont été au centre de l'attention entre 1900 et 1920. Bernstein identifiait les classes sociales avec les groupements d'affinité économique et surtout avec ceux qui sont caractérisés par l'identité de fortune, de salaire ou de revenu. Après cette prise de position, ce fut pour lui un jeu d'enfant de montrer que les classes intermédiaires entre la bourgeoisie et le prolétariat s'accroissent sans cesse, et que le développement du capitalisme ne fait que renforcer la démocratie - en particulier l'État démocratique, qui s'élève au dessus des classes et peut ainsi réformer le régime dans le sens du collectivisme de la façon la plus pacifique. - Kautsky au contraire, insistait sur la différence entre classes et groupements correspondant aux strates sociales et, à plus forte raison, constitués d'après les divisions de fortune. Il rappelait à juste titre que c'est seulement la position et le rôle d'un groupe dans la production qui d'après Marx, fournissaient le critère de la distinction des classes, critère auquel viennent se joindre la conscience de classe et l'idéologie. Il distinguait à ce point de vue trois classes : la bourgeoisie, la classe moyenne (où, à coté de la petite bourgeoisie, des commerçants et des techniciens, il incluait les paysans) et le prolétariat. Il considérait que certains éléments des classes moyennes gravitent autour de la bourgeoisie et d'autres autour du prolétariat, et que l'ancienne classe des propriétaires terriens (qu'il envisageait surtout sous l'aspect des hobereaux prussiens) allait vers son effondrement.

Kautsky concède toutefois à Bernstein, sans trop cependant en avoir l'air, deux points importants. Le premier, c'est la croissance et non pas la diminution de l'importance de la classe moyenne à l'époque où le capitalisme bat son plein. "Une nouvelle classe moyenne naît dans la classe cultivée, créée en partie par les besoins du mode de production capitaliste, en partie par la disparition de la petite exploitation, une classe moyenne qui croît continuellement en nombre et en importance par rapport à la petite bourgeoisie, mais qui de plus en plus est dépréciée par l'offre sans cesse croissante des forces de travail, et dont, par suite, le mécontentement [42] augmente continuellement" (Socialisme et Carrières Libérales, 1895). Un rôle spécial serait joué dans cette classe moyenne par le groupe des intellectuels (intelligenz), dont certains sont tôt ou tard poussés vers le prolétariat tandis que les autres ont fermement parti lié avec la bourgeoisie ; ces derniers sont capables d'entrainer toute la classe moyenne contre le prolétariat. Comme la classe moyenne devient de plus en plus nombreuse et puissante, il y a là un nouvel obstacle dont on doit tenir compte et qui est capable de retarder l'avènement de la dictature du prolétariat.

À partir de cette remarque, Kautsky arrive à une seconde conclusion, qui est également une concession à Bernstein. Étant donné l'importance de la classe moyenne, l'État, en particulier sous le régime démocratique, peut devenir une force neutre qui domine aussi bien la bourgeoisie que le prolétariat. La démocratie politique habilement maniée peut conduire au collectivisme, pour autant que le parti représentant la classe prolétarienne (en gagnant à ses projets une fraction de la classe moyenne et en utilisant le mécontentement de cette classe menacée par la prolétarisation) conquiert la majorité au Parlement et utilise l'État existant pour procéder aux nationalisations d'une manière pacifique. C'est ainsi que Kautsky interprète la "dictature prolétarienne", qui, d'après lui, dans la conjoncture du XXème siècle, n'a évidemment de sens que comme terme de propagande. Cette expression désignerait seulement une phase de la démocratie politique s'engageant vers le socialisme lorsque le prolétariat, avec l'aide d'une fraction substantielle des classes moyennes, jouit du soutien de la majorité des électeurs dans le cadre des institutions parlementaires. En admettant cette interprétation on ne voit évidemment pas comment l'État pourrait ensuite dépérir. Certains marxistes, comme Solntzeff en Russie et Strachey aux États-Unis, ont considéré que la conception des classes moyennes admise par Kautsky constituait une erreur et qu'il fallait revenir à la théorie des deux classes (bourgeoisie et prolétariat) ; telle serait, d'après eux la vraie pensée de Marx.

LÉNINE

Ici intervient la dernière phase de la discussion du problème des classes dans le camp marxiste, notamment dans les ouvrages de Lénine, de Boukharine et de Lukacs. Lénine - dans [l'État et la Révolution](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030174837) (écrit en août 1917, c'est-à-dire avant la prise du pouvoir) et dans [La Révolution Prolétarienne et le Renégat Kautsky](https://www.marxists.org/francais/lenin/works/1918/11/vl19181110.htm) (novembre 1918, soit un an après) - discute deux points essentiels de la théorie marxiste des classes sociales : a) le rapport entre le prolétariat et l'État démocratique ; b) le nombre des classes et leurs luttes en Russie pendant la Révolution et immédiatement après celle-ci. Sur le premier point, Lénine cherche, en citant Marx et Engels, à montrer que, pour eux, il n'y a pas eu de "démocratie en général", mais exclusivement une "démocratie bourgeoise" et une "démocratie prolétarienne" ; l'État, même le plus démocratique, reste toujours un organisme de combat au service d'une classe. "L'État bourgeois ne peut donc être supprimé, même s'il s'agit de la plus parfaite démocratie bourgeoise, que par une révolution contre celle-ci" (p.20). "La substitution [43] à l'État bourgeois de l'État prolétarien est impossible sans une révolution violente" (p.23). Il faut frapper les fonctionnaires et l'armée, qui, comme le signalait encore Marx, ont tendance à former un État dans l'État.

"Il faut armer les ouvriers et les transformer en armée" (p. 46). "Les social-démocrates européens ont eu tort de prendre les formes parlementaires de l'État bourgeois pour une organisation qui ne peut pas être dépassée et ils ont dénoncé comme anarchique chaque effort pour trouver d'autres formes politiques" qui seraient celles de la démocratie prolétarienne, c'est-à-dire le centralisme volontairement consenti instituant la dictature du prolétariat par la dictature du parti qui le représente. Lénine rappelle que Marx a critiqué le programme de Gotha, et Engels, le programme d'Erfurt, précisément parce que ces textes affirmaient que 1' État démocratique ou l'État populaire pouvait assurer le passage du capitalisme au socialisme, en oubliant qu'il s'agissait de la démocratie et de l'État bourgeois. "Il faut reconnaître, proclame Lénine carrément, qu'il est impossible de briser l'État bourgeois sans briser la démocratie et que la mort de l'État qui doit s'ensuivre, sera aussi la mort de la démocratie" (p. ). Cela ne veut pas dire qu'une nouvelle démocratie ne puisse pas se former, mais celle-ci ne sera plus liée à l'État, car, dans la société communiste parvenue au stade définitif, il n'y aura plus ni classes ni État. "Le communisme seul pourra réaliser la démocratie vraie et complète, d'autant plus complète qu'on n'aura plus besoin d'elle et qu'elle va disparaître, comme a disparu l'État" (p.84).

En attendant, il faut organiser un État dictatorial, ce qui ne peut être fait autrement "qu'en armant tous les Soviets, les Soviets des ouvriers et des soldats et en leur confiant le pouvoir" (p.75). "Jusqu'au moment où on aboutira à la phase suprême du communisme (prévue déjà par Marx), les communistes doivent exiger le contrôle le plus sévère, par l'État qu'ils dirigent, du travail et de la consommation, mais ce contrôle doit commencer par l'expropriation des capitalistes, par le pouvoir des ouvriers sur les patrons, et doit être réalisé non par un État de fonctionnaires, mais par un État des ouvriers armés" (p.91). "Comme tout État est une organisation systématique de violence, et comme la démocratie bourgeoise n'est qu'une forme de l'État bourgeois, dans la première phase du communisme, qui est la dictature du prolétariat et où tous les citoyens deviennent employés de l'État, identique aux ouvriers armés, l'État prolétarien exercera la violence non pas plus que l’État démocratique bourgeois mais autrement et d'une façon directe" (p.95). Plus cet État, qui aura éliminé l'existence des classes, deviendra démocratique, et plus l'État et la démocratie cesseront d'être nécessaires et vont disparaître (p.96).

Remarquons en passant que Lénine semble lier le sort de la démocratie avec celui de l'État, sans songer à la possibilité de l'organisation de la Démocratie Industrielle où l'économie planifiée serait gérée directement par les ouvriers eux-mêmes. En même temps, il se montre exagérément optimiste quant à l'intensité, avec laquelle la dictature du prolétariat, après avoir renoncé aux garanties instituées par la démocratie bourgeoise, [44] devra recourir à la violence. Historiquement, l’emploi de celle-ci s’est révélé excessivement important.

L’État et la Révolution se termine sur une polémique contre l’étatisme de Kautsky, polémique qui sera reprise par Lénine dans [La Révolution Prolétarienne et le Renégat Kautsky](https://www.marxists.org/francais/lenin/works/1918/11/vl19181110.htm).

[45]

**LE CONCEPT DES CLASSES SOCIALES**

Première partie

7e conférence

LÉNINE (fin),  
BOUKHARINE, LUKACS

[Retour à la table des matières](#tdm)

J'ai terminé ma précédente leçon en analysant l’ouvrage de Lénine, [l’État et la dévolution](http://dx.doi.org/doi:10.1522/030174837) (1917). Il accuse les marxistes allemands de ne pas avoir su comprendre les liens existant entre la démocratie politique et l'État bourgeois, non plus que le danger présenté par le groupe techno-bureaucratique qui est au service de cet État et qui constitue un appui très considérable pour la classe bourgeoise. La dictature du prolétariat ne peut réaliser son but qu’en armant directement les ouvriers et en éliminant la bureaucratie pour mettre en place des fonctionnaires nouveaux de l’État prolétarien.

De même, dans son livre sur [La Révolution Prolétarienne et le Renégat Kautsky](https://www.marxists.org/francais/lenin/works/1918/11/vl19181110.htm) (1918), Lénine écrit : "Kautsky n’a pas compris la différence entre le parlementarisme bourgeois, unissant la démocratie (qui n’est pas pour le peuple) avec la bureaucratie (qui est contre le peuple), et la démocratie prolétarienne qui va prendre immédiatement des masures pour déraciner la bureaucratie et qui sera capable d’éliminer celle-ci complètement" (p.104). Selon Lénine, le problème est de trouver pour l'État prolétarien des employés-fonctionnaires qui ne soient pas des bureaucrates (p.104). À vrai dire on a toute raison de se demander si l’État soviétique a résolu même en partie, cette énorme difficulté. En tout cas il est intéressant de constater que le problème de l’existence d’une classe techno-bureaucratique - ce "troisième homme" entre la bourgeoisie et le prolétariat - a inquiété aussi bien Lénine que Marx, et ceci à un demi-siècle au moins de distance.

Mais voyons maintenant quelle analyse Lénine a faite des classes sociales en Russie dans son ouvrage dirigé contre Kautsky, dans d'autres écrits et dans les déclarations justifiant sa politique. II faut bien constater que sa définition générale des classes sociales est assez décevante. En effet, Lénine écrit "On appelle classes des grands groupements humains se distinguant par leur position dans un système historique déterminé de production sociale, par leurs rapports (le plus souvent fixés par le droit) avec les moyens de production, par leur rôle dans l'organisation sociale du travail et, par conséquent, par leur capacité de recevoir leur part de richesse ainsi que par la grandeur de cette part" (Oeuvres complètes, volume XXVII). Ce qui frappe, dans cette définition, c'est le silence fait sur la conscience et l'idéologie de classe, l’absence de différence entre les autres groupements et les classes sociales, et la combinaison d’une variété de critères économiques parmi lesquels on trouve le degré de richesse.

En critiquant la brochure de Kautsky, la Dictature du Prolétariat (1918), qui contenait une appréciation négative de la révolution soviétique, Lénine réaffirme qu’il considère la dictature du prolétariat, ou la démocratie prolétarienne, comme infiniment plus démocratique que toute démocratie bourgeoise, et le pouvoir soviétique, comme infiniment plus démocratique que le pouvoir de toute république bourgeoise (p.24), c'est qu'en fait le pouvoir des Soviets met le gouvernement ouvrier et paysan à la place du gouvernement des usines par les capitalistes et des entreprisse agricoles par les propriétaires terriens. Le pouvoir prolétarien [46] ne peut éviter d'agir d’une façon autoritaire, puisque la bourgeoisie, avec le personnel administratif, technique et militaire qui a été à son service et lui reste longtemps encore fidèle, garde malgré la révolution une série d'atouts - notamment une formation constituant une préparation appréciable à la gestion de l’État et des entreprises économiques - et elle ne peut que les employer pour tenter de restaurer le régime bourgeois (p.29). La première constitution soviétique, en privant des droits électoraux toute personne qui employait des ouvriers dans une entreprise, n'a pas, contrairement à l'assertion de Kautsky, privé de leurs droits la plupart des paysans russes ; ceux-ci, dans leur écrasante majorité, n'ont jamais employé d'ouvriers agricoles, mais se livraient à l'exploitation familiale ou communautaire ("mir") (p.50).

Lénine écrit : "Toutes les classes qui ont été exploitées par la bourgeoisie, le prolétariat et plusieurs fractions de la paysannerie, sont arrivées au pouvoir" (p.51). Nous apprenons qu'en Russie, au moment de la Révolution, il y avait en dehors des propriétaires terriens et des prolétaires, plusieurs classes de paysans et, plus largement, une multiplicité de classes rurales (pp.51-52),. Dans cet ouvrage, Lénine affirme que le prolétariat et toute la classe des paysans pauvres ont fait bloc, contre la bourgeoisie, les propriétaires fonciers et les paysans riches. Noue nous trouvons donc, suivant cette analyse, en présence non pas de deux classes seulement, mais bien de sept classes, dont deux ont réussi, avec l'appui des classes moyennes, les bourgeois, à mater les quatre autres : les propriétaires terriens, les koulaks et les bureaucrates. Les classes moyennes, chez Lénine, se précisent comme étant constituées par l'artisanat et les petits commerçants des villes d'une part (qui forment la petite bourgeoisie des villes et les paysans moyennement riches d'autres part (seredniaks), Lénine fait remarquer que ces deux dernières classes peuvent être gagnées à la cause du prolétariat et de la paysannerie pauvre, car elles n'ont rien à perdre au changement de régime.

La force révolutionnaire des Soviets aurait consisté dans leur capacité de servir de point de ralliement à tous ces éléments pour former un large front anti-capitaliste. D'ailleurs, au début de la révolution communiste, toute la paysannerie a soutenu les Soviets qui proclamaient une confiscation immédiate des terres appartenant aux grands propriétaires Mais, par la suite, les paysans koulaks ont été effrayés par les mesures de collectivisation et en même temps réveillés par les mouvements contre-révolutionnaires. Ainsi en précisant les modalités de la nationalisation de la terre établie par le décret du 26 octobre 1917 et en transformant cette mesure en collectivisation des entreprises agricoles partout où cela est possible, au lieu de s'orienter vers le partage, la loi du 29 février 1918 a rejeté les koulaks (les paysans riches) parmi les ennemis les plus acharnés de la dictature du prolétariat et des paysans pauvres.

Il faut faire remarquer que toute la politique soviétique de la N.E.P. (1921-1928) jusqu'à aujourd'hui, en passant par la lutte contre les koulaks et la collectivisation dans le cadre des kolkhozes et des sovkhozes a été dominée par ces considérations de Lénine. En dernière analyse, celui-ci ne distingue pas moins de huit classes ; dans les villes : a) bourgeoisie b) techno-bureaucratie, c) petite bourgeoisie, d) prolétariat ; à la campagne : [47] e) propriétaires terriens, f) koulaks, g) seredniaks (paysans moyens) h) paysans pauvres. Après l’élimination successive des propriétaires terriens, de la bourgeoisie et des koulaks, il reste encore, en ville : 1) la techno-bureaucratie, 2) la petite bourgeoisie, 3) le prolétariat, et à la campagne : 4) les paysans pauvres, et 5) les paysans moyens, c'est-à-dire au moins cinq classes.

Après Lénine, la doctrine officielle commentée par Staline et son entourage distinguait, entre 1924 et I929 (période de l’action contre les koulaks), trois classes rurales ; on peut lire dans un document soviétique de dette époque : "la paysannerie russe se compose de trois fractions générales : riches (koulaks), moyen (seredniaks) et pauvres (bedniaks). L’attitude du léninisme à l’égard de ces trois classes est différente. Les paysans pauvres sont considérés comme l’appui de la classe ouvrière Les paysans moyens, comme un allié, et les koulaks comme les ennemis de classe". (Ce document est cité d’après Djordjevitch, Les Rapports entre la Notion d’État et la Notion de Classes Sociales, 1933, p.395). On pourrait peut-être estimer que la distinction entre les trois classes dans la paysannerie russe est quelque peu simplifiée (car la différence entre couche ou strate et classe n’est pas précisée) et que le problème de la classe techno-bureaucratique est resté sans solution.

BOUKHARINE

Quant à la définition de la classe sociale dans l’école marxo-léninienne, je crois que la plus précise, au point de vue marxiste, est celle qui a été donnée par Boukharine (dont les conflits avec la ligne officielle remontent aux années de ”dékoulakisation”, car il considérait que la partie prédominante des paysans russes devait être rangée parmi les ”seredniaks” (classe rurale moyenne), et il craignait leur révolte). Dans son livre sur la [Théorie du Matérialisme Historique](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.bon.the) (1931) » il donne la définition suivante : "Une classe sociale est une unité collective de personnes qui jouent le même rôle dans la production et qui soutiennent les mêmes relations avec d’autres unités collectives participant au processus de la production". Les deux critères sont donc, l’un, économique, et l’autre, sociologique. Viennent s'y ajouter les différences dues à la conscience de classe, à l’idéologie, à l'attitude politique, au niveau de vie, au revenu, à la culture, qui seront semblables chez les membres de la même classe, parce qu'ils sont tous déterminés par la position et le rôle de l'unité collective à laquelle ils appartiennent dans le processus de la production.

Lukacs (dans Archiv fur Gesch. des Sozial.und der Arbeiterbeweg. t. I, 1925 » pp. 217-218) a reproché non sans raison à Boukharine une conception trop objectiviste, mécaniste et passive de la vie sociale et des classes. Cette critique est justifiée pour autant que Boukharine n’introduit, dans sa définition de la classe, ni la prise de conscience de classe, ni l'idéologie, et que, dans d'autres passages de son livre, il affirme : "que la corrélation entre la société et la nature, la quantité d’énergie matérielle sur laquelle vit la société et qui est susceptible de toutes sortes de transformations dans le processus de la vie sociale est [48] chaque fois une grandeur déterminée". Cependant, il faut bien dire que Lénine a donné une définition aussi "mécaniste” et "objectiviste" de la classe que Boukharine, alors qu'il ne partageait pas la manière de voir de celui-ci et qu'il accentuait autant et même plus que Marx l'élément conscient, volontariste, créateur de la lutte de classe. Cette observation s'applique à plus forte raison à Kautsky. Une telle attitude était générale chez les marxistes, y compris chez les léninistes - malgré la tendance nettement activiste et volontariste de leur maître.

LUKACS.

II n’y a qu'une seule exception : elle est constituée par les idées que Lukacs lui-même a formulées dans son livre [Histoire et Conscience de Classe](http://classiques.uqac.ca/classiques/Lukacs_gyorgy_bis/histoire_conscience_de_classe/histoire_conscience_de_classe.html) (1923). C'est par l'analyse de cet ouvrage que je vais terminer l’exposé de la conception des classes chez les marxistes, pour aborder ensuite la critique et leur théorie.

Lukacs, avant de se convertir au marxisme, a passé par le éno-idé- alisme et le spiritualisme allemands. Il a étudié Dilthey, Rickert, Max Weber, le néo-fichtéanisme et le néo-hégélianisme, et il a finalement donné, de la théorie marxiste des classes, une image fortement hegelianisée. Chez lui, le concept de classe et surtout celui de conscience de classe sont plus soigneusement élaborée que chez les autres marxistes.

Mais il n'étudie pas des classes sociales concrètes, réelles et multiples, et il s'occupe en fin de compte, plutôt d'une philosophie et même plus précisément d'une métaphysique de la classe prolétarienne que d'une sociologie ou d'un concept sociologique de la classe. Il ne pose même pas la question du nombre des classes.

Selon Lukacs, pour comprendre ce qu'est une classe sociale, il faut d'abord la saisir comme une "totalité concrète", or, "toute totalité concrète ne peut être conçue que grâce à la dialectique qui la reconstruit comme "unité dans la multiplicité". Un des éléments constitutifs de cette unité est "la conscience de classe" et celle-ci est liée au "devenir historique" qui est lui-même un "tout concret" (pp.21-25). Lukacs affirme que "c'est moins la prédominance des motifs économiques dans l'explication de l'histoire que le point de vue de la totalité qui distingue le marxisme de la science bourgeoise" (p.39). "La domination de la catégorie de totalité est l'expression du principe révolutionnaire dans les sciences humaines" (p.39). Cette affirmation paraît d'autant plus risquée que l'on doit constater que le corporatiste catholique O. Spann, d'une part, la doctrine nazie, d'autre part, ont également joué avec l'idée de la totalité. Lukacs prend ce terme dans le sens hégélien, et surtout dans celui que lui donnait le jeune Hegel influencé par le romantisme.

Lukacs écrit : "Pour le marxisme, il n'existe pas en fin de compte une science du droit, une économie politique, une histoire, et ainsi de suite, séparées, mais exclusivement une seule et unique science historico-dialectique du développement de la société comme totalité" (p.40).

(On peut se demander si cette position est tellement éloignée de la conception de Mauss concernant les "phénomènes sociaux totaux", et de mon [49] interprétation selon laquelle ceux-ci peuvent être étudiés par différentes méthodes et sous différents aspects. Cependant, pour Lukacs, le point le plus important est le suivant : "La totalité de l’objet ne peut être affirmée effectivement que lorsque le sujet qui la pose est lui-même une totalité ; c’est-à-dire lorsque celui-ci, pour se penser lui-même, est forcé de penser l’objet comme totalité. Or, ce point de vue de totalité du sujet et de l’objet à la fois n'est représenté, dans la société moderne, qu’exclusivement par les classes sociales” (p.40).

Mais, pour comprendre le fonctionnement de ces sujets collectifs qui possèdent un monopole quant à l'incarnation de la totalité, il faut pénétrer la signification du terme "conscience de classe”, qui n'est complètement saisissable que lorsqu'il s'agit de la classe ouvrière. Lukacs donne de multiples définitions descriptives de la conscience de classe, concernant de préférence le prolétariat. Dans ces formules, il convient de distinguer l'essentiel de l'accessoire ; on peut alors constater que ce sujet cause à l'auteur les plus grands embarras : ceux-ci sont peut-être pour nous plus révélateurs que les définitions elles-mêmes. Je vais en donner quelques exemples. "La conscience de classe (du prolétariat) est la conscience du processus dialectique lui-même : c'est pourquoi elle est un concept dialectique. En effet, le côté pratique actif de la conscience de classe, qui est sa vraie nature, ne peut devenir saisissable que lorsque le processus historique exige avec force son entrée en vigueur, en particulier lorsqu'une crise aiguë de l'économie pousse vers son entrée en action" (p.53). Ce texte est évidemment assez confus et dogmatique. Si la définition suivante est plus claire, elle n'est pas moins discutable : "la conscience de classe est l'éthique du prolétariat, l’unité de sa théorie et de sa pratique, le point où la nécessité économique de la lutte pour sa libération se retourne (umschlagt) dialectiquement" (p.54). Ce qui frappe dans tout ceci, c'est qu’il s'agit non pas du tout d'une conscience de classe, mais d'une idéologie, et d'une idéologie conçue comme une mystique.

Lukacs consacre ensuite à la conscience de classe deux chapitres entiers de son livre, le chapitre III (pp. 57-93) et le chapitre IV (pp.94-228) - ce dernier est intitulé : La Projection dans l'Objet (Verdinglichung) et la Conscience du Prolétariat. L'auteur reconnaît d’abord qu'il existe, dans la théorie marxiste, une certaine tension entre le critère de la position occupée par la classe dans le processus de la production et le critère de la conscience de classe (p.57). Il indique que cette tension disparaît lorsqu'on se rend compte de ce double fait que "la conscience de classe n'est pas une conscience psychologique" et que la "société est une totalité concrète" comprenant la production, la division en classes et les consciences (pp.58-62).

La "conscience de classe", d’après Lukacs, ne peut pas être une conscience psychologique, ne serait-ce que pour cette raison que "le marxisme scientifique consiste dans l'affirmation de l'indépendance des forces de l’histoire par rapport à la conscience qu’en ont les hommes" (p.58). En somme, Lukacs fait jouer ici le concept de la "conscience mystifiée" [50] ou de l’idéologie comme illusion. Il déclaré, en tous cas, qu’une grande distance "sépare la conscience de classe du fait descriptible et explicable psychologiquement que constitue la représentation empirique que les hommes se font de leurs situation sociale” (p.63). Dans ce domaine, "la conscience de classe est, au point de vue abstrait et formel, une conscience (Umbewusetheit) psychologique déterminée par la situation de classe, c’est-à-dire par la position socio-historico-économique du sujet" (p.63). Seul "l’opportunisme identifie la conscience psychologique de fait du prolétaire avec la conscience de classe du prolétariat" (p.86), affirme Lukacs.

D’ailleurs, il met encore en avant un autre argument pour faire ressortir la rupture entre la conscience psychologique du prolétariat et la conscience de classe. C’est ce que Lukacs nie l’existence de toute conscience réelle ou psychologique autre que la conscience individuelle. La conscience de classe ne peut donc avoir aucune immédiateté ; elle deviendrait alors une "conscience de l’espèce", "une conscience collective", qui appartient d’après lui "au domaine du Mythe" (pp.184-190). "Si l’on essayait, écrit-il notamment, d’attribuer à la conscience de classe une forme d’existence immédiate, on ne pourrait pas éviter de tomber dans une mythologie ; l’énigmatique conscience de l’espèce (exactement aussi énigmatique que l’esprit d’un peuple - le "Volksgeist" de Hegel). Une telle conscience - qui doit être le Démiurge de tout mouvement - entretiendrait avec la conscience individuelle des rapports et exercerait sur elle des actions qui resteraient complètement incompréhensibles, et cette difficulté est encore renforcée par une psychologie naturaliste et mécaniste" (p.190). Cependant, Lukacs reconnaît que, dans la conscience psychologique individuelle, "peut être découverte une direction (une "intentionnalité" consciente ou d’abord semi-consciente vers la totalité de la société". Cette "intentionnalité" pourrait donc peut-être servir du point de transition entre la conscience psychologique et la conscience de classe ; qui est liée au "processus immanent de la dialectique historique".

Avant d’aller plus loin, arrêtons-nous un instant - non sans étonnement ni sans perplexité - sur ce raisonnement de Lukacs. Voici un partisan des totalités dialectiques qui refuse à la conscience réelle ce qu’il accorde à la société. Il est partisan de la conscience contenante, de la conscience close, renfermée sur elle-même, ce qui est en pleine contradiction avec le réalisme impliqué dans le matérialisme dialectique, avec la caractérisation de la classe comme sujet total, enfin, avec les allusions que fait Lukacs à l’intentionnalité de la conscience. On a le sentiment qu’il n’a pas repensé le problème de la conscience réelle, ou selon son expression - psychologique, en fonction de la révision profonde qu’ont fait subir à celle-ci, depuis le début du XXème siècle, le behaviorisme, le freudisme, l’intuitionnisme, la phénoménologie. Lukacs ignore même la théorie de la conscience collective de Durkheim, avec son jeu complexe de transcendance et d‘immanence, par rapport à la conscience individuelle, conception critiquable, certes, mais dont le véritable sens s’éclaire singulièrement si l’on accepte les théories modernes des consciences non-contenantes, ouvertes, se projetant sur le monde et encastrées dans celui-ci. L’interprétation des consciences, leurs fusions partielles, leurs réciprocités de perspectives, leurs implications mutuelles et leurs complémentarités jettent une nouvelle lumière sur la conscience collective, dont la conscience de classe est un cas particulier.

[51]

Après avoir proclamé que la classe est d‘abord totalité, Lukacs devient subitement nominaliste et individualiste lorsqu'il s'agit de la conscience de classe réelle ou psychologique. Il ignore la réalité psychologique des Nous, des Groupes, des Sociétés Globales. Et la conscience de classe devient chez lui Esprit ou Essence Métaphysique de la classe prolétarienne, se trouvant d'abord détachée de celle-ci et s'incarnant en elle grâce au miracle de la transsubstantiation dialectique, accompli par l'histoire ; ce qui, en fait, se réduit à l'opération par laquelle un parti impose une doctrine toute prête à une classe et, par son intermédiaire, à une société...

Lukacs se trouve ainsi placé dans une situation extrêmement difficile en ce qui concerne le rapport entre la conscience de classe psychologique et la conscience de classe idéologique venant de la mission historique du prolétariat. Pour sortir de l'impasse il fait appel à deux idées intéressantes. La première a trait à la recherche des corrélations entre une classe sociale et ses œuvres culturelles : connaissance, art, morale, droit, langage, plus généralement une vision du monde (Weltanschauung) ou une "idéologie" dans le sens large de la terminologie marxiste. Il propose d'envisager la conscience de classe comme le "point d'imputation" des œuvres culturelles en question. On pourrait, suggère-t-il, la considérer, sur le plan méthodologique, comme un foyer auquel on attribue ces œuvres (Zurechnungspunkt). En effet, Lukacs écrit : "La conscience de classe apparaît ainsi comme le point d'imputation de réactions qui, rationnellement pourraient correspondre à une situation typique d'une classe dans le processus de la production" (p.62). Et il cite la théorie des types idéaux de Max Weber (p.62 note), les type d'œuvres culturelles ou d'idéologie et les types de situation dans la production pouvant de cette façon être confrontés grâce au concept de conscience de classe. Dans un autre passage, Lukacs parle même de la conscience de classe "comme point d'imputation des intérêts de classe" (p.73). À la réflexion, on ressent une certaine inquiétude, car on se demande si, pour lui, la "conscience de classe" n'est pas en fin de compte une sorte de fiction, un "point d'imputation" artificiellement construit pour trouver une explication sociologico-historique des phénomènes culturels, qui, sans ce procédé, resteraient inexplicables. On voit ici poindre le danger d'un nominalisme ; de plus, il est facile de reconnaître les origines de cette tendance : Lukacs a été longtemps le disciple de Max Weber...

Nous allons voir dans ma prochaine conférence comment Lukacs va essayer de combattre ce danger par des voies différentes. En particulier, s'il admet que, sous tout autre régime que le régime capitaliste, la conscience de classe n'est qu'un point d'imputation, il affirme que, au moment où se constituent ce régime et surtout la classe prolétarienne, la conscience de classe devient "la réalité historique totale incarnant la vérité et le sens de la vie humaine". Remarquons pour terminer notre exposé d'aujourd'hui que tout en rejetant l'opposition établie par Lukacs, entre la conscience psychologique du prolétariat et sa conscience de classe, on pourrait admettre comme première démarche une recherche de "points d'imputation" pour une doctrine, un système d'œuvres culturelles, une idéologie élaborée ou une vision du monde, à cette double condition cependant d'éviter soigneusement toute transformation des cadres sociaux réels en fictions et toute interprétation des vérités, idées, valeurs, comme de simples épiphénomènes - effets des causes sociales - ce qui annulerait [52] leur validité. À ce point de vue, la recherche des foyers "d'imputation" pourrait servir de premier pas permettant d'aborder un chapitre important de la sociologie de l'esprit : l'établissement de corrélations fonctionnelles entre classes sociales et connaissance, morale, art, religion, langage, etc. …

[53]

**LE CONCEPT DES CLASSES SOCIALES**

Première partie

8e conférence

LUKACS (fin)  
Essai d’une critique  
du concept marxiste  
des classes sociales

[Retour à la table des matières](#tdm)

Comme je l'ai montré dans ma dernière leçon, Lukacs, revenu de Marx à Hegel, combinait ce dernier, d'une façon éclectique, avec le nominalisme de Max Weber. Il bâtissait, sur le thème des classes sociales, ou plutôt de la classe prolétarienne, une métaphysique le plaçant devant des difficultés parfois inextricables qu’il s'était lui-même créées : en particulier, la conception de la classe tantôt comme une totalité concrète de second degré - sujet total et objet total à la fois - tantôt (pour autant qu'il s'agissait de la conscience de classe) comme point d'imputation plus ou moins fictif d'une idéologie ou d'une vision du monde. Cette position ruinait toute réalité directe de la conscience de classe, tout contact entre elle et la conscience psychologique, toute existence même des Nous et des groupes à l'intérieur des classes.

Cependant, comme je l'avais fait remarquer, Lukacs se ménage une issue en affirmant que la situation change sous le régime capitaliste, et en particulier pour la classe prolétarienne qui mène une lutte dont le but est de prendre le pouvoir. Ici, la conscience de classe n'est plus un simple point d'imputation. C'est le foyer du processus historique, la voie de rapprochement et de passage entre la conscience réelle et la conscience entant qu'idéologie. Lukacs écrit : "Le rapport entre la conscience de classe et l'histoire est complètement différant dans les sociétés antérieures au régime capitaliste et dans les sociétés caractérisées par celui-ci. C'est que, pour les types de société antérieurs, les classes n'ont pu être reconstruites que grâce à l'intervention (rétrospective) du matérialisme historique, tandis que, dans la société présente, les classes sont des données immédiates" (p.70). "Ce n'est qu'avec le capitalisme, avec la dissolution des anciennes divisions en états (Stände) et avec la constitution d'une société dont toutes les divisions sont économiques, que la conscience de classe est arrivée au stade où elle peut être directement saisie. (Bewusstswerdenkönnen)" (p.71). C'est donc le capitalisme qui a mis en avant la "conscience de classe non pas seulement comme un point d'imputation, mais comme une force réelle de la société et de l'histoire" (p.111).

De là découle notamment la relativité du matérialisme historique, découverte vraiment importante qui apparaît dans le cinquième chapitre du livre de Lukacs, intitulé "Le changement de fonction du matérialisme historique" (pp.229-260). Nous lisons ici en effet : "Le matérialisme historique (...) signifie la connaissance de la société capitaliste par elle-même" (p.235). "On ne peut pas considérer comme hasard le fait que ce soit précisément le société capitaliste qui est devenue le champ classique d'application du matérialisme historique" (p.238). "Le matérialisme historique ne peut pas être appliqué tout à fait de la même façon aux structures sociales antérieures au capitalisme. Ici, pour découvrir le rôle des forces faisant mouvoir la société, on a besoin d'analyses bien plus compliquées et bien plus raffinées". En effet, il n'est nullement sûr, dans ce cas, qu'on puisse différencier les forces économiques des autres forces (pp.244-245). "C'est pourquoi une bien plus grande prudence d'analyse s'impose dans ce domaine" [54] (p.245). Nous touchons ici du doigt la plus grave erreur du "marxisme vulgaire" : "il a pris les catégories historiques du régime capitaliste pour des catégories éternelles caractéristiques de tous les régimes précédents", et il a "répété ainsi les erreurs de l’économie politique classique" (p.245).

En bref - et pour dire tout ce que Lukacs, lié par la discipline de son parti, ne fait qu’insinuer avec prudence - notre auteur met en doute l’existence des classes et de la conscience de classe, ainsi que la validité même du matérialisme historique, en dehors du type de société capitaliste qui constitue au vrai le seul domaine pour lequel ces concepts furent élaborés. Je voudrais noter que c’est exactement la conclusion à laquelle je suis moi-même arrivé, sans connaître Lukacs, dans mes réflexions sur Marx (Voir, La Vocation Actuelle de la Sociologie, 1930, chapitre X, intitulé : "La Sociologie du Jeune Marx", pp.560-602) et dans ma théorie de la relativité et de la variété du déterminisme sociologique dont le caractère change avec chaque type de structure globale (Voir mon livre en préparation : Déterminismes Sociaux et Liberté Humaine, et les premières allusions à ce point de vue dans Éléments de Sociologie Juridique, 1940, pp.243-261).

En revenant à la société capitaliste, Lukas constate que la conscience de classe du prolétariat est plus réelle que celle de la bourgeoisie, car la première saisit le sens de l’histoire, en poussant au dépassement du régime capitaliste, tandis que la seconde reste bornée par son attachement à la structure existante (p.76). C’est pourquoi, selon Lukacs, on peut observer les signes d’une capitulation anticipée de la conscience de classe bourgeoise par rapport à la conscience de classe prolétarienne" (p.79) qui est d’ailleurs "la dernière conscience de classe dans le monde" (p.82). "Ici, la conscience de classe devient l’arme principale de la classe" (p.83). "On ne peut sortir de la crise du capitalisme que par la conscience de classe du prolétariat" (p.86). "On peut donc comprendre comment, pour le prolétariat et seulement pour lui, la vraie saisie de la structure de la société (et de sa conjoncture particulière) devient un facteur de force de tout premier ordre, peut-être même l’arme qui sera la plus décisive" (p.80). C’est ainsi que le prolétariat, grâce à sa conscience de classe, est seul capable de saisir le sens du devenir historique (pp.164 et 175 et ss.) ; au lieu de "sublimer l’histoire" (Aufheben) et de la nier, "il la dépasse dans ce sens qu’il fait l’histoire en refaisant l’humanité" (pp.171-175, 203). La conscience de classe du prolétariat est donc l’histoire devenue consciente d’elle-même (pp. 203 et suiv.).

L’arme que représente cette conscience de classe consiste en particulier "dans sa capacité de saisir la totalité de la société en tant que totalité concrète historique, de comprendre les formes objectives (projetées comme choses) en tant que des processus se déroulant entre les hommes, et ainsi de traduire en pratique le sens immanent de l’histoire devenue positivement consciente" (pp.215, 224). Alors, la conscience de classe du prolétariat "manifeste sa capacité de transmutation de la société (verwandelnde Function)" (p.224).

C’est ici qu’apparaît pleinement le mysticisme hégélien : comme Hegel identifie les États nationaux avec les voies de Dieu sur terre, [55] Lukacs identifie ces mêmes voies avec la conscience de classe ou prolétariat, préparée par toute l'histoire antécédente. Mais cette conscience de classes pour mériter son rôle, doit être véridique et non pas psychologique. Et ceci ne peut être garanti que par sa conformité, sinon son identité, avec l’idéologie communiste, que le parti doit surveiller. Lukacs termine son livre par des justifications assez gênées et tournant dans un cercle vicieux, qui expliquent la conscience de classe par l’idéologie et réciproquement.

Mais l’apport de cet ouvrage reste considérable. En effet, il jette une lumière singulière sur les forces et les faiblesses - je dirais même sur les abîmes (abîmes métaphysiques) - de la théorie marxiste des classes, que je vais maintenant essayer de soumettre à une critique générale.

Essai d’une Critique  
de la Conception Marxiste des Classes Sociales

[Retour à la table des matières](#tdm)

Les différentes nuances de la théorie des classes sociales chez Marx lui-même et les interprétations du concept de classe qui ont été données par les marxistes, d’Engels à Kautsky et de Lénine à Lukacs, me paraissent montrer à la fois qu’il s'agit d’une découverte sociologique importante et que cette découverte n'a jamais été précisée suffisamment ni dans son contenu, ni dans sa base, ni dans ses limites ou sa portée.

En ce qui concerne le contenu, c'est-à-dire le concept de classe sociale Marx n'en a donné qu'une définition négative : ses indications positives ne sont pas suffisantes et encore moins exhaustives Marx a bien fait ressortir que la classe n'est ni caste, ni état, ni corporation, ni profession, ni métier, ni rang ; qu’elle n’est fondée ni sur la fortune, ni sur le revenu, ni sur le montant du salaire, ni sur le niveau de vie ou de genre de vie - bien qu'elle puisse se répercuter sur plusieurs de ces caractéristiques. Marx et la majorité des marxistes paraissent considérer comme marques positives suffisantes des classes sociales les critères suivants : le rôle joué dans la production, la circulation et la distribution des richesses ; la participation à l’antagonisme social qui se manifeste dans la lutte pour le pouvoir politique, pour la domination de l'État considéré comme organe exécutif d'une classe opprimant les autres ; enfin la prise de conscience de classe, qui correspond à l’élaboration d’une idéologie politique et sociale particulière. Certaines autres caractéristiques, telles que "la communauté" et la solidarité de classe chez le jeune Marx : "les grands groupements humains" chez Lénine. Les "unités collectives" chez Boukharine, les "totalités concrètes" chez Lukacs montrent bien que, dans la pensée d’une grande partie des marxistes, les classes sociales étaient des "phénomènes sociaux totaux" et non pas des collections d'exemplaires similaires, des "catégories sociales" ou agrégats purement nominaux, ni des moyennes statistiques, ni des rapports sociaux, ni des assemblages de statut, ni des enchevêtrements de comportements effectuant des modèles, règles et normes, ni des associations volontaires, ni enfin de simples organisations.

[56]

Cependant, non seulement les opportunistes de différentes nuances, de Bernstein à Kautsky et à Geiger, tombent souvent dans un nominalisme parfois inconscient qui réduit les classes à des "catégories sociales", mais les léninistes eux-mêmes, y compris Lénine, Boukharine et, en France, le regretté Mougin, n'échappent pas a cette tentation (par exemple, Lénine et Boukharine distinguent entre paysans pauvres et moyens, qui constituent des strates et non pas des classes ; Mougin croit avoir fait une découverte en opposant la classe comme "catégorie sociale" aux groupements particuliers qui, d’après lui, sont toujours restreints) ; de son côté, malgré ses hymnes à la totalité et bien qu’il emprunte une autre voie, Lukacs ne résiste pas non plus à la tentation nominaliste, puisqu'il nie la possibilité de conscience collectives réelles.

C'est l'excès d'importance attribuée au rôle joué dans la production qui explique ce peu d'attention au fait que toute classe sociale est un groupaient spécifique non seulement opposé à d'autres classes, mais distinct de tous les autres genres de groupements unifonctionnels ou multifonctionnels (groupements de localité, familles, groupements d'affinité fraternelle, groupements d'activité non-lucrative, etc.), qui, pour la plupart, s'intègrent dans le sein des classes sociales. Celles-ci constituent des touts irréductibles non seulement à l'égard de leurs membres et de leurs rapports inter-individuels, mais encore à l'égard de toutes les formes de sociabilité, de toutes leurs couches, de tous les groupements d'autre genre que les classes sociales pourraient contenir en elles. La théorie du matérialisme historique ou du matérialisme dialectique - comprise dans ce sens que les forces productives et les rapports de production, grâce au rôle joué dans celle-ci par telle classe, déterminent le niveau et le genre de vie, la conscience de classe, l'idéologie, les œuvres culturelles, les attitudes politiques, enfin la position sociale et le prestige d'une classe - paraissait dispenser d'analyser ce qu'est un groupement particulier et à quel genre de groupements appartient une classe sociale. Cette solution de facilité était favorisée par le fait que les classes sociales sont indiscutablement les plus importants de tous les groupements pour autant que, dans une société globale, leur structuration a déjà commencé.

D'ailleurs, même si la théorie du matérialisme dialectique se révélait incontestable - ce qui pourrait bien être mis en doute - et si son interprétation étroite comme détermination unilatérale par les forces productives matérielles et les rapports de production était acceptée, ce qui n'est nullement obligatoire et ce que le jeune Marx et le très vieux Engels - dans une lettre de 1894 à Starkenburg - ont contesté en parlant de la réciprocité dialectique des déterminations, et en soulignant que "la classe révolutionnaire et le mode d'action commune sont eux-mêmes des forces de production" ([Idéologie Allemande](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.mak.ide), vol. VI, p.167 ; [Misère de la Philosophie](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.mak.mis), p.135) le problème subsisterait : On ne serait pas pour autant libéré de la nécessité de clarifier le concept de classe sociale en tant que groupement en général et groupement spécifique en particulier. L'intégration du problème de la classe sociale dans une théorie générale des groupements et la recherche de la place tenue par les classes sociales dans le macrocosme de groupements particuliers s'imposent et ne peuvent pas être éludées.

[57]

Ainsi, par exemple, la classe sociale n'a été confrontée dans la doctrine marxiste qu'avec deux genres de groupements particuliers : l’État et le parti politique, et ceci pour constater que l'État est inévitablement un organe de domination de classe et que tout parti politique est toujours un instrument de lutte de classe. Affirmations qui paraissent exactes pour le type de société globale que l'on peut caractériser comme capitaliste, mais qui peuvent être contestées pour une série d'autres sociétés où l'État et les partis politiques ont existé, sans qu'on puisse parler de classes sociales proprement dites. — Les marxistes ont négligé d’étudier le fait frappant des rapports de proportionnalité inverse, qu'on peut observer entre la lutte de classe et la lutte de groupements à l'intérieur d'une classe (par exemple, lutte de producteurs et de consommateurs, lutte entre professions, lutte entre groupements d'affinité économique ou d'affinité fraternelle, lutte entre les familles, luttes entre partis politiques et syndicats, prétendant représenter la même classe etc.). En effet mis à part certains cas-limites (partis et syndicats faisant de la surenchère) plus forte est la lutte des classes, moins forte est dans leur sein la lutte entre les autres groupements ; et, à l'inverse, moins forte est la lutte des classes, plus forte devient dans leur sein la lutte entre les autres groupements. Ceci veut dire que, même si l'on présupposait avec le marxisme la disparition des classes sociales dans la société post-capitaliste (ce qui me paraît extrêmement douteux), le conflit entre les autres groupements non seulement persisterait mais devrait même se renforcer....

Si la théorie marxiste n'a pas précisé le concept de groupement particulier ni le rapport entre les classes sociales et les autres groupements, on aurait pu croire qu'elle avait résolu au moins le problème qu'elle a eu le mérite incontestable de poser : celui de la conscience de classe. Cependant ce n'est pas le cas, les embarras théoriques de Lukacs opposent la conscience psychologique réelle et l'idéologie qui serait la conscience de classe vraie sont, sur ce point, aussi caractéristiques que les inconséquences de Lénine, de Boukharine et de Staline lorsque ceux-ci opposent dans la paysannerie russe la classe des paysans pauvres et la classe des paysans moyens sans le moindre effort pour prouver que la conscience de classe de ces groupes, ou leur prise de conscience de classe en quoi que ce soit.

Marx, dans ses ouvrages de jeunesse, parlait d'une conscience réelle, à la fois collective et individuelle, et d'une conscience mystifiée ou idéologique se représentant tous les rapports sociaux "sens dessus dessous”. La conscience de classe chez les marxistes est toujours restée flottante entre ces deux consciences. Et comme ils n'ont jamais utilisé les théories nouvelles de la conscience ouverte, de la conscience non contenante, offrant de larges possibilités à l'étude de la conscience de classe en tant que conscience collective, le problème de la conscience de classe n'a jamais été éclairci. Cependant, pour comprendre la force du conflit des classes, il y a un intérêt primordial à analyser l'antagonisme des consciences collectives, la mesure de la fermeture des unes par rapport aux autres, de leur pénétrabilité et impénétrabilité par la ou les consciences collectives de la société globale. Les conflits de croyances, des évaluations, des perceptions mêmes, du monde extérieur par les différentes classes [58] sociales sont parfois plus importants que les conflits d’intérêts économiques. L’absence de psychologie collective des classes représente donc une lacune très sérieuse dans la théorie marxiste et une de ses limitations les plus indiscutables. N’a-t-on pas pu constater entre les deux guerres et durant la seconde guerre mondiale une différence frappante d’attitudes et de réactions de la part des classes ouvrières allemande, française et britannique. Cette différence ne s'explique nullement en fonction du rôle joué dans le processus de la production. N'a-t-on pas vu, en 19l7, dans un pays comme la Russie, où l'industrialisation commençait à peine, la classe ouvrière (qui ne représentait même pas 6 ou 7% de la population) faire une révolution sociale qu’il est impossible d’expliquer d’une façon exclusivement économique ?

La conception proprement marxiste de la classe sociale, sans élargir sa base par des considérations de psychologie collective, de niveau et de genre de vie, d'affinité fraternelle, ne pourrait même pas justifier le fait indiscutable que les proches parents des participants effectifs à la production (leurs familles, femmes, enfants, ascendants), tout en ne jouant que le rôle de consommateurs, sont néanmoins entièrement intégrés dans les classes correspondantes et sont parfois davantage pénétrés par la conscience de classe que les chefs de famille (ce fait est, du moins, frappant pour la classe bourgeoise ; mais c’est l'opposé qui est vrai pour la classe prolétarienne).

L’autre grande difficulté de la théorie marxiste des classes est le problème de leur nombre. Évidemment, Marx pensait toujours à la dualité finale de deux classes ou au moins de deux blocs de classes qui conduirait à l'explosion dernière après laquelle la dictature du prolétariat réussirait à créer une société sans classes. Cependant, toute analyse concrète entreprise par Marx, qu’elle soit d'ordre historique ou économique, le conduisait à constater une multiplicité de classes (dans les ouvrages historiques : sept ou huit, dont certaines sont représentées tantôt comme fractions de classes, tantôt comme classes ; dans les ouvrages économiques, cinq ou six classes, parmi lesquelles apparait la classe inquiétante des surveillants, techno-bureaucrates agissant dans les entreprises mêmes, en même temps que se précise définitivement l’éclatement de la classe bourgeoise en capitalistes financiers, commerciaux et industriels.)

Lee marxistes allemands s’inquiétaient des intellectuels. Lénine constatait à la fois l’existence de plusieurs classes rurales et celle deplusieurs classes urbaines (y compris le groupe techno-bureaucratique), alors que la révolution soviétique avait déjà été accomplie sous sa direction. C'est que la réalité des choses résiste sans cesse au mythe de la lutte finale circonscrite entre deux classes ; en fait, dans notre société industrialisée, il en nait toujours de nouvelles et on ne peut pas prévoir exactement leurs rapports, qui dépendent à la fois de structures et de conjonctures de la société globale et des déterminismes spécifiques propres à chaque classe. Nous approchons ainsi des trois derniers points litigieux dans la conception marxiste des classes.

Marx a fortement hésité pour savoir s’il devait reconnaître l'existence des classes dans tous les types de société, en dehors des sociétés archaïques et de la société future ou communisme complètement réalisé. Des [59] considérations purement scientifiques le poussaient plutôt à reconnaître que les classes n'ont apparu qu'au XVIIème siècle, époque correspondant à l'avènement de la manufacture et de l'industrialisme si parfaitement décrit dans le [Capital](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.mak.cap2). Avant cette date, sous différents groupements hiérarchiques, imposés et semi-clos, tels que les castes, ordres, états, groupes censitaires électoraux, corporations de maîtres et compagnons, pouvaient se dissimuler des groupements d'affinité de situation économique (riches et pauvres, propriétaires et dépossédés, détenteurs de grandes et de petites fortunes, gens en possession de situations assurées et personnes sans travail). Lorsque, au lieu de correspondre aux groupes imposés, ces groupements de fait s'entrecroisaient avec ceux-ci les débordaient et s'affirmaient comme des forces indépendantes (par exemple, dans la Grèce de l'époque des Tyrans et sous Alexandre, dans la Rome Impériale et dans les villes affranchies à la fin du moyen âge), ces antagonismes ostensibles d'intérêts économiques se manifestaient entre certaines fractions de la population. Cependant, il ne s'agissait pas de classes sociales, car ces groupements n'étaient pas permanents, n'étaient pas de très grande envergure, n’étaient pas suffisamment ouverts, ne possédaient pas de conscience ni d'idéologie spécifiques, se montraient plus ou moins dociles à la pénétration de la société globale. Les analogies sont donc purement extérieures, car c'est uniquement la technique industrielle moderne combinée avec la suppression de toutes les barrières juridiques et politiques entre les groupements, avec la mise en mouvement des grands nombres et avec le développement considérable de tous les moyens de transport et de communication possibles, qui crée le milieu indispensable pour que les classes sociales se constituent.

D'ailleurs, cette conception, à laquelle Marx tendait chaque fois qu'il faisait exclusivement œuvre de science (et que même le métaphysicien Lukacs ne réussit pas à éviter) n'était en elle-même nullement opposée à la doctrine sociale et politique du marxisme prédisant la disparition des classes dans la société communiste future. En effet, il pourrait sembler à première vue qu'en constatant que les classes sociales proprement dites ont apparu seulement avec le régime capitaliste, on favoriserait plutôt qu'on ne compromettrait la thèse concernant leur dissolution dans un autre type de structure sociale globale.

Si Marx, et à plus forte raison les marxistes, hésitaient à admettre franchement cette conclusion, c'est que deux motifs s'y sont, il faut le croire, opposés : a) Le régime communiste est impensable sans industrialisation accrue. Et si l'on insiste trop sur la liaison des classes sociales et de 1'industrialisation, la question pourrait se poser de savoir si les classes sociales vont vraiment disparaître sous un autre régime plus industrialisé encore que celui du capitalisme. Ce qui ne veut évidemment pas dire que les classes bourgeoises et prolétariennes vont persister, car on pourrait facilement prévoir la formation de nouvelles et tout autres classes. Mais, plus que les seules considérations de doctrine sociale et politique posant un idéal plutôt utopique, d'autres raisons ont empêché le marxisme de tirer les conclusions qui découlaient de la liaison entre le capitalisme et la naissance des classes. b) Le motif suivant a peut-être prévalu : l'application du matérialisme historique ou du matérialisme dialectique comme méthode d'explication se faisait de préférence par le truchement des classes sociales et de la lutte de classe. Reconnaître que les classes sociales n'ont apparu que sous le régime capitaliste équivaudrait, [60] pour certains marxistes, à admettre - au moins implicitement, sinon explicitement ou semi-explicitement comme chez Lukacs - que le matérialisme historique ou dialectique n’est valable que pour le régime capitaliste, mais pas pour d’autres régimes, tout type de société globale possédant son déterminisme sociologique propre. On conçoit le recul de la plupart des marxistes devant une pareille conclusion et on comprend mieux l’âpreté avec laquelle ils défendent habituellement l’existence des classes dans toute société connue jusqu’à ce jour, sauf la société archaïque et la société future.

Cependant on pourrait poser cette question : Est-ce que le matérialisme historique a vraiment besoin de passer par l’intermédiaire de la lutte de classes pour être appliqué ? S’il se montrait valable pour d’autres types de société que la société capitaliste, on ne voit en principe aucun obstacle à son utilisation pour expliquer, par exemple, le fait que les classes sociales n’ont pas pu exister dans les sociétés non-industrialisées ou pour expliquer les structures sociales correspondantes, et leurs superstructures idéologiques, directement, par le développement des forces productives. L’appui recherché dans les classes sociales montre plutôt que l’explication proposée par le matérialisme dialectique est sommaire, schématique, abstraite, fluctuante même (comme cela est visible dans l’exemple des forces productives, tantôt réduites à l’aspect matériel, tantôt incluant la connaissance, l’aspiration et finalement l’action commune des hommes pris collectivement et individuellement).

Et ceci nous conduit aux dernières difficultés de la théorie marxiste des classes sociales. Marx a admirablement montré que les classes sociales possèdent leur propre déterminisme sociologique. La bourgeoisie, le prolétariat, la petite bourgeoisie, les surveillants techno-bureaucrates, et même la bourgeoisie financière, commerçante, industrielle manifestent leur propre déterminisme, se meuvent dans leur propre temporalité, servent de cadres de référence à leurs propres œuvres culturelles : connaissance, droit, morale, art, langage, éducation, ainsi qu'à leur propre idéologie qui les justifie. Avant que ces classes n’accèdent au pouvoir ou après qu'elles en ont été évincées, ce déterminisme peut entrer en conflit, et même en conflit violent, non seulement avec le déterminisme sociologique d'autres classes, mais encore avec celui des structures globales où elles sont intégrées. Lénine, Rosa Luxembourg, Lukacs ont renchéri sur ce déterminisme sociologique partiel des classes sociales, surtout en ce qui concerne celui de la classe prolétarienne ; et Lénine a fait entrevoir nettement le déterminisme spécifique des classes rurales et aussi de la techno-bureaucratie.

Cependant, le marxisme aurait du décrire les conflits et les failles possibles entre le déterminisme de la société globale et le déterminisme partiel des classes : tantôt celui-ci l’emporta en effet sur le déterminisme global et, pour cette raison, en devient le principe d'explication, tantôt au contraire il est subjugué par ce dernier ou le fait seulement dévier en partie. Mais le marxisme a préféré unifier sommairement ces deux déterminismes - partiel et global - en un seul, ruinant ainsi les conséquences d’une de ses plus importantes découvertes. D'ailleurs, le marxisme authentique n'a jamais renoncé à faire appel à l’effort, à la volonté, à l’action, pour tout dire à la liberté humaine collective [61] et individuelle dans la marche de la société.

Enfin, la dernière difficulté que présente la théorie marxiste des classes est constituée par sa liaison avec une doctrine eschatologique concernant le rôle du prolétariat. On fait de celui-ci le Sauveur de l’humanité on lui donne des forces miraculeuses, mystiques, capables d'opérer la transmutation définitive de la société. Or on peut très bien reconnaître que le passage du type actuel de la société à un autre est lié à l'action révolutionnaire du prolétariat et même à l'élimination par celui-ci de la classe capitaliste. Mais il ne s'ensuivrait nullement que la position du prolétariat, soit exceptionnelle, qu'elle doive conduire à fonder une société sans classe et à résoudre tous les problèmes qui pèsent sur la vie sociale et individuelle.

Pour arriver à une théorie des classes sociologiquement clarifiée, il faut trouver une solution aux difficultés devant lesquelles s'est arrêté la pensée marxiste. Je vais m'efforcer, dans la seconde partie de ce cours, de voir si le problème a pu être résolu par des théoriciens non marxistes des classes sociales, tels que Schmoller, Pareto, Weber, Schumpeter, Sorokin, a l'étranger, et l'école durkheimienne, en particulier Maurice Halbwachs, en France. Puis, après avoir constaté que leurs efforts n'ont pas donné tous les fruits voulus, j'essaierai, dans la troisième et dernière partie, de préciser ma propre conception.

[62]

**LE CONCEPT DES CLASSES SOCIALES**

Deuxième partie

LE CONCEPT  
DES CLASSES SOCIALES  
CHEZ LES THÉORICIENS  
NON-MARXISTES

[Retour à la table des matières](#tdm)

[62]

**LE CONCEPT DES CLASSES SOCIALES**

Deuxième partie

9e conférence

SCHMOLLER

[Retour à la table des matières](#tdm)

Je consacre cette seconde partie de mon cours à l'analyse de certaines conceptions non-marxistes des classes sociales. J'étudierai les vues de Schmoller, de Pareto, de Max Weber, de Schumpeter et d'autres auteurs influencés par ce dernier. Le trait commun de ces auteurs est d'avoir tous été en premier lieu des économistes, quoique ce ne soit nullement le point de vue strictement économique qui ait prévalu ni chez Pareto, ni chez Weber, ni chez Schumpeter. Ensuite, j'aborderai l'œuvre des sociologues, tel que Maurice Halbwachs qui est, dans cette matière, le représentant le plus qualifié de l'école durkheimienne, qui a formulé la théorie des classes sociales la plus poussée et qui a essayé de synthétiser les points de vue sociologique, économique et psychologique. Plus tardivement, Sorokin a souligné le caractère extrêmement complexe des classes sociales et la nécessité d'appliquer une multiplicité de critères pour délimiter leur concept. Par rapport à ces théories, la littérature américaine récente sur les strates sociales (que j'ai mentionnée au début de ce cours) n'apporte rien de nouveau ou d'essentiel et peut être laissée de coté.

Les définitions non-marxistes des classes sociales présentent une extrême diversité et elles ont mis en avant une grande variété de critères : profession, revenu et fortune, supériorité d'aptitude et d'estimation de soi-même, monopole de position et d'accès aux biens, fonction, genre de vie, et jusqu'à la capacité d'intermariage ou même la simple fréquentation mondaine entre les femmes des membres de la même classe. Mais, ce qui caractérise toutes ces interprétations, c'est le renoncement à une philosophie de l'histoire liée à la prédiction de la disparition des classes ; c'est l'effort pour s'affranchir de la liaison avec une doctrine sociale et politique particulière ; c'est le doute concernant le caractère uniforme de la lutte de classes et son rôle univoque dans les différentes structures et conjonctures sociales ; c'est le refus d'accepter le matérialisme historique comme base nécessaire de la théorie des classes sociales ; c'est le rejet de la liaison entre celle-ci et la théorie de l'État politique ; c'est, enfin, un intérêt bien plus grand porté à la psychologie des classes sociales qu'à leurs œuvres culturelles, désignées dans le marxisme par le terme flottant et multivalent d'idéologie.

Certains de ces points pourraient être considérés plutôt comme des avantages, ces pas en avant faits par les théoriciens non-marxistes des classes sociales. Cependant, ceci ne serait vrai que sous certaines conditions : rien ne serait gagné si, à une philosophie de l'histoire, on en proposait une autre (comme nous le verrons, c'est le cas de Pareto et de Schumpeter), ou si la négation d'une doctrine sociale n'intervenait qu'en faveur d'une autre (ce qu'on peut observer chez Schmoller, Weber, Schumpeter). Il ne faut pas non plus que le point de vue psychologique – fut-ce celui de la psychologie collective - soit accentué d'une façon exagérée [63] (erreur que l'on chez Pareto, Halbwachs, Goblot, Schumpeter). Ce qui serait vraiment souhaitable, c’est qu'on réussisse à élaborer un concept positif de la classe sociale comme "phénomène social total", en tenant compte de toute sa complexité et en l’intégrant d'emblée dans une théorie générale des groupements particuliers, ce que les auteurs mentionnés n'ont pas plus essayé de faire que les écrivains marxistes.

SCHMOLLER

Gustav Schmoller, économiste allemand réputé de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle, a essayé de lier le concept de classe sociale avec celui de profession. Dans son ouvrage principal traduit en français, Principes d’économie Politique (en particulier, dans le volume II, 1905 » pp. 424 et suiv., et dans le volume V, 1908, pp.77-224), nous trouvons un exposé détaillé de sa conception. En France, celle-ci a été analysée et discutée par Maurice HALBWACHS dans sa thèse La Classe Ouvrière et les Niveaux de Vie, 1913 et dans son cours ronéographié Les Classes Sociales (chapitre sur "Les professions et les revenus", pp.39-51). Voici ce que nous lisons dans le volume II de l'ouvrage de Schmoller, cf. le paragraphe intitulé "Notion, nature et fondement psychologique de la formation de classe". "Nous entendons par classes la division de la société en un certain nombre de grands groupes (...) dans lesquels les individus ou les familles de même condition ou de conditions semblables se trouvent rassemblés : groupes plus ou moins fermés, formés - non pas d'après les rapports de parenté, de domicile, mais d'après la profession, le genre de travail, la possession, la culture, souvent même, d'après les droits politiques - non pas pour exercer en commun une même affaire, mais pour prendre plus sérieusement conscience de leur communauté, pour entretenir entre eux des relations de société, pour poursuivre la réalisation d'intérêts communs. Tous les grands peuples sédentaires, qui ont dépassé le stade de l'ancienne constitution par gentes et parentèles, connaissent une certaine division de la population d'après la nature des professions et la nature du travail ; se composent de classes sociales diverses, coexistantes ou superposées les unes aux autres". "Ce sont des groupes de personnes et de familles qu'on désignait autrefois, tant que ces groupes eurent une existence juridique et furent héréditaires, plutôt par le terme d'états (Stande) que l'on désigne aujourd'hui par le terme de classes" (p.424).

Cette définition que donne Schmoller frappe par le nombre des négations et par son caractère gêné : à coté de la profession, il introduit la culture, les intérêts communs, la conscience de la communauté, "l'entretien de relations sociales", "1'existence des grands groupes", le fait que les classes peuvent se trouver soit au même niveau hiérarchique, soit, au contraire, à des rangs différente. Certaines de ces caractéristiques restent sans explication (groupe, culture, conscience de la communauté) ou ne font que témoigner du fait que Schmoller se rendait quelque peu compte de l'insuffisance de son critère principal : la profession ; c'est pour cela qu'il fait appel, par exemple, "aux relations sociales".

Mais, avant de le critiquer, laissons encore parler Schmoller : "C'est sur la loi de division du travail, dit Engels, que repose la division de la société en classes. Si c'est là le langage d'un meneur de la démocratie socialiste, aucun esprit juste et modéré ne pourra nier que la haute culture, reposant justement sur la division du travail, doit comporter l'existence [64] de différentes classes sociales" (p.468). "Le besoin de relations du plus grand nombre trouve à se satisfaire de la façon la plus facile dans le cercle de personnes exerçant la même profession, la racine la plus puissante de toute formation de classe. L'individu dépend, pour sa propre estime, de la considération dont il jouit auprès des hommes de sa profession et par cela croît le sentiment de sa dépendance du groupe social" (p.426).

En remplaçant le groupe de parenté et le groupe de localité, et en servant d'entourage psychologique et social, à l'individu, le groupe professionnel conduit celui-ci, dans les grandes sociétés, vers l'intégration dans une classe sociale (p.426).

"Tout aussi nécessaire que la formation des classes [par l'intermédiaire des professions] paraît le développement d'un ordre de classes, d'une hiérarchie de classes". Il est vrai que les professions peuvent occuper le même rang social, jouir de la même considération, conduire à la même répartition du pouvoir, des biens, du revenu, de la fortune. Mais, en réalité, il y a des professions qui montent et des professions qui descendent, du point de vue de la richesse qu'elles procurent et de l'estime qu’elles provoquent. "L'opinion publique apprécie les groupes professionnels, reposant sur la division du travail, et les classes d'un peuple, d'après ce qu'ils ont été et sont pour l'ensemble de la société, et leur assigne une place en conséquence. Cela, naturellement, d'après les idées du temps sur ce qui est le plus précieux pour la société, au point de vue moral et politique et au point de vue de la pratique économique (pp.427-428). "Celui qui sait combien la bonne cuisinière s'estime plus que la simple servante, combien le domestique d'une maison princière se croit supérieur à celui d'une maison bourgeoise, combien le maçon et le charpentier expérimentés se considèrent plus que le simple manœuvre ; celui qui sait combien fortement, en dépit de notre fanatisme égalitaire d'aujourd'hui, ces différences de rang se traduisent dans les idées et les revenus des intéressés", celui-là comprendra qu'une certaine hiérarchie des professions et, à leur suite, des classes "est une nécessité psychologique de tous les temps" (p.429).

Enfin, "celui qui appartient à une certaine classe revendique, somme toute - quel que soit, son revenu plus grand ou plus faible – les mêmes honneurs que ceux dont jouissent les autres membres de sa classe. Les membres de chaque classe sont entre eux en relations de société, se marient surtout dans leur classe, s'habillent de la même façon ou d'une façon à peu près semblable, ont la même manière de se nourrir, de se tenir, observent les mêmes usages dans leurs réunions, leurs jeux, leurs fêtes, voyagent en chemin de fer dans les wagons de même classe" (p.430). En bref, Schmoller, sans trop le remarquer, introduit, à coté de la profession et de l'estimation hiérarchique, un critère indépendant, celui du niveau et du genre de vie, et de la façon de consommer, d'avoir des besoins et de les satisfaire.

Schmoller s'oppose à la théorie d'Ammon et de Lapouge qui considéraient les races comme cause de la formation de classes sociales, et il critique Marx qui réduisait leur fondement au rôle qu'elles jouent dans la production (pp.432-473). "Tout le problème est un problème moral et psychologique d'une part et de l'autre un problème relatif aux institutions économiques et politiques, et à leur développement. La tentative de déduire uniquement de la technique et de la répartition des biens la formation des classes [65] et leurs conséquences est aussi fautive que belle de vouloir démontrer, par les mêmes causes, le disparition de toute classe sociale à l’avenir" (p.473). "Toute classe (...), par elle-même, en groupant les individus et en les subordonnant aux tendances de la classe est, comme toute autre communauté, ou instrument d’organisation morale. Les moeurs de classe, l’honneur de classe, ont pour effet d’éduquer, de moraliser, de contraindre au sacrifice, à la discipline, à l'obéissance" (p.471). "L’ordre des classes est ce qu’il doit être quand il correspond à la moyenne des capacités diverses et aux services rendus ; cela se rencontre plus souvent au moment de la constitution récente des classes que quand les classes sociales sont déjà anciennes et pétrifiées (...). Plus la classe dominante répartit malencontreusement la possession et le pouvoir, les honneurs et l’influence, autrement que ne le voudraient les qualités moyennes des hommes, d'autant plus menacé est cet état social" (p.482).

Comme tant d'autres auteurs qui ont étudié le problème des classes, Schmoller projette celles-ci dans tous les types de structures globales, ce qui se confirme dans sa description des luttes des classes à travers les âges (vol.V, pp.80 et suiv) et dans sa discussion du problème de la domination des classes (pp.186 et suiv, ib,). Il termine d'ailleurs en insistant sur la possibilité de la liaison entre la tendance qu'aurait la classe ouvrière à favoriser une dictature personnelle et la tradition monarchique de la Prusse. Pour Schmoller la monarchie allemande pourrait faire naître un nouvel équilibre en provoquant une alliance entre les fonctionnaires, les militaires et les prolétaires, contre la bourgeoisie (pp.215-224). Cette idée a eu du succès chez certains doctrinaires allemands, par exemple chez Spengler, qui l'a reprise, un quart de siècle après Schmoller, dans son Preussentum und Sozialismus 1919, ouvrage qui n'est pas resté sans influence sur le nazisme ni sur le fascisme italien.

Nous voyons que Schmoller, dans son analyse du problème des classes n'est pas aussi affranchi de toute arrière-pensée doctrinale et politique qu’il voudrait le faire croire. Mais, pour critiquer son concept de classe sociale, il y a bien d'autres points qui appellent des réserves et il suffit que nous insistions sur ceux-ci. D’abord, la thèse selon laquelle ce sont les professions qui conduisent à la constitution des classes sociales rencontre plusieurs difficultés. Parmi celles-ci, certaines ont été signalées par un compatriote de Schmoller, l'économiste Karl Bücher. Dans son livre l'*Origine de l'Économie Nationale* (trad. française) ce dernier a insisté sur les points suivants : a) La division du travail social, en particulier la division en professions est non pas la cause mais l'effet d'une accumulation de richesses et, de cette façon ce sont les classes sociales qui provoquent le choix de la profession et non pas inversement ; b) L'aptitude professionnelle n'est pas héréditaire, pour autant qu'elle n'est pas liée à la fortune et aux moyens de production ; c) Schmoller prend les professions tantôt, dans le sens étroit du terme, comme un groupe effectif, tantôt, dans un sens très large, comme une catégorie professionnelle, et c'est seulement par ce moyen qu'il peut passer de la profession à la classe ; mais alors il se trouve devant des éléments extrêmement hétérogènes.

Par exemple, voici un agrégat ou une catégorie de personnes "sans profession” qui ne produisent pas, disons les “oisifs" et les "fainéants" de Saint-Simon : il peut s'agir de vagabonds, de rentiers, de retraités, de milliardaires, [66] de propriétaires terriens. Constituent-ils vraiment ensemble une classe sociale ? Ou encore, les petits fonctionnaires, les employés, les techniciens subalternes, les commis, les vendeurs, etc…. forment-ils une classe sociale ? Si l'on admettait une telle conception, il faudrait également construire une classe spéciale des professions libérales qui inclurait les instituteurs, les professeurs, les juges, les médecine, les avocats, sans tenir compte de leur situation effective ; d) Enfin, dit Bücher, une hiérarchie des professions ne s'impose guère, car celles-ci sont toutes également nécessaires, si l'on fait abstraction de leur rémunération et de l'estime en laquelle on les tient dans une société. Cette hiérarchie ne vient donc pas des professions elles-mêmes, mais n'est qu'un effet de leur appartenance à différentes classes, groupements rangés dans un ordre hiérarchique.

Ces critiques de Bücher me paraissent parfaitement pertinentes, sans qu'on ait besoin d'accepter son propre critère de la constitution des classes : la richesse et la fortune. En effet, celui-ci dissout les classes comme groupes et les remplace par un nombre infini de strates. De plus Bücher ne tient pas compte du fait que la richesse est un élément relatif et variable en fonction de telle ou telle classe, sa conception élimine tout élément psychologique et culturel de la classe, et la prive de tout contenu sociologique propre en tant que "phénomène social total”, c'est dire que la pensée de Bücher ne résiste pas à la tentation mécaniste et nominaliste.

Sans nommer Schmoller, Goblot (dans son livre déjà cité dans notre première leçon La Barrière et le Niveau, Étude Sociologique sur la Bourgeoisie Française, 1925) a formulé, du point de vue psycho-sociologique d'autres objections valables contre l'utilisation des professions comme fondement des classes sociales. Voici ce qu'il dit dans le chapitre III, intitulé "Classes et Professions" (pp.38-59). "Ce sont les classes qui influencent le choix des professions. Un bourgeois ne se fait pas menuisier, serrurier, boulanger, forgeron" (p.38). "Des hommes de professions très différentes sont identiques en tant que bourgeois et se traitent en égaux Ce sont les classes qui groupent les professions et les séparent" (p.39). "Le bourgeois estime qu'il y a beaucoup (...) de métiers bas ou ridicules, fort bons tout de même et fort honorables pour d'autres que pour lui. D'abord ceux qui sont répugnants, salissent les mains ou les vêtements (...). Puis les métiers pénibles : porter des fardeaux, manier des outils pesants, garder une attitude fatigante, répéter machinalement un mouvement monotone (...). Enfin, les métiers manuels en général même si l'outil est aussi léger qu'une plume ou une aiguille" (p.41). Dans les trois cas, il semble évident que le métier est exclu par la classe (p.41). Par rapport à toutes ces activités, comme avec les gens de maison, "la bourgeoisie attache une grande importance à garder les distances"p.42). "Ainsi, la bourgeoisie se réserverait les professions d'initiative, de commandement, d'intelligence, et laisserait aux classes populaires les métiers d'exécution, d'obéissance, d'effort physique" (p.49). Cependant, il faut se garder d'identifier la bourgeoisie et les professions libérales. "Si la bourgeoisie moderne était une supériorité d'intelligence et de culture, ceux qu'on appelle depuis peu les intellectuels formeraient une classe supérieure à la bourgeoisie, ou bien, dans la bourgeoisie, une classe occupant un rang supérieur. Il n’en est rien. Les intellectuels (...) sont des bourgeois, [67] et d'un rang social peu élevé s'ils ne sont bourgeois que par leur compétence. La considération qu'on a pour eux a quelque chose d'un peu équivoque : on ne sait pas trop si ces professions sont humbles ou supérieures, enviées ou dédaignées. La manière dont on les juge (...) se nuance d'un peu de défaveur ou de pitié condescendante" (pp. 51-52). "En fin de compte, comme les revenus, les professions rangent, mais ne classent pas" (p.55). La classe prime les professions, les choisit et les hiérarchise, s'il y a lieu.

Plus récemment, le sociologue américain P. Sorokin, dans son livre Society, Culture and Personnality, 1947, et dans son article “Qu'est-ce qu'une Classe Sociale ?” (Cahiers Internationaux de Sociologie, vol.II, 1947, pp. 57-87), a soulevé avec raison encore une autre objection contre toute utilisation de la profession comme base de constitution de classes sociales. La profession, le métier, dit-il, est un lien unifonctionnel, tandis que la classe implique une série de fonctions : elle est multi-fonctionnelle (pour ma part, comme nous allons le voir, je crois que la classe est un groupe "supra-fonctionnel", impliquant la totalité des fonctions). En tout cas, réduire la classe à une profession ou à certaines professions, c'est remplacer la multi-fonctionnalité par l'uni-fonctionnalité, et, ainsi, appauvrir considérablement la réalité sociale de la classe. Voila pourquoi, remarque Sorokin, Schmoller est forcé d'introduire d'autres critères que la profession, ce qui revient à reconnaître implicitement son échec.

Je n'ai que très peu à ajouter à ces différentes critiques de la théorie de Schmoller. Il me paraîtrait seulement désirable d'attirer l'attention sur le fait que Schmoller a bien senti que la classe n'est pas un agrégat nominal ou une catégorie abstraite de classement, mais un tout irréductible à la somme de ses membres, un groupe réel. Il a cru trouver ce groupe réel dans la profession, car c'est elle qui entoure le plus intimement l'individu et lui impose des disciplines palpables (conscience professionnelle). Et ici, il s'est trompé de chemin. Il ne s'était d'abord pas rendu compte du fait que, dans notre société industrialisée moderne, il y a des métiers ou des professions qui ne forment pas effectivement un groupe. Il s'était trop inspiré de l'exemple des corps de métiers du moyen-âge, qui constituent non seulement des groupements structurables, mais des groupements structurés, et même très fortement organisés. Or, un nombre élevé de professions et de métiers, dans notre société actuelle, ne constituent pas du tout des groupes structurables : les tourneurs, les ajusteurs, etc. .., dans la grande industrie, ne forment pas des groupes. Ceci est vrai également en ce qui concerne certaines professions artisanales d'aujourd'hui. De plus, pour autant que les professions constituent des groupes, elles ne le font que dans le cadre des classes sociales et en fonction de la hiérarchie qui s'établit entre elles à l'intérieur d'une même classe (par exemple, dans la classe prolétarienne, le métier d'ouvrier du livre pour le haut de l'échelle et celui de docker pour le bas de l'échelle ; quant aux critères de cette hiérarchie, le prestige intellectuel et moral d'une part, le barème des salaires d'autre part, peuvent se faire concurrence.)

Schmoller a également ignoré le fait que le groupe "profession" est essentiellement différent du groupe "classe sociale” qui possède un [68] contenu infiniment plus riche que tous les groupements professionnels réunis. Cela se vérifie d'ailleurs en constatant que les professions ont existé dans nombre de types de sociétés où il n'y a pas eu de classes sociales. L'apparition de ces dernières avec l'industrialisme a été précisément caractérisée par une désorganisation et une déstructuration des professions-groupes. Le syndicalisme professionnel ouvrier qui s'est développé depuis la fin du XIXème siècle n'a pu contribuer à la structuration des professions qu'en s'affirmant comme représentant de la classe prolétarienne au même titre que les partis politiques socialistes et communistes. Toute la théorie de Schmoller se propose donc, à ce point de vue, de comprendre le phénomène relativement nouveau qu'est la classe sociale en réduisant celle-ci à des phénomènes sociaux anciens auxquels elle est venue précisément se substituer. Là est la plus sévère condamnation des conceptions de Schmoller. Si je me suis arrêté si longuement sur ces dernières, c'est parce qu'elles ne sont pas restées, sans influence sur les interprétations de Pareto, Max Weber et Schumpeter, qui continuent de faire autorité sans toujours le mériter d'ailleurs.

[69]

**LE CONCEPT DES CLASSES SOCIALES**

Deuxième partie

10e conférence

PARETO

[Retour à la table des matières](#tdm)

Pareto est un économiste et sociologue italien qui a enseigné toute sa vie à Lausanne et a rédigé en italien et en français. Il a écrit des ouvrages économiques tels que son Cours d’Économie Politique, 1896- 1897, son Manuel d'Économie Politique, 1919, Les Systèmes socialistes, deux vol. 1902-1902. Il est également l'auteur d'un copieux [Traité de Sociologie Générale](http://classiques.uqac.ca/classiques/pareto_wilfredo/traite_socio_generale/traite_socio_gen_original.html) en deux volumes, vol. I, 1917, vol. II, 1919, (comprenant au total 1761 pages). Pareto a essayé d'identifier le problème des classes sociales avec celui des élites dirigeantes, des couches dirigées, et de "la circulation des élites". Sa conception - mécaniste, individualiste, nominaliste, fondée sur une psychologie sommaire des instincts - est exposé dans les chapitres XI, XII et XIII du second volume de son Traité (pp. 1293-1761) ; elle a exercé une forte influence aux États-Unis, qui ont subi, entre 1925 et 1940, une véritable "crise de parétisme" ; elle n'est pas non plus restée entièrement étrangère à Weber et surtout à Schumpeter.

Pareto caractérise l'existence des classes sociales comme phénomène "d'hétérogénéité sociale" qui lui semble répandu dans toutes les sociétés. "Que cela plaise ou non à certains théoriciens, c'est un fait que la société humaine n'est pas homogène : les hommes sont différents physiquement, moralement, intellectuellement. Ici, nous voulons étudier les phénomènes réels. Donc, nous devons tenir compte de ce fait" (p. 1293). "Nous devons aussi tenir compte de cet autre fait que les classes sociales ne sont pas entièrement séparées (....) et que, dans les nations civilisées modernes, il se produit une circulation intense entre les différentes classes" (p.1294). "Supposons (...) qu'en toutes les branches de l'activité humaine on attribue à chaque individu un indice qui indique ses capacités à peu près de la manière dont on donne des points aux examens dans les différentes matières qu'on enseigne dans les écoles. Par exemple, à celui qui excelle dans sa profession, nous donnerons 10. À celui qui ne réussit pas à avoir un seul client, nous donnerons 1, de façon à pouvoir donner 0 à celui qui est vraiment crétin. À celui qui a su gagner des millions, que ce soit bien ou mal, nous donnerons 10. À celui qui gagne des milliers de francs, nous donnerons 6. À celui qui arrive tout juste à ne pas mourir de faim nous donnerons 1. À celui qui est hospitalisé dans un asile d'indigents, nous donnerons 0" (p. 1296). "Formons donc une classe de ceux qui ont les indices les plus élevés dans la branche où ils déploient leur activité et donnons à cette classe le nom d'élite" (p.1297). "Nous avons donc deux couches dans la population : 1) La couche inférieure, la classe étrangère à l'élite, 2) la couche supérieure, l'élite, qui se divise en deux : a) l'élite gouvernementale, b) l'élite non gouvernementale" (p.1298). En somme les classes sociales ne sont que des agrégats nominaux ou des collections de personnes parmi lesquelles celles qui composent l'élite possèdent les indices les plus élevés dans la branche où elles déploient leur activité.

[70]

Cette conception se lie chez Pareto avec une théorie psychologique servant à caractériser les rapports entre les classes dirigeantes et les classes dirigées. Il s'agit des résidus, qui seraient émotifs, et des dérivations, qui seraient des justifications intellectuelles de ces résidus, différents dans la classe supérieure et dans la classe inférieure (p.1301). Pareto ramène les résidus émotifs à deux sortes : ceux de la "persistance des agrégats" et ceux des "combinaisons" (traduction française défectueuse du terme italien "combinazione"). Ces résidus - que Pareto caractérise souvent aussi comme instincts - s'expriment notamment dans la caractérologie "des lions" et "des renards" (pp. 1386 et suiv). "Pour empêcher la violence ou pour y résister, la classe gouvernante recourt à la ruse, à la fraude, à la corruption, et, pour le dire en un mot, le gouvernement de lion se fait renard. La classe gouvernante s'incline devant la menace de la violence, mais ne cède qu'en apparence, et s'efforce de tourner l'obstacle qu'elle ne peut surmonter ouvertement. À la longue, une telle façon d'agir produit un effet puissant sur le choix de la classe gouvernante dont seuls les renards sont appelés à faire partie, tandis que les lions sont repoussés" (p.1386). "De cette façon, les résidus de l’instinct des combinaisons se fortifient dans la classe gouvernante ; ceux de la persistance des agrégats s'affaiblissent, car les premiers sont précisément utiles dans l'art des expédients, pour découvrir d'ingénieuses combinaisons qu'on substituera à la résistance ouverte, tandis que les résidus de la seconde espèce inclineraient à cette résistance ouverte, et un fort sentiment de persistance des agrégats empêche la souplesse (pp.1386-1387).

La prédominance des instincts des combinaisons, l'affaiblissement de la persistance des agrégats, font que la classe gouvernante se contente davantage du présent et se soucie moins de l'avenir. L’individu prévaut, et de beaucoup, sur la famille ; le citoyen, sur la collectivité et sur la nation” (p. 13871. "S'il y a, dans la classe gouvernée, un certain nombre d'individus disposés à employer la force, et s'ils ont des chefs capables de les conduire, on observe souvent que la classe gouvernante est dépossédée et qu'une autre prend sa place" (p.1387). "Généralement, dans les révolutions, les individus des couches inférieures sont dirigés par des individus des couches supérieures, parce que ceux-ci possèdent les qualités intellectuelles utiles pour livrer bataille, tandis qu'ils sont dépourvus des résidus que possèdent précisément les individus des couches inférieures" (p.1305). Pareto, guidé par sa théorie des résidus, examine la possibilité de différentes politiques inspirant les classes supérieures et inférieures dans leurs luttes, compromissions et combinaisons. "D'ailleurs, conclut-il, à la longue, la différence de nature s'accroît entre la classe gouvernante et la classe gouvernée. Chez la première, les instincts des combinaisons ont tendance à prédominer ; chez la seconde, ce sont les instincts de persistance des agrégats qui ont cette tendance. Quand la différence devient suffisamment grande, il se produit des révolutions" (p.1388).

Résidus, intérêts, dérivations, hétérogénéité et circulation des élites agissent les uns sur les autres, étant différemment accentués selon les circonstances et jouant réciproquement tantôt le rôle de cause, tantôt celui d'effet. Il s'agit ici des cycles entiers, dont Pareto donne différents exemples historiques (pp. 1410-1427). Dans cette partie de son ouvrage, il accentue l'élément relativiste de sa pensée.

[71]

En revenant à la lutte de classe, Pareto affirme que, chez les peuples modernes économiquement avancés et industrialisés, les classes principales ne sont pas les ouvriers et les bourgeois, mais les spéculateurs et les rentiers (ou, comme il les désigne par abréviation, les S. et les R.). Il commence par déclarer que "on a confondu et on continue à confondre sous le nom de capitalistes, d’une part les personnes qui tirent un revenu de leurs terres et de leurs épargnes, d'autre part les entrepreneurs. Cela nuit beaucoup à la connaissance du phénomène économique, et encore plus à celle du phénomène social. En réalité, ces deux catégories de capitalistes ont des intérêts souvent différents, parfois opposés. Ils s'opposent même plus que ceux des classes dites des "capitalistes" et des "prolétaires". Au point de vue économique, il est avantageux pour l'entrepreneur que le revenu de l'épargne et des autres capitaux qu'il loue à leurs possesseurs soit minimum ; il est, au contraire, avantageux à ces producteurs qu'il soit maximum (...). D'une façon générale, 1'entrepreneur peut presque toujours rejeter toute dépense ou perte sur le consommateur. Le simple possesseur d’épargne ne le peut presque jamais" (p.1427). "En ces cas, les entrepreneurs et les ouvriers ont un intérêt commun qui se trouve en opposition avec celui des simples possesseurs d'épargne. Il en est de même pour les entrepreneurs et les ouvriers des industries qui jouissent de la protection douanière"(p.1428)

"Au point de vue social, les oppositions ne sont pas moindres. Prennent rang parmi les entrepreneurs les gens dont l'instinct de combinaison est bien développé, instinct indispensable pour réussir en cette profession. Les gens chez lesquels prédominent les résidus de la persistance des agrégats restent parmi les simples possesseurs d'épargne. C’est pourquoi les entrepreneurs sont généralement des gens aventureux, en quête de nouveautés, tant dans le domaine économique, que dans le domaine social. Les mouvements ne leur déplaisent pas : ils espèrent pouvoir en tirer profit" (p.1428-1430).

"Les faits mentionnés tout à l'heure nous mettent sur la voie d'une classification plus générale contenant la précédente et dont nous devronssouvent nous servir pour expliquer les phénomènes sociaux. Mettons dans une catégorie que nous appelons S (spéculateurs) les personnes dont le revenu est essentiellement variable et dépend de leur habileté à trouver des sources de gain. Si nous raisonnons d'une manière générale et négligeons les exceptions, dans cette catégorie se trouveront précisément les entrepreneurs, dont nous venons de parler. Avec eux seront, en partie du moins les possesseurs d'actions de sociétés industrielles et commerciales (...). Il y aura aussi les propriétaires de bâtiments dans les villes où l'on fait des spéculations immobilières ; de même les propriétaires de terres, avec la condition semblable de l'existence de spéculations sur ces terres ; les spéculateurs à la Bourse ; les banquiers qui gagnent sur les emprunts d'État, sur les prêts aux industries et aux commerces. Ajoutons toutes les personnes qui dépendent de celles-là : les notaires, les avocats, les ingénieurs, les politiciens, les ouvriers et les employés qui retirent un avantage des opérations indiquées plus haut. En somme, nous mettons ensemble toutes les personnes qui, directement ou indirectement, tirent un profit de la spéculation et qui, par différents moyens, contribuent à accroître leurs revenus, en tirant ingénieusement parti des circonstances" (p.1431).

[72]

"Rangeons dans une autre catégorie que nous appellerons R. (rentiers) les personnes dont le revenu est fixe ou presque fixe et dépend peu par conséquent des combinaisons ingénieuses que l'on peut imaginer. Dans cette catégorie figureront, grosso modo, les simples possesseurs d’épargne qui l'ont déposée dans les caisses d’épargne, dans les banques, ou qui l’ont placée en rentes viagères, en pensions, ceux dont les revenus consistent principalement en titres de la Dette publique, en obligations de sociétés, ou autres titres semblables à revenu fixe : les possesseurs d'immeubles étrangers à la spéculation, les agriculteurs, les ouvriers, les employés qui dépendent de ces personnes, ou qui, d’une manière ou d'une autre, ne dépendent pas de spéculateurs. Enfin, nous rassemblons ainsi toutes les personnes qui, ni directement ni indirectement, ne tirent profit de la spéculation et qui ont des revenus ou fixes ou presque fixes ou du moins peu variables" (pp.1430-1432).

"Les deux catégories remplissent dans la société des fonctions d'utilité diverse. La catégorie (S.) est surtout cause des changements et du progrès économique et social. La catégorie (R) est, au contraire, un puissant élément de stabilité, qui, en un grand nombre de cas, évite les dangers des mouvements aventureux de la catégorie (S.). Une société où prédominent presque exclusivement les individus de la catégorie (R) demeure immobile, comme cristallisée. Une société où prédominent les individus de la catégorie (S.) manque de stabilité : elle est en un état d'équilibre instable, qui peut être détruit par un léger accident à l’intérieur ou à l'extérieur" (p.1433). "Il ne faut pas confondre les R. avec les conservateurs ni les S. avec les progressistes, les Innovateurs, les révolutionnaires, il peut y avoir des points communs, il n'y a d’identité" (p.1433).

"Les diverses proportions en lesquelles les catégories (S) et (R) se trouvent dans la classe gouvernante correspondent à divers genres de civilisation. Ces proportions sont parmi les principaux caractères à considérer dans l'hétérogénéité sociale. Si, par exemple, nous reportons notre attention sur le cycle considéré un peu plus haut, nous dirons que, dans les pays démocratiques modernes, la production industrielle accroît la proportion des S. (spéculateurs) dans la classe gouvernante. De cet accroissement résulte une nouvelle augmentation de la production, et cela continuerait ainsi indéfiniment, si des forces ne naissaient pas, qui s'opposent à ce mouvement" (p.1435). Pour se maintenir au pouvoir, la classe gouvernante emploie des individus de la classe gouvernée ; on peut les diviser en deux catégories qui correspondent aux deux moyens principaux par lesquels on s'assure ce pouvoir. Une catégorie fait l'usage de force (...). L'autre catégorie emploie l'artifice, et ainsi on arrive de la clientèle des politiciens romains à celle de nos politiciens contemporains" (p.1453).

On ne peut trouver aucune morale proprement dite dans le fonctionnement des classes, ni dans les rapports entre les classes. Pareto est cynique et rappelle les paroles d'un autre cynique, son compatriote, le penseur politique de l'époque de la Renaissance, Machiavel, qui écrivait : "Les grands voleurs mènent en prison les petite voleurs". Cependant, au [73] sein de la classe gouvernante, Pareto distingue trois fractions différenciées par leur conduite : "Des hommes (...) qui suivent strictement certaines de leurs règles de conduite ; (...) des hommes qui se contentent de jouir du pouvoir et des honneurs et qui laissent à leurs clients les avantages matériels ; les hommes qui recherchent pour eux-mêmes et pour leurs clients des avantages matériels, généralement de l'argent" (pp.1476-1477). Ce sont les hommes de la seconde catégorie qui se révèlent le plus capables de gouverner, car ils se servent de la première catégorie comme d'un paravent, et ils couvrent en même temps par leur désintéressement, au moins apparent, les sombres menées de la troisième catégorie (p.1477).

Pareto écrit plus loin : "Au début du XIXe siècle, soit parce que la classe gouvernante possédait des résidus de la persistance des agrégats en plus grande quantité qu’il ne lui en est resté aujourd'hui, soit qu'elle n'était pas instruite par l'expérience qui l'aida ensuite, elle n'estimait nullement (les) dérivations humanitaires (élaborées par des intellectuels et favorablement acceptées par les spéculateurs bien que ceux-ci en connussent la vanité) inoffensives, et surtout ne les croyait pas avantageuses. C'est pourquoi elle les persécutait et les réprimait par la loi. Mais ensuite, peu à peu, elle s'aperçut qu'elles n'étaient en rien un obstacle à ses profits, et qu'au contraire, parfois et même souvent, elle les favorisait ; aussi la classe gouvernante est-elle devenue aujourd'hui indulgente, et la loi ne réprime-t-elle plus ces dérivations. Alors, les riches financiers étaient presque tous conservateurs, aujourd'hui, ils favorisent les révolutionnaires intellectuels, socialistes et même anarchistes. Les plus virulentes invectives contre le "capitalisme" s'impriment avec l'aide des "capitalistes". Parmi eux, ceux qui n'ont pas le courage de pousser si loin se faufilent du moins parmi les radicaux" (pp.1537-1538). À. l'époque du capitalisme développé, tout ceci conduit, dans la classe dirigeante, à la prédominance particulièrement accentuée des hommes possédant le résidu de "combinazione" et ayant le caractère de "renard". Mais, à la longue, ce phénomène peut mener à la dissolution de ce régime et à une nouvelle circulation des élites.

Pareto n'est d'ailleurs pas spécialement préoccupé par l'analyse de la situation des classes, de la lutte des classes et de ses perspectives dans un type particulier de société, y compris dans la structure globale présente. Il termine son [Traité de Sociologie](http://classiques.uqac.ca/classiques/pareto_wilfredo/traite_socio_generale/traite_socio_gen_original.html) par un chapitre consacré à "L'Équilibre social dans l'Histoire" : il se propose d'élaborer, pour celui-ci, des principes généraux ou des lois générales, en prenant des exemples dans les types de société les plus différents. Cet équilibre social qui s'établirait entre la classe dirigeante et la classe dirigée serait lié à la proportion observable dans les deux classes entre les individus inspirés par les résidus de la conservation des agrégats et ceux que guident les résidus de la "combinazione", les lions et les renards, les rentiers et les spéculateurs (pp.1601 et suiv.)" La principale utilité des sentiments de persistance des agrégats est de s'opposer efficacement à de nuisibles tendances de l'intérêt individuel et au déchaînement des passions. Leur principal désavantage, c'est de pousser à des actions qui sont une conséquence logique de ces sentiments mais qui nuisent à la société" (p.1605). L'utilité majeure du sentiment [74] "combinazione" est de rendre les classes dirigeantes mobiles et ouvertes à la montée des couches inférieures ; c'est que les élites se décomposent toujours, et la spéculation, dans tous les sens du terme, y compris celui d'enrichissement des plus habiles, permet à ceux-ci de pénétrer dans les classes dirigeantes. Mais le grand désavantage du résidu de "combinazione" est de priver tôt ou tard ces dernières de leur capacité de résistance, en ouvrant en même temps la possibilité d'abus au profit des intérêts individuels. D'où le flux et reflux de ces deux résidus, qui caractérisent à la fois la recherche de l'équilibre et la circulation des élites.

Il ne faut pas croire que, dans son effort pour découvrir des équilibres sociaux, Pareto ignore la possibilité des révoltes et des révolutions. Il considère seulement que leurs effets s'intègrent dans les observations générales qu'il a formulées. Il écrit notamment : "En ce qui concerne les effets des tentatives de révolte, beaucoup de gens proclament sans autre précision que toute révolte vaincue et réprimée est désavantageuse ou du moins inutile à la classe sujette (...). Mais, en réalité, ces tentatives malheureuses de révolte doivent être considérées comme des manifestations d'une force qui, d'abord inférieure à celle qui la tient en échec, finit par la vaincre lorsque se produit la catastrophe finale. Il se peut que ces tentatives affaiblissent cette force ou qu’elles n'agissent pas dans une mesure notable, mais il se peut aussi qu'elles en accroissent l'intensité ; cela dépendra des circonstances. Il se peut enfin - et c'est ce qui arrive très souvent - que les tentatives de révolte soient une conséquence de l'intensité de la force qu'elles manifestent" (p.1731). Dans cette perspective comme dans la précédente, il s'agit des étapes d'une révolution qui précipitera la circulation des élites et redistribuera d'une manière nouvelle la classe dirigeante et la classe dirigée, mais sans changer en rien l'équilibre fondé sur la division de la société en ces deux classes.

J'ai essayé d'exposer les conceptions de Pareto en me tenant aussi près que possible de ses propres textes et en procédant par citations de son [Traité de Sociologie](http://classiques.uqac.ca/classiques/pareto_wilfredo/traite_socio_generale/traite_socio_gen_original.html). J’en aborde maintenant la critique. Il me paraîtrait vain d'insister trop sur ce fait patent que la théorie des classes de Pareto est, comme celle de Marx, fondée sur une philosophie, de l'histoire et sur une doctrine politique et sociale particulière. Les dogmes de Pareto sont exactement opposés aux présuppositions marxistes : les élites formant les classes dirigeantes resteront toujours au pouvoir ; ce sont elles qui ont fait et qui feront toujours l'histoire, celle-ci n'étant qu'une circulation des élites. La doctrine politique sur laquelle Pareto s'appuie est aristocratique et inégalitaire : toute idée égalitaire, politique ou économique, n'est qu'une dérivation humanitaire sans autre efficacité que de servir de paravent aux résidus de "combinazione" et de spéculation. Pareto va même plus loin, il lance un cri d'alarme adressé aux classes dirigeantes de la société capitaliste d'aujourd'hui : cessez de jouer avec les dérivations humanitaires, qui peuvent devenir dangereuses dans les circonstances actuelles, et revenez au sentiment de conservation des agrégats, au caractère de "lion" et à l'emploi de la force brute au lieu de la ruse. Cet appel a été bien entendu par le fascisme italien... D'ailleurs, il suffit de lire certains écrits et discours de Mussolini et de ses acolytes pour se rendre compte à quel point l'idéologie fasciste a puisé dans l'œuvre [75] de Pareto. Celui-ci, au point de vue de sa philosophie de l’histoire et de sa doctrine politique peut être considéré comme un des plus importantes précurseurs du fascisme.

Mais, dans la critique de la théorie des classes sociales de Pareto, je vais laisser de coté cet aspect pour concentrer toute l'attention sur les difficultés internes et les défaillances de l'analyse théorique de cet auteur. En premier lieu, il n'a pas réussi à saisir la classe comme un tout irréductible à ses parties, comme un groupe réel, une unité collective ayant des œuvres communes à accomplir, unité d'attitudes, d'œuvres et de conduites, qui constitue un cadre social structurable et, dans la plupart des cas, structure. Pour Pareto, la classe sociale n'est qu'un agrégat, une catégorie abstraite, une collection d'individus possédant des indices similaires. Nous sommes donc en présence d'un nominalisme exaspéré qui ne se révèle pas capable de saisir la réalité de la société globale dans laquelle les classes sont intégrées, ni la réalité des classes elles-mêmes. Cette observation se confirme lorsque Pareto, à propos de l'auto-défense des classes, et spécialement de celle de la classe supérieure, parle de l'instinct, du sentiment, ou du "résidu de la conservation de l'agrégat". Il ne réussit précisément pas à voir la collectivité autrement que comme un agrégat ! Et, dans la résistance de celui-ci, puisqu'il s'agit "d'instinct grégaire", il ne réussit pas à discerner autre chose qu'une attitude conservatrice qu'il attribue d'ailleurs aux individus participant à l'agrégat.

Ceci nous conduit à la seconde constatation. Dans l'interprétation que Pareto donne de ce qui est classe, comme d'ailleurs de ce qui est groupe (il n'y a, chez lui, aucune distinction entre divers types de groupements) et de ce qui est collectivité, son nominalisme et son individualisme échevelés se combinent avec un formalisme total quant au critère qui préside à la sélection constituant les classes. Ce critère c'est la supériorité en tant que telle. On ignore de quel genre elle est et comment elle s'établit. On ne sait même pas s'il s'agit d'une supériorité de fortune, de revenus, d'habileté professionnelle, d'une supériorité intellectuelle, politique, militaire, religieuse et ainsi de suite. D'ailleurs, du fait qu'il réduit toute collectivité à des collections d'individus, Pareto ne peut même pas, pour leur attribuer un rang, recourir aux estimations, aux opinions, aux croyances collectives, sans parler des représentations et des jugements collectifs. Il se trouve donc devant un cercle vicieux.

En troisième lieu, lorsqu'il substitue aux classes sociales les classes dirigeantes et les classes dirigées correspondant respectivement à l'élite et aux couches inférieures, Pareto ne fait que reconnaître le vide auquel il se trouve acculé. Au point de vue de la construction théorique, cette division n'est que l'effet de l'application du critère purement formel de la supériorité en tant que supériorité, utilisé pour constituer des collections d'individus appelées arbitrairement "classes". Or ce formalisme conduit à une position illogique d'une part, à l'incapacité de comprendre et d'expliquer l'opposition et la lutte des classes d'autre part.

[76]

Je dia qu'il y a là "une position illogique : en effet, si les classes sociales existent réellement, le problème de l’élite, pour autant qu'il se pose devrait se retrouver au sein de chaque classe. Il serait, par exemple, justifié de rechercher l'élite de la classe ouvrière, aussi bien que l’élite de la classe bourgeoise, ou de la classe paysanne, ou de la classe techno-bureaucratique, et ainsi de suite. Ce n’est pas en vain que le syndicalisme révolutionnaire, avant la première guerre mondiale, a parlé des "minorités agissantes" de la classe ouvrière, formule partiellement reprise par Lénine. Mais alors, l'hétérogénéité sociale et la circulation des élites dans le sens de Pareto devraient être recherchées à l'intérieur des classes sociales au lieu d'être considérées comme bases de l’existence de celles-ci. D'ailleurs, quelle preuve Pareto donne-t-il que la division en classes répond à la distinction entre ce qui est l'élite et ce qui ne l'est pas ? Il doit lui-même reconnaître que cette correspondance présupposée entre élite et classe dirigeante ou dominante se détériore à la longue, et il avance la thèse de la circulation des élites. Est-ce que cela ne revient pas à admettre, ne fut-ce qu'indirectement et inconsciemment que l'identification entre le problème de la classe et celui de l'élite est très artificielle. D'autant plus que le concept d'élite est tout à fait relatif - il dépend du point de vue auquel on se place - et que l'élite change non seulement avec le type de société, la structure et la conjoncture, l’époque historique, la classe sociale, mais encore en fonction des valeurs magiques, religieuses, politiques, intellectuelles, esthétiques, etc., qu'on met en avant (l'élite des magiciens, des croyants, des révolutionnaires, des conservateurs, des savants, des écrivains, des hommes politiques, des techniciens d'une certaine branche, et ainsi de suite, n'est évidemment pas une seule et même élite.), À tous ces points de vue, nous pouvons faire notre la formule de Goblot : "Il est impossible qu'une classe soit une élite et pareillement qu'une élite soit une classe" (La Barrière et le Niveau, 1925, p.155).

Ce ne sont pas là les seules faiblesses de la conception de Pareto. Même en laissant de coté le problème de l'élite, la substitution aux classes sociales de la classe dirigeante et de la classe dirigée comporte ce résultat décevant qu'elle empêche de comprendre l'engrenage social réel qui conduit à la domination d'une classe sur les autres. Ici, l'effet est pris pour la cause. Car pour autant qu'il s'agit de types de sociétés où les classes sociales sont en présence, c'est leur rapport spécifique - consistant en luttes aussi bien qu'en compromissions ou équilibres - qui favorise une certaine distribution, sinon un certain partage du pouvoir politique et économique. Des classes sociales différentes peuvent lutter entre elles alors qu'elles se trouvent d'un même coté de la barricade, c'est-à-dire soit parmi les dirigeants (par exemple : propriétaires terriens, bourgeois, techno-bureaucrates), soit parmi les dirigés (prolétariat, classes moyennes, paysans, et ainsi de suite). Dans les sociétés non industrialisées, où, pour ma part, je ne crois pas qu'on puisse parler de classes proprement dites, il y a des groupes (castes, états, ordres, professions, etc..) qui sont privilégiés, proches du pouvoir, ou détiennent celui-ci. La manière dont procède Pareto, avec son concept d'élite identique à la classe dirigeante, ne fait que brouiller toute distillation possible entre les différents genres de groupements placés au sommet d'une hiérarchie ; appliqué dans ce sens, le terme de classe dirigeante deviendrait valable même pour une gérontocratie [77] classique et tribale. C’est un pas en arrière très net par rapport à Marx.

Pareto recourt à une psychologie individualiste bien rudimentaire et banale fondée sur le jeu d'instincts arbitrairement construite : celui de conservation de l’agrégat et de la "combinazione", qui s’expriment dans deux résidus émotifs correspondants. Cela ne fait que compromettre davantage et non pas renforcer sa théorie des classes. Sa caractérologie des lions et des renards relève du journalisme de mauvais aloi et non pas d'une analyse psychologique et sociologique avec laquelle on puisse compter. Ce qui est marquant pour le fond de la pensée de Pareto, c’est le préjugé assez répandu selon lequel le psychique ayant trait au social serait purement émotif. Les dérivations intellectuelles, tout en brodant sur les résidus émotifs, sont plus libres et permettent de s’éloigner de la vie sociale et de dépasser la division en classe dirigeante et dirigée. C'est pourquoi il n’y a que deux résidus émotifs dans la psychologie de Pareto alors que celle-ci admet la possibilité d’un nombre indéfini de dérivations intellectuelles.

Pareto ignore complètement la psychologie et la sociologie de son temps. Il ignore que le behaviorisme a contribué à l’élimination de la théorie des instincts. Il ignore la contribution de la psychanalyse. Il ignore que la sociologie, et notamment la sociologie française, a révélé que la coloration intellectuelle du mental est particulièrement socialisée. Il n'envisage aucune possibilité d’intervention de la conscience de classe - problème que le marxisme a posé sans l'avoir résolu ; il néglige le problème du rapport entre œuvres culturelles et classes sociales. Il ne touche même pas la question de la mentalité collective, de la conscience collective, de la mémoire collective, des croyances collectives en des idéaux. Le résultat est que, malgré son psychologisme, Pareto se révèle incapable d'éclairer en quoi que ce soit aussi bien la psychologie des classes, que la psychologie des sociétés globales à l'intérieur desquelles les classes sont en lutte - sociétés dans lesquelles l'opinion publique, on dirait mieux, collective, si elle réussit à s'affirmer conduirait à estimer et par suite à ordonner les classes.

L'échec de l'analyse psychologique de Pareto est d'autant plus évident que les résidus de la conservation de l'agrégat et de la "combinazione", même s'ils correspondaient à une réalité dans un certain type de société, pourraient ne correspondre à rien dans tel ou tel autre (par exemple, dans la société patriarcale, dans la société polysegmentaire, ou dans la société communiste, etc.) ou encore, dans la même société, ils pourraient s'affirmer dans certaines classes et non dans d'autres (ainsi, il est possible qu’ils soient repérables pour la classe bourgeoise et qu'ils ne le soient pas pour la classe prolétarienne, etc. ). En plus, à supposer que les sentiments de "conservation de l’agrégat" et de "combinazione" puissent parfois être observés dans certains types de sociétés, certaines classes, certains groupements, ces "résidus" devraient prendre un sens bien différent selon les cadres sociaux. Par exemple, l'instinct de conservation de l'agrégat avait-il le même contenu et la même direction chez des féodaux, des courtisans de l'ancien régime, des bourgeois, ou des techno-bureaucrates ? Évidemment non. Ces considérations nous conduisent à constater un autre grave défaut de toute cette construction [78] Pareto ne tient aucun compte, dans ses analyses, de la différence entre les régimes, ou entre types sociaux, de la variété de structures globales et partielles. Il est victime à la fois de son nominalisme individualiste et de son mathématisme mécaniste qu'il cherche à appliquer à l’analyse de la vie sociale d'une façon assez paradoxale : par le truchement d’une psychologie des instincts simplifiée. Cela l’amène à rechercher des lois générales de l'équilibre social et de la circulation des élites. Mais il n'arrive qu’à des lieux communs, mille fois répétés chez tous les partisans de l'aristocratie et adversaires de l'égalitarisme. De cette façon, le problème des classes sociales et de leur actualité dans la société présente sont complètement escamotés.

On peut vérifier cette conclusion entièrement négative en constatant que Pareto arrive à remplacer l’antagonisme entre la classe bourgeoise et la classe prolétarienne par celui qui opposerait les spéculateurs et les rentiers. Il affirme sans rire que les prolétaires emboîteraient tantôt le pas aux spéculateurs tantôt aux rentiers, dont les intérêts sont, selon lui, bien plus irréductibles que ceux des prolétaires et des bourgeois ! Un résultat pareil n'a jamais été pris au sérieux par personne, sauf par les propagandistes fascistes et nazis qui ont choisi de se mettre du coté des rentiers contre les spéculateurs afin de réconcilier toutes les classes sociales - en donnant d’ailleurs aux oppositions mentionnées un contenu économique, tandis que Pareto se référait surtout à leur aspect psychologique. Ici, en tout cas, l'élément idéologique sous-jacent à la théorie des classes de Pareto saute pour ainsi dire aux yeux. Celle-ci poursuit un but patent : camoufler l'antagonisme entre les classes sociales réelles là où celui-ci est trop évident, pour le remplacer par des antinomies imaginaires.

En définitive, une telle conception me semble ne présenter qu'un seul avantage scientifique, c'est de constituer un exemple de ce qu'il faut éviter : comment on ne doit pas poser le problème si on désire comprendre scientifiquement le fonctionnement des classes sociales et si l'on ne veut pas se trouver bien en arrière à la fois de Marx et de Durkheim.

[79]

**LE CONCEPT DES CLASSES SOCIALES**

Deuxième partie

11e conférence

MAX WEBER

[Retour à la table des matières](#tdm)

Pour continuer l’étude des diverses conceptions des classes sociales, je dois résumer dans cette conférence les idées de Max Weber (sociologue et économiste allemand bien connu, mort en 1920). Dans son ouvrage posthume, Économie et Société (Wirtschaft und Gesellschaft), 1922, Max Weber ne consacre aux classes sociales que quelques pages (pp.179-180, 633, 633-638), mais celles-ci contiennent des définitions utiles à analyser. Par ailleurs, dans le même ouvrage (pp.267-282), il touche à la question des rapports entre classe et religion, en s’appuyant surtout sur les développements qu’il a donnés dans les Essais de Sociologie Religieuse (vol. I-III, 1920) et concernant le rapport entre calvinisme et capitalisme : selon Weber, la classe capitaliste n’aurait pas pu se constituer sans l’intervention de la théologie calviniste. Il n’est pas douteux qu'il prend ici une position directement opposée à celle de Karl Marx , contre lequel il polémique, et qui considère comme idéologie toute religion et théologie, plus encore que toute autre œuvre culturelle. Pour Marx - s’il avait discuté le problème - le calvinisme aurait évidemment été une des idéologies possibles de la classe capitaliste naissante, mais non la base de son existence même.

Comme Pareto, Weber est nominaliste. Il ne reconnaît que des "chances", des "probabilités" de conduites individuelles ayant des significations sociales, c’est-à-dire orientées selon la conduite d'autres personnes et le sens qu’elles leur donnent (pp. l et suiv. 11 et suiv.) Il propose de distinguer la "situation de classe" (Klassenlage) et la "classe". "La situation de classe serait la chance typique de posséder un monopole positif ou négatif quant à la distribution des biens, au rang (Lebensstellung) et au sort général (innerer Lebenschicksal) des intéressés. "La classe serait tout groupe de personnes se trouvant dans la même situation de classe" (p.177). Pour qu'une classe se forme, il n'est nécessaire ni qu’elle soit organisée en se constituant en association (Klassenverband) ni qu'elle représente une structure ou une unité quelconque. Ceci est possible et peut intervenir mais n'est pas indispensable. Il suffit que des personnes dispersées, qu'une certaine collection d'individus, dont l'appartenance ne peut pas être précisée, soit placée dans la même "situation de classe". "La situation de classe et la classe, écrit Weber, ne sont que des indices d’intérêts typiques, identiques ou similaires, propres à des individus ou à leur multitude" (p.177).

Dans un autre texte, il précise sa conception dans les termes suivants : "Les classes ne sont pas des communautés (...), mais elles représentent des bases possibles pour des conduites communes" (pp.631-632). "Toute classe peut devenir le milieu d’une "conduite de classe dont les formes sont innombrables, mais ceci n'est pas indispensable, et on est induit en erreur lorsqu’on les considère comme des communautés" (p.633). C'est également ainsi qu'on arrive à la conclusion parfaitement erronée que tandis que les individus se trompent souvent quant à leurs intérêts les classes, au contraire, ne se tromperaient jamais.

[80]

Ce sont les anciens états (Stände) qui, contrairement aux classes, ont formé normalement des communautés effectives, puisque l'élément constitutif du sort (Lebenschickeal) et de l’honneur (Ehre) était ici particulièrement accentué, tandis que, dans les classes de la société présente, ce sont les intérêts économiques qui prédominent. On ne se rend pas toujours compte de l’opposition entre les "anciens états" et les classes actuelles, parce qu'on ne remarque pas que les "états" avaient seulement pour résultat - mais non pas pour base - le monopole de chances dans la distribution des biens matériels, alors que ces chances constituent précisément le fondement même des classes modernes.

Pour éviter toute confusion entre classe et "communauté" (au sens qu'il donne à ce terme), Weber constate que la classe peut participer à la communauté, mais que celle-ci n'est nullement propre aux classes : elle représente au contraire le terrain commun où se rencontrent les membres de différentes classes. Weber n'a cependant pas en vue ici la société globale, la Nation par exemple, ni même la société économique dans son ensemble, mais simplement des milieux, des domaines ou des perspectives dans lesquels des intérêts différents se rencontrent. Tels sont, entre autres, le marché et l'entreprise capitalistes, deux terrains où se confrontent les intérêts des ouvriers et des capitalistes, qui n'entreraient pas en lutte s'ils n'étaient pas au préalable intégrés dans une espèce de communauté économique (p.634).

Par ailleurs, Weber suggère la distinction entre trois genres de classes : A. "Les classes définies par la possession du la fortune (Be- sitzklassen), dont la situation de classe est en premier lieu déterminée par la différence au point de vue de la propriété”. B. "Les classes définies par les modes d'acquisition (Erwerbsklassen), dont les chances dans l'utilisation des biens ou des prestations accessibles sur le marché déterminent en premier lieu leur situation de classe". C. "Les classes sociales fondées sur l'ensemble de situations de classes entre lesquelles les échanges sont aisés et ont effectivement lieu au point de vue des personnes et de la succession des générations" (p.177). Cette dernière définition quelque peu sibylline s'éclaire dans une certaine mesure grâce à la précision suivante de Weber : toute espèce de qualification, de préparation technique, d'instruction, représente déjà une "situation de classe". C'est pourquoi, selon lui, "les passages d'une situation de classe à une autre sont très nombreux, faciles et divers et "l'unité de classe" est un élément très relatif" (p.177). En somme le concept de classes sociales recouvre aussi bien les classes distinguées d’après leur type de possession que celles qui sont caractérisées par leur mode d'acquisition en y ajoutant les classes différenciées d'après le sort général (social, politique, mental, culturel, etc.) de leurs nombres, sur lequel Weber ne donne aucune autre précision. Mais ce concept est si large qu'il rend les classes sociales bien diffuses et fluides.

Plus intéressantes, peut être, sont les considérations de Weber concernant l'élément de "monopole de fait" qui entre dans sa définition de la classe sociale. Ce monopole de fait est positif ou négatif ; dans le premier cas, il constitue un privilège de fait ; dans le second, il consiste dans une frustration par exclusion de fait. Ainsi, dans les [81] classes distinguées d'après la possession, la classe privilégiée "détient le monopole de l'achat des marchandises de consommation les plus chères : le monopole de la vente et de son organisation, le monopole de la chance de constituer des réserves et de faire fortune ; le monopole de la chance d'accumuler des capitaux - que ce soit en économisant, ou par le crédit, ou par la production - ce qui ouvra la possibilité d'occuper des places dirigeantes dans l'industrie". À cette classe s'opposerait, avec différentes nuances, tout le reste de la population qui se trouve exclu de la totalité de ces monopoles de fait, et par conséquent frustré.

Parmi les classes distinguées d'après les modes d'acquisition, la classe supérieure comprendrait les privilégiés détenteurs du monopole de la direction de la production et du monopole garantissant la chance dans la distribution des biens ; par exemple : les industriels, commerçants, banquiers, représentants des professions libérales à un échelon élevé (avocats, médecins, artistes) (p.178). À cette classe, s'opposeraient les ouvriers (parmi lesquels on doit distinguer trois fractions selon qu'ils possèdent une préparation technique précise, intermédiaire ou nulle), et une classe moyenne composée des paysans, des artisans et des employés, fonctionnaires ou non. Enfin, les classes sociales distinguées selon le sort de leurs membres seraient : 1) les prolétaires, 2) les petits-bourgeois, 3) les intellectuels et techniciens sans fortune, 4) la classe possédante et privilégiée par l'éducation (p.179).

L'organisation des classes et la lutte des classes ont lieu : a) lorsqu'il s'agit d'adversaires directs dont les intérêts se trouvent en conflit immédiat (par exemple, les ouvriers en lutte contre les entrepreneurs mais pas contre les actionnaires ; de même, les paysans en lutte contre les propriétaires terriens) ; b) lorsqu'il s'agit de situations de classe typiques mettant en mouvement de grands nombres de personnes (ce que Weber appelle, à tort, l'intervention de "masses") ; c) lorsque des moyens techniques de production, de diffusion, d'expression du mécontentement sont suffisamment développés, par exemple grâce au rassemblement des ouvriers dans de grandes usines ; d) lorsque l'action commune est conduite vers des fins précises, normalement révélées ou interprétées par des intellectuels n'appartenant pas à la classe en question (p .179).

Comme pour Pareto, dans l'exposé des idées de Weber, je me suis tenu à ses propres termes afin de ne pas être accusé de déformer sa pensée. Abordons maintenant la critique. Les idées de Weber me paraissent plus déficientes dans le domaine des classes sociales que sur tout autre problème. Le concept de classe sociale amorcé par Weber est une combinaison éclectique des idées de Schmoller, de Bücher et de Pareto, avec quelques concessions à Marx, l’ensemble étant amalgamé avec la probabilisme typologique wébérien, complété par quelques suggestions de Tönnies. L'ensemble a donné des résultats assez décevants.

Weber est aussi nominaliste que Pareto. Il ne se rend pas compte du fait que la classe est un groupe réel, un tout irréductible à ses parties, et, à plus forte raison, il ne soupçonne même pas qu'elle représente un phénomène social total. Il s'agit d'un agrégat, d'une collection, d'un assemblage, et qui n'est même pas formé par les individus eux-mêmes, mais seulement par leurs chances quant à leur sort économique, leur mentalité [82] et leur prestige personnel dans la vie sociale. Weber rencontre les plus grandes difficultés pour répondre aux questions que soulève son interprétation. Comment des chances peuvent-elles entrer en rapport, en interdépendance, s'unir ? Et, plus généralement, d'où vient le sens social des conduites, et même la possibilité de la communication entre Moi et Autrui ? Weber peut encore moins expliquer l'origine du prestige qui ne peut résulter que d'une estimation collective qu'il n'a aucune possibilité de reconnaître. Il est gêné lui-même par le subjectivisme individualiste qui le guette et dont - pour la question qu'il discute - son platonisme des significations et valeurs ne peut pas le sauver. C'est ainsi qu'il recourt à un critère qui lui paraît objectif : la "situation de classe" opposée à la classe elle-même. Mais cette opposition se révèle comme parfaitement verbale ; en effet, d'une part, d'après le nombre des chances de monopoles positifs ou négatifs, les situations de classe se multiplient à l'infini et on ne comprend pas comment elles se stabilisent ; d'autre part, la classe n'est pas un groupe réel, un tout, mais un assemblage de chances personnelles dispersées. On a le sentiment de se trouver devant un cercle vicieux.

Pour préciser sa position, Weber emprunte au sociologue allemand, Tönnies l’opposition entre "Gemeinschaft" et "Gesellschaft", en leur donnant le sens plus large de "Vergemeinschaftung" et "Vergesellchaftung" ; promotion de l'appartenance à... par des sentiments subjectivement vécus, et promotion des rapports mutuels d'ordre rationnel dont l'aboutissement est l'organisation (pp.21-23). Il n'est pas aisé de comprendre comment ces catégories (bien critiquables en elles-mêmes, comme j'ai essayé de le montrer dans La Vocation Actuelle de la Sociologie, 1950, pp.212 et suiv.) peuvent être appliquées à des assemblages de chances et de personnes se trouvant dispersées et n'étant que soumises à des catégories abstraites et non intégrées dans des cadres sociaux réels. D'ailleurs, Weber fait appel à ces termes uniquement pour affirmer que les classes sociales peuvent, sous certaines conditions, s'organiser (ce qu'il désigne comme phénomène de "Vergemeinschaftung"), mais ne peuvent pas arriver au sentiment de participation commune à un tout subjectivement vécu, c'est-à-dire à une affectivité collective. Nous avons déjà vu qu'il emploie également le terme de "communauté" dans le sens bien différent de terrain commun où s'affrontent les intérêts de classes opposées (par exemple un marché commun, une entreprise commune).

Weber se prive de toute possibilité d'analyser ce qui se passe au sein d'une classe sociale aux différents moments de son existence et de sa structuration. La psychologie collective des classes, comme la micro-sociologie de la vie interne des classes, paraît exclue. Ainsi est éliminée toute étude des Nous qui appartiennent à la même classe et se heurtent dans son cadre ; est sacrifiée également l'étude de différents degrés d'épaisseur et d’intensité de ces Nous (Masse, Communauté, Communion) dont le jeu dépend en grande partie de l'intensité de la lutte des classes.

Il faut noter plusieurs aspects de la distinction introduite par Weber entre trois genres de la division en classes (selon la possession, le mode d'acquisition, ou l'ensemble de la situation sociale propre aux membres d'une classe). Formellement, il s'agit d'un effort pour réconcilier Schmoller, qui a essayé de fonder le concept de classe sur la [83] profession, Bücher, qui a voulu le fonder sur la propriété, et Marx, qui s'est refusé à admettre ces deux critères pris séparément, car il ne les considérait que comme des effets de la situation d’ensemble d'une classe qui, pour lui, était toujours nettement une classe sociale, et pas seulement une classe économique. Cependant, Marx a lié l'existence des classes sociales à leur rôle dans le production, tandis que Weber les a rattachées à la chance typique au point de vue du sort personnel des membres d'une classe, sans même prendre la peine d'expliquer ce qu'il comprenait exactement sous l'expression plutôt ténébreuse de "innerer Lebenschicksal". De plus, Marx affirmait la réalité irréductible de la classe comme un ensemble, un tout concret possédant son propre dynamisme, alors que Weber niait cette réalité. Dans ces conditions, il est assez difficile de comprendre comment les classes sociales pourraient servir de foyers aux classes différenciées "d'après le mode d'acquisition" et "d'après les fortunes".

Au fond - et c'est le second aspect des distinctions analysées - Weber détruit toute possibilité d'unification de différents assemblages nominaux de chances et de personnes dans des groupes réels, et à plus forte raison leur intégration dans des classes sociales qui devraient, d'après lui-même, représenter l'ensemble des situations de classe. En pluralisant à l'excès les situations de classe, il ne parvient plus ensuite à les unifier. Weber démolit ainsi le concept de classe sociale, sans vouloir le reconnaître. Mais en même temps - et c'est le troisième aspect de ces distinctions - en partant de l'idée erronée de différents genres de classements constituant les classes, il l'utilise pour défendre une thèse qui n'est pas fausse en elle-même : à savoir que, à l'intérieur de toute classe sociale, il y a une multiplicité de groupements tendant à former une pyramide mobile. Cependant, on pouvait faire cette constatation sans commettre aucune des erreurs de Weber.

Je n'ai pas besoin d'insister sur le fait que notre auteur ne réussit à établir aucune liaison fonctionnelle entre classes sociales et œuvres culturelles, car, pour lui, les significations subjectives sont liées aux consciences individuelles, tandis que les significations objectives sont idéales et indépendantes de la vie sociale ; celle-ci n'a pas de cadres précis mais n'est qu'un assemblage de chances de conduites individuelles. Les classes sociales ne peuvent donc servir ni de points de repère de corrélations fonctionnelles, ni de forces productrices des œuvres culturelles, ni même de points fictifs d'attribution pour les idéologies (comme l'a voulu Lukacs). Seul chaque individu pris séparément et se trouvant dans une situation de classe peut être guidé dans sa conduite par un dogme religieux (tel le capitaliste par la théologie calviniste), un système de savoir ou une réglementation juridique. Une fois de plus, on doit constater que la théorie de Weber rend le concept de classe proprement inutile.

Enfin, si l'idée de monopole de fait caractérisant les classes, tandis que les états et castes seraient fondés sur le Monopole de droit, est en elle-même ingénieuse, elle se heurte cependant à deux obstacles dans l'exposé de Weber. D’une part ces monopoles de fait ne s'appliquent vraiment qu'aux classes supérieures, car le monopole négatif ou le privilège négatif n'est qu'un jeu de mots désignant la frustration. D'autre [84] part, chez Weber (et c'est peut-être dû au caractère posthume de son ouvrage), le concept de monopole même positif n'est pas appliqué aux classes sociales, mais exclusivement aux classes distinguées d’après le mode d'acquisition ou d'après la fortune. Il n'indique même pas en quoi le monopole pourrait consister ici. Je crois que, en employant le terme de monopole, Weber a pressenti quelque chose, mais n'a pas pu ou su le préciser, d'autant plus que son nominalisme foncier l'en a empêché. Ce terme n'aurait un sens que s’il s'agissait de la conséquence de l'incompatibilité radicale entre les classes en tant que groupes réels. En arrivant à l'exposé de ma propre conception des classes sociales, j'essaierai de montrer qu'un de leurs caractères est leur incompatibilité, l'impossibilité d'appartenir à deux ou plusieurs classes à la fois, tandis que la plupart des autres groupements sont entièrement ou partiellement compatibles. Cette incompatibilité des classes comme groupements a pour conséquence leur monopole de fait à l'égard de leurs membres, et c'est le seul sens dans lequel on puisse employer ce terme à propos des classes sociales.

Je ne peux finalement reconnaître à la théorie weberienne que deux mérites : a) la conscience nette, mais pas toujours exprimée avec une clarté suffisante, que les classes sociales n'apparaissent qu'avec le type de société capitaliste, car elles présupposent des entreprises de large envergure, un marché libre, de grands nombres, des techniques industrielles développées (pp.179, 632, 634 et suiv.) ; b) l'observation que la base de la classe sociale ne se laisse pas réduire à son aspect économique (qu'il s'agisse de la production, de l'acquisition ou de la fortune) et implique l'élément de l'évaluation, du prestige, de l'aspiration, du sort interne et externe (innerer Lebenschickeal), selon l'expression maladroite et mystique employée par Weber. Ayant constaté la richesse de contenu compris dans le concept de classe sociale, Weber s'est trouvé démuni de tout moyen pour l'exprimer.

[85]

**LE CONCEPT DES CLASSES SOCIALES**

Deuxième partie

12e conférence

J.A. SCHUMPETER

[Retour à la table des matières](#tdm)

Voyons si Joseph A. Schumpeter (1883-1950, né en Autriche, mais ayant enseigné pendant 20 ans aux États-Unis) a mieux résolu le problème que Weber. Il s’agit d'un économiste d'une grande réputation, dont la mort a provoqué toute une littérature, notamment en France, deux cahiers de la Revue d'Économie Appliquée (vol.III, juillet-décembre 1950 et vol.IV, janvier-mars 1951). Le premier de ces cahiers contient un article de M. Jules Vuillemin, les Classes Sociales, chez Schumpeter et dans la réalité (pp. 571-614) qui exagère considérablement 1'élément "existentialiste" de la pensée de Schumpeter et se perd dans des détails philosophiques assez artificiellement rattachés aux analyses de cet auteur, ou plutôt attribués à celui-ci. Dans un intéressant article des Cahiers Internationaux de Sociologie (vol. XI, 1951)"L'Économie Sociologique de Schumpeter", M. Jean Weiller a cru pouvoir caractériser celui-ci comme représentant de "l’économie sociologique" en lutte avec l'économie classique et néo-classique, et en contact avec la pensée de Marx ; Schumpeter aurait assoupli celle-ci en montrant l'importance des conditions de cristallisation et de dislocation des classes sociales, phénomènes qui devraient être étudiés par la psychologie collective et la psychologie sociale. Nous allons vérifier ces caractéristiques.

Il ne me sera pas difficile d'exposer succinctement la théorie des classes sociales de Schumpeter - pour l'apprécier ensuite - car il a lui-même résumé ses idées à cet égard dans une étude datant de 1927 : "Les Classes Sociales dans un Milieu Ethnique Homogène" (Archiv fur Sozialwissenschaft und Sozialpolitik, vol. 57), reproduit dans son livre américain, Imperialism and Social Classes, 1951 (pp. 133-221) (je cite d'après cette édition). Dans une préface à cette étude, Schumpeter se considère de préférence comme continuateur de Schmoller, mais il invoque également le penseur autrichien catholique Spann, et Durkheim, théoricien de la division du travail.

Schumpeter se distingue de Pareto et de Weber par le fait qu’il envisage les classes sociales comme des groupes réels et non pas comme des collections d'individus. "Toute classe sociale, écrit-il, est un organisme social particulier, vivant, agissant et souffrant comme tel, et devant être compris comme unité" (p.137). Et encore : "La classe est plus que l'agrégat de ses membres dispersés. La classe se rend compte de son identité en tant qu'elle constitue une totalité, elle se sublime elle-même comme telle et possède sa propre vie et son propre esprit caractéristique" (p.140).

Lorsqu'on discute le problème des classes, on devrait distinguer quatre aspects : le premier est celui de la nature de la classe, liée avec la fonction exercée par celle-ci dans "l'ensemble du processus vital d'une société" : le second est celui de la cohésion d'une classe sociale, qui en fait un organisme social spécial et empêche sa dislocation [86] en une collection d’individus ; le troisième est celui de la formation des classes sociales, impliquant la réponse à la question de savoir pourquoi aucune société n'a jamais été homogène, mais a toujours été stratifiée ; enfin, le quatrième aspect celui des causes et des conditions concrètes d'une structure sociale de classe historiquement donnée et déterminée (p.139). Schumpeter prévient, dans son étude, qu'il va se concentrer de préférence sur l’examen du troisième aspect, celui de la formation des classes sociales (pp.142 et suiv.). Mais il ne peut pas, en fait, le traiter en le détachant de l'étude de la nature et aussi de la cohésion des classes.

D'après Schumpeter, il faut commencer par constater que ce ne sont pas "des individus qui appartiennent à une classe donnée soit du fait de leur choix, soit du fait de leur action ou de leurs qualités innées. Les membres d'une classe ne sont pas du tout des individus, mais des familles, l'unité sociale authentique qui constitue les classes étant familiale" (p.148). "Si l'on acceptait de postuler pour un moment que toute classe qui a jamais existé a été simplement constituée par un certain nombre d'unités familiales qui, pour telle ou telle raison, ont eu la chance de pénétrer dans une classe et s'y sont maintenues en empêchant d'autres groupes familiaux d'y accéder, c'est-à-dire en dressant des barrières, on devrait constater sans discussion que certaines familles s'élèvent aux échelons supérieurs de leur classe et que d'autres, au contraire, tombent, descendent, et qu'il y a donc un mouvement vertical des familles à l'intérieur d'une classe" (pp.148-149). Cette observation, selon Schumpeter, peut être faite aussi bien pour les familles aristocratiques allemandes de l'époque dos Hohenstaufen que pour les familles capitalistes bourgeoises d'Angleterre et de France dans la période post-napoléonienne (pp. 150-154). Tout ce qui l'intéresse, c'est la raison de cette montée et de cette descente des familles à l'intérieur de leur classe (p.154). Décisifs ne seraient ici ni "l'automatisme de l'accumulation" dont a parlé Marx, ni les dispositions et aptitudes des membres des familles, mais plutôt leur efficience changeante due aux conditions différentes de l'ensemble qui impose des fonctions variées. Par exemple, les qualités exigées d’un industriel capitaliste de l'époque concurrentielle ne sont pas les mêmes que celles que doit présenter un "manager" ou un président de société par actions sous le régime du capitalisme organisé (pp.157-162).

Le mouvement des familles, selon les fonctions accomplies par leurs chefs et leurs membres, continue à travers les classes. "La composition classes change sans cesse, ce qui conduit à une sélection des familles complètement nouvelle. La cadence de la mobilité des classes sociales dépend des époques historiques et des conjonctures sociales. Elle est également différente pour chaque classe et pour chaque famille. Il y a des cas où l'appartenance d'une famille à une classe est plus courte que la vie des membres d'une famille. Et parfois, cette appartenance dure plusieurs siècles" (p.165). En tous cas, Schumpeter considère que les barrières entre les classes ne sont à la rigueur valables que pour les individus mais non pour les familles qui transcendent ces barrières dans des mouvements lents ou accélérés (p.171). "Les mêmes conditions qui expliquent les changements de position des familles à l'intérieur d'une classe expliquent également que, dans leur descente et leur montée, les familles dépassent les barrières de classe". (p.173).

[87]

Cela conduit Schumpeter à des considérations concernant la montée et la descente des classes sociales en tant que celles-ci représentent des ensembles, des totalités (pp.176 et suiv.). Il fait sienne la distinction de Pareto entre les classes dirigeantes et les classes dirigées. Mais il trouve que cette division, ainsi que le mouvement de montée et de descente, est fondée sur la "connexion entre le rang social d'une classe sociale et ses fonctions. Toute classe est toujours fondée sur une fonction qui lui est propre. C'est là qu'est la part de vérité contenue dans toutes les théories de la division du travail et de la profession, quoique ces théories n'interprètent pas correctement cette constatation" (p.179). Leur erreur est d'appauvrir le contenu des classes sociales et de simplifier leur structurer à l'excès. D'après Schumpeter, lorsqu'on fonde les classes sociales sur leurs fonctions, on évite ce danger. "Chaque classe a une fonction déterminée qu’elle doit accomplir dans l'ensemble d'un contexte et d'une orientation, fonction par laquelle elle réalise sa tâche propre, en imposant à ses membres une conduite caractéristique de la classe. En plus, la position de chaque classe dans la structure nationale totale dépend, d'une part, de la signification qui est attribuée à cette fonction, et, d'autre part, du degré de succès avec lequel une classe réalise sa fonction. Les changements dans la position respective des classes peuvent toujours être expliqués selon ces deux lignes de déterminations et pas autrement" (p.180).

"Toutes les fonctions qu'on peut distinguer dans une nation donnée et dans une situation historique donnée sont socialement indispensables. Il faut donc encore trouver les critères d'estimation de chaque fonction. Cette estimation ne correspond pas toujours à celle de la classe (...). C’est que l'inertie de la position d'une classe solidement établie peut créer un désaccord entre l'estimation d'une fonction et celle d'une classe" (p.206). "Il ne faut pas oublier non plus que les fonctions sociales ne se réduisent pas à des spécialités ou compétences coordonnées, mais vise leur rôle d'ensemble" (p.207). "Les classes obtiennent et perdent leurs positions de la même façon qu'elles se constituent et qu'elles périssent. Et c'est seulement parce que, de ce point de vue, il y a un perpétuel mouvement, que le problème général de classes sociales se pose" (p.208),

La conclusion tirée de ces considérations consiste dans la justification de l'existence des classes et de leur hiérarchie, c'est-à-dire de l'inégalité sociale à la manière de Pareto : Joseph Schumpeter, après avoir admis au cours de son analyse la réalité des ensembles, arrive finalement ici à tirer des conséquences qui frappent par leur individualisme aristocratique. C’est ainsi qu'il écrit : "Le fondement dernier du phénomène de la classe, ce sont les différences d'aptitudes individuelles. Non pas d'ailleurs, des différences d'aptitudes en général, mais des différences d'aptitudes pour l'exercice de la fonction ou des fonctions que le milieu rend à un moment socialement nécessaires, et pour le commandement selon la forme et la manière qui correspondent à cette fonction ou à ces fonctions. Il ne s’agit pas non plus de différences d'aptitudes d'individus physiques, mais d'individus héréditaires familiaux" (pp.210-213). "L'aptitude peut être naturelle ou acquise" (p.213). C'est ce facteur d'aptitude qui assure la capacité d’exercer le commandement [88] social. "Le commandement social consiste à décider, à ordonner, à remplacer, à prévoir. En tant que tel, il est une fonction particulière qu'on peut toujours distinguer (...). Elle n'apparaît qu’en face de situations nouvelles et elle n'existerait pas si la vie des particuliers et des peuples se déroulait toujours de la même façon et en suivant les voies d’une routine toujours identique" (p.217).

La fonction d'une classe peut changer et la classe se maintenir comme classe dirigeante : ce phénomène s’explique par le fait que les aptitudes transmises héréditairement dans la classe permettent parfois à celle-ci de remplir mieux que ne le ferait une autre les fonctions nouvelles, qui restent liées avec celles du commandement (pp.213-214). Les classes qui manquent d’individus de talent peuvent recruter ceux-ci dans d’autres classes, même si cela fait de ces individus des renégats ou des déclassés. Mais ils comptent, non sans raison, sur la montée de la classe dont ils se font les protagonistes (p.218). On reconnaît bien ici l'influence exercée sur Schumpeter par Pareto et son idéologie réactionnaire et aristocratique. C’est en définitive l’esprit d’initiative individuelle qui servirait de moteur à la montée des classes sociales ; cette montée se manifeste dans le mouvement ascendant des familles dont l'union forme une classe sociale qui protège et qui assure finalement le prestige de ses membres (p.219). À ce point de vue, d'après Schumpeter, on peut affirmer qu’il y a encore aujourd'hui dans les classes dirigeantes, une tendance à la correspondance entre situation sociale et capacité, malgré toutes les décadences possibles et tous les cas d’inadaptation à des situations nouvelles. C'est, en fin de compte, l'aptitude à la routine ou à l'innovation qui décide de la différenciation en classes sociales.

Il est facile de remarquer que, malgré le relativisme et l'historicisme de sa pensée économique, Schumpeter recherche "l'essence" des classes sociales dans un vide, en dehors de la société réelle, en dehors de ses structures typiques et de ses conjonctures particulières, en dehors de l'histoire enfin. On regrettera d'autant plus d'avoir à constater qu'il a obtenu l'adhésion de certains économistes, et de certains sociologues-historiens. Je pense notamment au distingué économiste français Jean Lhomme ; dans son livre Le Problème des Classes, Doctrines et Faits, 1938, il définit le concept de classe en invoquant Schumpeter : "Nous croyons pouvoir dire que deux éléments interviennent pour former la classe : 1. Un élément matériel de nature économique et sociale à la fois : la fonction ; 2. Un élément immatériel : la conscience de classe" (p.67). Plus loin, il écrit : "Nous appellerons "classe" un groupe humain qui, ayant une fonction à remplir en commun, en a conscience et fait ce qui est en son pouvoir pour la remplir en effet" (p.82). (Schumpeter est directement cité, à la page 68). De son coté, l'historien et sociologue britannique T.H. Marshall « professeur à la London School of Economics a publié un livre intitulé Citizenship and Social Class, 1950 (le chapitre que je cite a paru la première fois en 1934), dans lequel l'influence de Tawney se combine avec celle de Weber et de Schumpeter. On peut résumer sa pensée en disant que, pour lui, la classe sociale est un groupe de familles possédant des chances sociales similaires d'obtenir une reconnaissance sociale au point de vue de leur fonction, situation et prestige (pp.92-102).

[89]

Les positions de Schumpeter, bien qu’elles soient habilement formulées, me semblent parfaitement infructueuses ; je considère donc comme mon devoir de les critiquer avec d’autant plus de sévérité qu’elles montrent une certaine tendance à se répandre. Ne s’agit-il pas, en fin de compte, de "beaucoup de bruit pour peu de chose" ? Ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, Schumpeter, contrairement à Max Weber, est réaliste lorsqu'il considère la classe sociale comme un véritable groupe, ou un ensemble irréductible à la somme de ses membres. Mais cette vue juste, qui est également celle de Marx, de Schmoller et du durkheimien Halbwachs se trouve en quelque sorte compensée chez Schumpeter par plusieurs pas en arrière. - D'abord, s'inspirant surtout du corporatisme médiéval (avec lequel il est mis en contact par l'intermédiaire des conceptions du penseur catholique autrichien Othmar Spann), Schumpeter ne fait pas de distinction entre les régimes économiques, les périodes historiques, les types de structures sociales, lorsqu'il discute le problème des classes sociales. Pour comprendre l'antagonisme entre le prolétariat et la bourgeoisie dans la société capitaliste moderne, il commence par se tourner vers l'exemple de l'aristocratie allemande à l'époque des Staufen et à celle des Mérovingiens. Il parle de la division de cette aristocratie en deux classes : les princes (Furstengenossen) et les chevaliers (ritterliche Burgherrn), sans même se poser la question de savoir si l'aristocratie en général a été un état, une caste, une profession ou une classe. Il passe ensuite à la patrimonialisation des fonctions, pour expliciter son idée selon laquelle la base de toute classe est la fonction. Les classes semblent donc, pour Schumpeter, avoir existé dans toute société où il y a eu la moindre différenciation, exactement comme chez Pareto. De cette façon, Schumpeter oublie le pressentiment de Marx d'une part, de Weber d'autre part, selon lequel les classes sociales n'apparaissent qu'à l'époque de l'industrialisme. Ne serait-ce pas là la première raison de la difficulté que Jules Vuillemin note et qu'il attribue de préférence à la conception fonctionnaliste de Schumpeter unie à l'insistance de celui-ci sur l'élément de sympathie qui relie entre eux les membres de la même classe ? C’est ainsi qu'il écrit : "Quelle différence, du point de vue de Schumpeter y a-t-il entre une classe, un état, un groupe professionnel (...) puisque toutes ces formations possèdent en commun l'opposition du compagnon et de l'étranger ?". Et elles ont toutes, ajouterai-je, des fonctions sociales précises. "Si on prend, par ailleurs, l’endogamie et l'exogamie comme symptômes, comment distinguer alors le clan, la confrérie religieuse, la classe ?" (p.610). Ainsi M. Vuillemin, qui, par ailleurs, admire Schumpeter, se voit forcé de conclure : "Ne doit-on pas dire (...) que les aptitudes de classe n'éclosent que si elles sont portées par un intérêt de classe et que cet intérêt de classe lui-même doit se nourrir à la dynamique du capital" (p.614). "Ce ne sont là que des problèmes. Nous avons assez fait si nous avons pu montrer que Schumpeter ne les résout, ni ne les pose. Il les escamote" (p.614). Bien que je crois que les classes peuvent subsister sans qu'il existe ni capital privé, ni régime capitaliste, j'abonde dans le sens de M. Vuillemin quant à l'appréciation du résultat final de l'analyse du problème des classes par Schumpeter.

Il me semble que le trait frappant, et, à première vue, séduisant, de la théorie de Schumpeter, qui fait participer aux classes sociales non pas des individus mais des familles entières, vient également de son orientation vers les types des sociétés passées où il y avait des états et des professions et non des classes. Il est évident, par exemple que [90] la Noblesse et les Tiers États, sous l'ancien régime, étaient composés de familles comme l'étaient la seigneurie féodale, les corps de métiers et les serfs au moyen âge. Dans tous ces cas il ne s'agissait pas seulement d'une situation sociale, mais d'un statut légal de tous les membres de la famille. Est-ce que la situation est la même pour les classes sociales proprement dites. Certainement non. Les membres de la même famille peuvent assez facilement se déclasser ou monter au point de vue de leur situation de classe. En France, notamment, où, il y a un demi-siècle encore, les paysans formaient une classe unifiée, les divers rejetons de la même famille paysanne devenaient membres des classes sociales opposées, prolétarienne et bourgeoise. De plus, il ne faut pas oublier que le genre de famille qui correspond aux classes actuelles, c'est le ménage, famille très restreinte et dont les liaisons même avec des ascendants et des descendants ayant atteint un certain âge sont plutôt floues ; par contre, les familles correspondant aux états de naguère - par exemple la noblesse, dont s'inspire Schumpeter - étaient des familles conjugales, voire domestiques, qui représentaient des ensembles prédominant sur leurs membres.

Dire que les classes sociales sont composées exclusivement de familles en ignorant les individus et les autres groupements, c’est donc manquer de sens historique et sociologique. Cependant, voici ce qui a pu paraître tentant dans une pareille indication. La théorie marxiste des classes, avec son insistance trop exclusive sur le rôle joué par les membres d'une classe dans la production, se trouvait conduite à une impasse quant aux proches parents des participants effectifs (femmes, enfants, ascendants, etc. ), si bien qu'on pourrait se demander comment tenir compte du fait que certaines personnes, tout en ne jouant que le rôle de consommateurs, se trouvent néanmoins entièrement intégrées par l'affinité fraternelle, le genre de vie, la position sociale, et ainsi de suite, dans les classes sociales correspondantes. La solution proposée par Schumpeter pourrait apparaître ici comme apportant un soulagement, car elle semble expliquer comment des personnes ne participant ni à la production, ni à la circulation économique peuvent appartenir à une classe. Cependant, la difficulté pourrait être résolue bien plus simplement : il n'y a qu'à constater que le critère de production-distribution est insuffisant et doit être combiné avec une série d'autres caractères ; il faut également se rendre compte du fait que les classes, comme ensembles très vastes et très riches en contenu, comprennent dans leur sein, non seulement les individus, mais aussi une grande variété de groupes. Dans ces macrocosmes de groupements que représentent les classes sociales se trouvent inclus les familles-ménages qui jouent d'ailleurs, souvent, un rôle assez subalterne.

Nous arrivons à la théorie de Schumpeter selon laquelle les classes sociales se définissent, se divisent et se redistribuent d'après leurs fonctions dans une société. Démarquons d'abord que la signification de ce terme de "fonction", comme l'emploient Schumpeter, et à sa suite M. Lhomme n'est nullement clair. Il implique au moins quatre sens bien distincts :

a) La fonction peut désigner "la charge" que la classe doit remplir à l'intérieur de la société globale, celle-ci ne pouvant exister que par une combinaison de différentes fonctions qu’elle assigne respectivement [91] aux différente groupes. C'est dans ce sens que Platon - dans la République - a parlé de la fonction des philosophes, des guerriers-gardiens et des artisans-agriculteurs, en recourant à des analogies avec un organisme. Dans cette acception, la fonction présuppose précisément qu'il existe, non pas des classes sociales, mais des offices distribués d'en haut (chez Platon - par l'État). C'est d'ailleurs un peu dans ce sens qu'on parle en France des "fonctionnaires" remplissant une fonction, un office confié par l'État. Puisque Schumpeter part de l'idée d'une société analogue à un organisme avec une distribution harmonieuse ou quasi-harmonieuse de fonctions, il ne me paraît pas douteux qu'il emploie le terme "fonction" de préférence dans ce sens. Cette constatation est confirmée par les exemples qu'il donne des états privilégiés, qui, dans le type de la société féodale, se trouvent chargés d'une ou de plusieurs fonctions qui leurs sont imposées. Or, les classes sociales ont ceci de spécifique qu'elles n'ont pas précisément de fonctions dans le sens de Schumpeter. Elles sont en dehors des divisions "officielles", des "offices" prévus. Elles témoignent d'un désarroi de la hiérarchie des groupements fonctionnels dans la société globale. Elles résistent à cette dernière. Elles lui sont partiellement impénétrables. Leur existence même prouve qu'il y a des hiérarchies en compétition dans une société et non pas une harmonie ou un ordre préétabli ; dans le meilleur des cas, il ne pourrait s'agir que d'un équilibre peu stable entre des groupes de fait qui sont en lutte.

b) Le second sens du terme "fonction" serait celui de rapport d'une classe sociale avec d'autres classes sociales et avec l'ensemble de la société. Dans cette acception du terme, une classe n'est possible que dans la mesure où il y a d'autres classes. La classe existe, en quelque sorte, "pour les autres classes", en vue des conflits avec celles-ci, des luttes et des compromissions avec elles. Mais alors, "fonction" signifie seulement "situation dans l'ensemble", "position dans l'ensemble", et n'exprime rien d'autre qu'une vérité de La Palisse, à savoir que le problème de la classe est de nature sociologique, c'est-à-dire qu'on ne peut pas l'étudier en le détachant du rapport entre les classes dans une société globale possédant une structure particulière.

c) Le troisième sens du terme "fonction" serait purement économique, au lieu de dire, comme Marx : "rôle dans la production", on pourrait employer une formule plus large : "fonction dans la vie économique". Une telle formule implique, non seulement le rôle dans la production, la circulation, la distribution et la consommation, mais aussi le pouvoir économique, le prestige, l'utilité, le revenu, la fortune, la profession etc.. Ceci permet de parler de la fluctuation de la fonction économique d'une classe sociale, mais ne fournit aucune lumière en ce qui concerne le caractère de celle-ci. Par exemple, la fonction de la classe prolétarienne, selon un partisan de la théorie de Schumpeter, consisterait à vendre son travail et à lutter pour des salaires plus élevés, tandis que la classe bourgeoise aurait pour fonction "d'affirmer sa supériorité", en premier lieu dans le domaine économique et politique, et de tirer son revenu des bénéfices, des profits. Il va sans dire qu'une distinction de ce genre reste complètement dans le vague, car elle conduit à situer tous [92] les salariés dans la même classe, celle des prolétaires (y compris les techno-bureaucrates), et à transformer la classe bourgeoise en un ensemble de groupements extrêmement disparates.

d) Le quatrième sens du terme "fonction", celui que Schumpeter n'envisage guère et qui me paraît être le principal, le plus précis au point de vue sociologique, et le seul nécessaire pour définir le concept de classe sociale, c'est la fonction comprise comme une œuvre immanente que le groupe a à accomplir. À ce point de vue, le fait de remplir activement sa propre fonction entre dans la définition même de tout groupe, qui ne peut pas exister sans que la sociabilité active dirigée vers la réalisation des œuvres ne prédomine sur la sociabilité passive. Sous cet angle, on peut distinguer des groupements unifonctionnels, multi-fonctionnels et supra-fonctionnels.

Sont uni-fonctionnels les groupements qui n'ont qu’une seule œuvre à accomplir ; tels sont par exemple, un orchestre, une équipe sportive, un club, une société commerciale, une usine, une entreprise, une coopérative, une bourse du travail, une caisse d’assurances sociales, les producteurs, les consommateurs et, dans certains cas, également, les professions, les métiers, les syndicats professionnels, et ainsi de suite.

Sont multi-fonctionnels, c’est-à-dire ayant plusieurs œuvres communes à accomplir, les groupements de localité, de parenté, d’âge, les partis politiques, les industries, les organisations économiques dans une économie planifiée autonome qui attribuerait aux producteurs et aux consommateurs, une participation égale à la gestion, etc.. Dans tous ces cas, en peut indiquer plusieurs œuvres très précises que ces groupes ont à accomplir (comme la police pour assurer la tranquillité et la sécurité du voisinage, la défense intérieure et extérieure, et la contrainte inconditionnée, quant aux groupements de localité ; - les fonctions de reproduction, d’éducation, de transmission de tradition, dans le cas des groupements de parenté ; - les fonctions d’aménagement et d’équilibre de la production, de la distribution, des échanges et de la consommation, dans le cas des groupements économiques, en particulier dans un régime de planification, etc..)

Sont supra-fonctionnelles, tout d’abord les Sociétés Globales, comme la Tribu hier, la Nation, et les différentes sociétés Internationales aujourd’hui. Mais il y a des groupements particuliers spécifiques qui sont aussi supra-fonctionnels ; d’où leurs conflits avec les sociétés globales, notamment avec les Nations. Ce sont précisément les classes sociales. En effet, il est impossible de détailler toutes les œuvres qu’une classe sociale aurait à accomplir, car, indépendamment du fait qu'elle se prépare à accéder au pouvoir, qu'elle est au pouvoir ou qu'elle a perdu ce pouvoir, elle interprète à sa manière toutes les fonctions exercées par d’autres groupements et s’entrecroise ainsi avec eux. C'est précisément ce caractère supra-fonctionnel de la classe sociale qui est le critère essentiel de sa définition. Schumpeter n'a pas vu que la classe sociale n'était ni uni-fonctionnelle ; ni multi-fonctionnelle, mais supra-fonctionnelle, ayant une totalité d'œuvres communes à accomplir (parmi lesquelles celle de la production et plus largement [93] de la participation à la vie économique se trouve, bien entendu, fortement accentuée). À ce point de vue, sa théorie fonctionnaliste des classes sociales se trouve exactement à l'opposé de ce qui caractérise en réalité celles-ci ; c'est pourquoi la définition qu'il en donne ne réussit à les distinguer d'aucun autre groupement particulier. Et ceci témoigne de l'échec total de sa théorie.

Je ne crois pas devoir m'attarder spécialement sur l'effort de Schumpeter pour justifier l'existence des classes par les capacités et les aptitudes individuelles. J'ai déjà critiqué cette conception chez Pareto, à qui Schumpeter paraît l'avoir empruntée en la combinant avec la capacité de remplir des fonctions qui peuvent changer. Il faut, cependant, remarquer que cette façon de poser le problème se justifie bien moins chez Schumpeter que chez Pareto, le premier n'étant ni nominaliste ni individualiste. N'est-il pas indiscutable que chaque classe prise séparément comprend des hommes de talent et d'autres qui n'en possèdent point. L'idée que tout mouvement social serait dû aux initiatives individuelles (conception qui a trouvé en France des protagonistes de marque tels que Tarde et Bergson) est en elle-même fort discutable, car les collectivités sont aussi bien capables d'innovations, d'invention et de création que les individus, et, de plus, ceux-ci se trouvent bien souvent en réciprocité de perspective avec les collectivités. L'affirmation que, jusqu'à présent, les individus les plus capables jouissent de toutes les possibilités de monter jusqu'aux classes supérieures sonne comme une ironie, au moins en Europe. Elle était peut-être plus vraie pour les États-Unis il y a un demi-siècle. Mais elle ne correspond, maintenant, à aucune réalité. Vide de tout contenu positif, la conception des classes sociales de Schumpeter a remporté un succès qui n'est que la manifestation du profond désarroi de la pensée sociologique et économique d'aujourd'hui devant le problème des classes sociales : une certaine habileté dans la présentation d'idées inconsistantes remplace ici toute contribution effective à la solution du problème.

— Les théories des classes sociales de Maurice Halbwachs et de Pitirim Sorokin, sans avoir connu le même succès, sont pourtant bien plus instructives. Nous allons consacrer à leur exposé nos trois prochaines conférences.

[94]

**LE CONCEPT DES CLASSES SOCIALES**

Deuxième partie

13e conférence

Maurice HALBWACHS

[Retour à la table des matières](#tdm)

Dans mes cinq leçons précédentes, j'ai passé en revue les théories des classes sociales des économistes non-marxistes, dont certains se sont également occupés de sociologie : Schmoller qui a mis en avant le critère de l'a profession, Bücher celui de la fortune, Pareto, celui des élites, Weber celui du monopole de certaines chances, Schumpeter enfin, celui de la fonction sociale qu’il n’a pas clarifiée. J’ai du constater qu’aucune de ces conceptions n’a réussi ni à préciser davantage ce qu’on doit entendre par "classe sociale"’, ni à se libérer de toute prise de position doctrinale ou d’une philosophie de l’histoire. Je n’ai donc pu observer de ce coté aucun progrès notable par rapport aux conceptions marxistes des classes sociales. Ce serait même plutôt le contraire. - Pour terminer cette seconde partie de mon cours, consacrée à l’exposé des théories non-marxistes des classes sociales, et avant d’ouvrir la troisième et dernière partie où je vais essayer de reprendre le problème pour mon propre compte, il me paraît désirable que nous nous arrêtions sur deux conceptions proprement sociologiques : celle de Maurice Halbwachs, qui mérite un exposé détaillé, et celle de Pitirim Sorokin, dont certains points doivent retenir notre attention.

Maurice HALBWACHS

Maurice Halbwachs (mort en février 1945) fut, parmi les continuateurs de Durkheim, l’un des plus réputés et des plus indépendants. Il a consacré plusieurs ouvrages au problème que nous étudions : sa thèse était intitulée : [La Classe Ouvrière et les Niveaux de Vie](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.ham.cla), recherches sur la hiérarchie des besoins dans les sociétés industrielles contemporaines 1913, il est revenu sur ce problème dans son livre [L’Évolution des Besoins dans les Classes Ouvrières](http://classiques.uqac.ca/classiques/Halbwachs_maurice/evolution_besoins_classes_ouvrieres/evolution_besoins.html), 1933, et dans son cours ronéographié Les Classes Sociales, 1938. Dans [les Cadres Sociaux de la Mémoire](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.ham.cad), 1925, le chapitre VII a pour titre : Les Classes Sociales et leurs Traditions (pp. 301-368) ; il a enfin donné dans les Inventaires, vol. III, 1939, publiés par C. Bouglé, une étude intitulée Les Caractéristiques des Classes Moyennes (pp.28-52). En me fondant sur tous ces textes (indépendamment, de leur ordre chronologique), je vais d’abord essayer de reconstituer la théorie de Halbwachs concernant les classes sociales, pour la soumettre ensuite à une appréciation critique. Cette théorie, je le crois, a une triple origine : Durkheim, Marx et les théories des économistes viennois (Karl Menger et ses disciples) sur la tonalité psychologique des valeurs économiques lices aux besoins.

Halbwachs commence par souligner, comme Marx, qu’une classe ne peut pas subsister sans conscience de classe. "Il nous paraît contradictoire de supposer qu’une classe existe sans prendre conscience d'elle-même. (...) Appeler classe un ensemble d’hommes dans lequel une conscience de classe ne s’est point développée et ne se manifeste pas, c’est ne désigner aucun objet social, ou c’est désigner une classe en voie de formation qui n’existe pas encore (...), c’est-à-dire qu’une classe se constituera autour d'une représentation collective dont il faut bien donner au moins une idée" (La Classe Ouvrière, p.II). L influence de [95] se fait ici sentir par la prééminence accordée aux représentations collectives. D'ailleurs, dans son cours, Halbwachs parle directement des "représentations collectives qu'on peut appeler, si l'on veut, des consciences de classe" (p.26). À partir de 1925, il introduit dans la conscience de certaines classes la mémoire collective, à laquelle nous allons revenir. Ici, je mentionne simplement cette observation du cours ronéographié : les classes tendent à subsister, indépendamment de toute autre raison, grâce à la mémoire collective qui leur est propre. Cependant, il faut noter une autre manifestation de la conscience de classe sur laquelle Halbwachs insiste le plus, sans toujours l'intégrer à cette dernière, c'est la psychologie des besoins d'une classe.

Le second point essentiel pour Halbwachs est le fait que les classes sociales constituent entre elles une hiérarchie : "Il n'y a des classes, par définition, que dans une société hiérarchisée". "Prendre conscience de soi, pour une classe, c'est reconnaître à quel niveau social elle se trouve, et c'est, par suite, se représenter par rapport à quoi, à quels privilèges, à quels droits, à quels avantages se mesurent ces niveaux et se détermine cette hiérarchie" (p.II). Dans son cours, en opposant les "classes politiques", les "classes juridiques", les "classes économiques" et d'autres encore aux "classes sociales", Halbwachs souligne que ces dernières se disposent en une hiérarchie indépendante de tout critère objectif (pp.15-16). "Nous pouvons donc dire que les classes sociales forment des groupes hiérarchisés et que ce sont les seuls groupes qui soient tels" (p.18).

Cette hiérarchie, d'après Halbwachs, se fonde sur des représentations collectives et des jugements de valeur collectifs ayant leur source aussi bien dans la société toute entière que dans le groupe intéressé lui-même. "Toute représentation de classe implique un double jugement de valeur : l'estimation du bien ou des biens les plus importants et les plus appréciés dans la société considérée ; l'estimation du degré jusqu'où il est permis aux membres de la classe de satisfaire des besoins qui s'y rapportent" (p.II). En bref, pour Halbwachs, la hiérarchie des classes vient, en premier lieu, de l'opinion collective que la société a d'elles et qu'elles ont elles-mêmes de leur position dans l'ensemble. Cette hiérarchie, due aux mouvements particuliers d'opinion, se concrétise notamment dans deux domaines qu'Halbwachs considère comme décisifs pour l'existence et le fonctionnement des classes sociales : d'une part, le degré de participation des classes "aux activités sociales par excellence" rattachées à l'idéal, qui est propre à la société globale, et, d'autre part, "le niveau des besoins" caractéristique pour chaque classe. Je vais examiner chacun de ces points en détails.

Halbwachs déclare : "Dans toute société, il y a un ordre d'activité qui est prépondérant (au point de vue de la valeur) et l'on peut dire que la division par classes se fait suivant le degré auquel les membres de ces classes participent à cette activité prépondérante" (Cours, p.19). "En d'autres termes, il y a dans chaque société un foyer où se concentrent tous les éléments de la vie sociale, où sont ceux qui sont éclairés le plus directement par sa lumière" (ibid. pp.24-25). Plus une classe se trouve proche de ce foyer "d'activité sociale par excellence" [96] incarnant son idéal, et plus elle est élevée dans la hiérarchie des classes. Plus elle est éloignée de ce foyer de chaleur et d’attraction collectives, et plus est inférieur le rang qu’elle occupe dans cette hiérarchie. Car c’est toujours par rapport aux biens regardés comme les plus importants dans chaque espèce de société que les classes se définiront. Quel que soit le type de société que nous considérions, l’idéal, le bien par excellence, c’est sans doute une forme déterminée de vie sociale, mais c’est en même temps la vie sociale la plus intense qu’on puisse se représenter" (La Classe Ouvrière p.III). "Lorsqu'on envisage de ce point de vue la hiérarchie des classes, on constate, à mesure qu’on s'élève de l’une à l’autre, que les groupes sont de plus en plus intégrés, c’est-à-dire que leurs membres se trouvent de plus en plus pris dans un réseau de relations sociales” (p.IV). "Lorsque les hommes se sont élevés au prix d’un effort, ou se sont trouvés par chance le plus près du foyer, c’est-à-dire dans la partie de la société où la vie collective est la plus intense, il leur est très pénible de s’en éloigner et ils gardent toujours le désir d’y rentrer. Il en résulte qu’une classe occupera un niveau d'autant plus élevé que ses membres participeront davantage à la vie collective, telle qu’elle est organisée dans leur société.” (p.V).

Ainsi, les ouvriers se trouvent, d'après Halbwachs, dans une situation qui les oblige "à sortir périodiquement de la société", c'est-à-dire à se trouver aussi éloignés que possible de l'idéal qui y règne et qui est celui de "la liberté, l'égalité et la fraternité". "C'est donc qu’elle (leur situation) apparaît pénible et anormale, par comparaison avec la vie sociale où ils sont habituellement plongés. En ce sens, ce n'est pas dans la zone du travail que serait à chercher le vrai principe de la séparation classes", mais dans le rapport avec le foyer le plus proche de l'idéal de la société entière (p.127). Et encore : "Nous avons dit que la classe ouvrière se distinguait des autres parce que ses membres (...) pendant qu'ils s'acquittent (de leur travail) sont obligés à s'isoler des relations et du milieu social ; mais précisément parce que cet isolement et cette exclusion sont pénibles, anormaux, on comprend que le temps pendant lequel ils durent soit aussi nettement limité et défini, que possible, que dès qu'ils se sont acquittés de leur fonction extra-sociale, les ouvriers s’efforcent de l’oublier, en d’autres termes que la ligne de démarcation entre le travail et la vie proprement dite soit tranchée" (p.384). Halbwachs croit trouver une confirmation de la constatation citée dans cette observation : "De même que les classes tendent à s’isoler l'une de l'autre dans l'espace, de même aussi on constaterait que ce n’est pas aux mêmes moments de la journée, ni aux mêmes jours de la semaine qu'elles se trouvent aux mêmes endroits. En tout cas, quand les ouvriers sont dans la rue, il semble qu’ils y demeurent plus volontiers que les hommes des autres classes. Peut-être y éprouvent-ils plus pleinement que dans leurs maisons le sentiment de la liberté et de la vie sociale reconquise, "parce que leur logement est étroit et fermé comme l’atelier, parce que leur sociabilité si durement et si longuement refoulée se détend et qu’au delà de la famille, c'est le groupe mouvant des hommes de leur classe, et même de toutes les classes où ils aiment à se replonger" (p.425).

[97]

Halbwachs attache une telle importance à son idée de la hiérarchie des classes d’après le degré de rapprochement ou d'éloignement par rapport au foyer de l'idéal commun propre à la société à laquelle ils appartiennent, qu'il croit y trouver la base de la réconciliation ou du dépassement des théories rattachant les classes à la profession (Schmoller) ou à la fortune (Bücher), au genre au travail ou au revenu, à l'occupation ou au mode de dépenser. "Si notre définition générale est exacte, et s'il est vrai qu'une classe doit occuper un rang d'autant plus élevé que ses membres participent davantage à la vie sociale telle qu'elle est organisée dans leur société, nous apercevons une solution de ce problème, et nous n'en apercevons qu'une" (p.IX). "S'il y a dans la société des classes, il faut s'attendre à ce que, dans chacune d'elles, les divers besoins ne soient ni aussi pleinement satisfaits ni hiérarchisés de la même manière : c'est une partie essentielle de l'étude de ces groupes que la détermination des niveaux de vie classés d'après la satisfaction et le développement inégal des besoins sociaux et non sociaux" (p.IX). C'est le passage au domaine des besoins, dans lesquels Halbwachs voit la déterminante la plus essentielle des classes sociales et, en tout cas, la plus accessible à leur étude empirique. En effet, la satisfaction des besoins matériels se mesure selon les budgets des familles ouvrières, et "les besoins sociaux" (c'est-à-dire non matériels) se répercutent sur les besoins matériels proprement dits. C'est la hiérarchie de ces derniers qui constitue précisément le centre de recherches de M. Halbwachs. En se plaçant au point de vue ces besoins - essentiellement psychologique - et en substituant à l'accentuation marxiste du rôle dans la production l'accentuation des "tendances consommatrices", Halbwachs essaye cependant de se maintenir au niveau de la sociologie, car il estime possible "une théorie sociologique des besoins" (ibid., IIIe partie, pp.386-442). Il faut que je m'arrête avec plus de détails sur ce quatrième aspect des classes sociales.

Halbwachs écrit : "Étudier comment se répartissent, les dépenses des ouvriers, quelles sont leurs habitudes consommatrices et jusqu'à quel "niveau de vie" ils s'élèvent ou tendent à s'élever" (p.X), ce n'est pas détacher leurs besoins de leur rôle dans la production et de leur rapport avec les autres classes dépendant des estimations collectives, car ces éléments interviennent dans la constitution et la fluctuation des besoins mêmes (p.X). Mais, partir des besoins et de leur hiérarchie caractéristique pour une classe est l'approche la plus commode, à cause de la possibilité de mesurer les dépenses, et parce qu'on touche ici les éléments les plus simples de la vie d’une classe (pp.XI-XIIl). Déjà, pour autant que les paysans et les ouvriers constituent des classes différentes (ce dont Halbwachs doute, en tout cas pour l'époque actuelle), la différence existant entre eux se concentre sur celle des besoins, de le hiérarchie de ces derniers, et du genre de vie. Plus généralement, "les distinctions sociales ont leur origine (...) dans la société en tant qu'elle ne produit pas, mais qu'elle consomme" (pp.122 et suiv). "On ne peut pas comprendre comment nait la conscience de classe naît si l'on s'en tient au terme travail. C'est parce que ceux qui travaillent ont consommé ou consommeront (...) que le caractère anormal de leur situation en tant que travailleurs leur apparaît par contraste" (pp.128-131). "Cela nous conduit à étudier l'espèce et l'intensité des besoins sentis et satisfaits dans la classe ouvrière" (p.131). "Il y a des niveaux de vie [98] partout où l’influence de la société s’exerce avec force : ces niveaux sont plus ou moins élevés, mais chacun d’eux représente un état d'équilibre, un système de besoins définis et une prévision du degré jusqu’où ils pourraient être satisfaits" (pp. 132-133). La diversité des besoins et des habitudes consommatrices des ouvriers peut se lier avec les conditions du travail (travail de force et travail de patience, travail de plein air et travail sédentaire, production de denrées alimentaires ou de livres) ou en être indépendante (pp.134 et suiv.)

Cependant, ceci ne serait décisif que si l'on pouvait accepter sans réserve et sans nuance l’opposition des besoins physiques et des besoins sociaux (pp. 385-386). Mais Halbwachs cherche à montrer (dans la IIIème partie de La Classe Ouvrière pp.387 et suiv.) que les besoins sociaux dépendant des estimations et des fluctuations d'opinion modifient et rangent différemment les besoins physiques. "Les besoins ne sont pas des abstractions des choses ou des quantités. Ce sont des états de conscience" (pp .397 et suiv.), liés à la société et indépendants des désirs individuels (pp. 400 et suiv.). "Ainsi, en dépit des goûts et des tempéraments, sous la pression des prix qui sont en réalité des faits sociaux, les besoins qui ont pour objet la nourriture, tendent à s’uniformiser, et leur hiérarchie à sa stabiliser" (p. 404). Nourriture, vêtement, logement, autres dépenses, "ont une signification et comme un contenu social. Une telle classification des besoins est l’œuvre de la société. Elle s'explique par la nécessité qui s'impose aux hommes, en vertu de la vie sociale, de prévoir d’avance l'étendue de leurs dépenses afin de satisfaire tous leurs besoins dans la mesure où les satisfont les membres de leurs groupes" (pp.406-407). Ceci est encore plus vrai pour la "matière des besoins", c'est-à-dire les objets particuliers qui paraissent satisfaire le mieux les besoins (pp.407 et suiv.).

Tout dépend ici d’une triple estimation collective (de caractère subjectif) : par la société entière, par les différentes classes, par les individus qui y appartiennent. Les besoins et leur satisfaction, à ce point de vue peuvent être inspirée par des tendances mentales sans rapport direct avec l’activité économique. Il y a longtemps que T. Veblen économiste américain, a soutenu la thèse que les membres des classes supérieures "veulent avant tout montrer, par la façon dont ils se nourrissent, s'habillent et se logent, qu'ils ne travaillent pas, qu'ils ont des loisirs" (Thorstein Veblen, [The Theory of the Leisure Class](https://standardebooks.org/ebooks/thorstein-veblen/the-theory-of-the-leisure-class), 1899 ; cité par Halbwachs dans La Classe Ouvrière, p.410). Si, entre les besoins corporels et les besoins psycho-sociaux, l’écart est moindre dans la classe ouvrière que dans la classe bourgeoise (pp.411 et suiv.), il subsiste tout de même. "D'ailleurs, la vie sociale enrichit (...) la vie organique, alors qu'elle ne paraît que l’appauvrir. Elle crée, presque de toutes pièces, des appétits et des satisfactions organiques nouvelles" (p.413). Par exemple, "le coût de beaucoup de mets compliqués et rares" ; "le bien-être physique à se sentir couvert de linge propre" ; "Le plaisir que donne un intérieur bien tenu" ; et ainsi de suite (p.413). "La vie sociale élargit singulièrement notre sensibilité physique, parce qu'elle combine et rattache en ensembles assez systématiques des sensations d'ordre, de nature et d'intensité très diverses (...). Nous [99] sommes conduits de plus en plus à rechercher non pas un plaisir, mais un ensemble de plaisirs bien harmonisés et nos préférences sont communes à tout le groupe de ceux qui s'y attachent" (p.415).

Les besoins de l'ouvrier et de sa famille sont déterminés par le rang de sa classe qui le pousse à participer aux biens de la société dans la même mesure et sous la même forme que les autres membres de sa classe (pp.419-423). Ceci se vérifie notamment par le fait que, dans la classe ouvrière, les jugements sur le rapport entre les objets de consommation et leur prix diffèrent selon la catégorie des besoins à satisfaire. "Tandis que le prix des aliments paraît naturel (il est connu depuis longtemps que la proportion de dépenses consacrée à la nourriture est particulièrement élevée dans le budget ouvrier), entre les vêtements et leur prix, le rapport est supposé bien moins étroit, bien plus arbitraire ; quant au prix des logements, toute base d’appréciation manque aux ouvriers", car "c'est le besoin logement qui se trouve le moins développé" (pp.440, 445). "Les ouvriers, dès qu'ils le peuvent, au lieu de chercher un meilleur logement, d'améliorer leur intérieur, leur mobilier, etc. consacrent le surplus d'argent dont ils disposent à des dépenses qui ont leur objet hors de la famille, dans la société au sens large - à tout ce qui les met plus étroitement en contact avec les groupes de la rue, ou de leur classe" (pp. 444-445). "Ainsi s’explique (...) qu'à l'intérieur de la classe ouvrière on ne relève pas de subdivision d'un caractère social et que l'unité de cette classe reste entière". D'après Halbwachs les "niveaux de vie" des différentes couches de la classe ouvrière paraissent ne pas montrer de décalages considérables (pp.450-453). La stratification "en couches sociales distinctes et exclusives" au point de vue des besoins et de leur satisfaction a été réelle dans les classes supérieures, mais elle a été faible et insignifiante dans la classe prolétarienne (pp.454-455). "Mais la conscience de la classe ouvrière a gagné en étendue ce qu'elle a perdu en profondeur. Privée encore des biens les plus grands de la société (...), les ouvriers sont plus solidaires". Mis en contact presque permanent avec la matière, aux prises avec ses résistances, et devant, pour en venir à bout, supporter un isolement parfois gros de périls et toujours douloureux, les ouvriers sont d'autant plus solidaires entre eux. C'est précisément par leur conscience de classe qu'ils se rattachent à la société (p.455).

Dans son second livre, [L'Évolution des Besoins dans les Classes Ouvrières](http://classiques.uqac.ca/classiques/Halbwachs_maurice/evolution_besoins_classes_ouvrieres/evolution_besoins.html), 1933, Halbwachs arrive au même résultat en reprenant la question à vingt ans de distance et en se plaçant au point de vue non pas de l'influence des conditions de travail, mais des variations des salaires et des prix (p.XII). "Dans chaque pays, dit-il, le niveau des dépenses pour chaque classe (...) est fixé par l'opinion suivant des critères qui varient d'un pays à l'autre" (p.8). "Si, par exemple, les ouvriers européens qui émigrent en Amérique ne deviennent pas tout de suite aussi exigeants que les travailleurs nés aux États-Unis (…)-, c'est qu'ils n'éprouvent de nouveaux besoins et ne réclament qu'ils soient satisfaits que lorsqu'ils ont pris racine dans des milieux américains et à mesure qu'ils se sont identifiés avec eux" (p.9). L'extension [100] des besoins d’une classe peut être produits par la vente à crédit des objets servant au confort, comme c’est le cas aux États-Unis (pp. 102-103). Les phases alternées de hausse et de baisse des prix et des salaires (liées aux fluctuations de longue et de courte durée mises en lumière par Simiand) peuvent agir directement sur l’extension et le rétrécissement des besoins (p.151). En somme, les besoins sont "des tendances nées de la vie sociale et évoluant avec elle" (p.152).

Malgré tout cet effort intense pour intégrer les besoins dans les structures et conjonctures sociales, et pour en souligner l’aspect sociologique, Halbwachs ne peut pas nier que les besoins relèvent avant tout de la vie mentale et restent subjectifs. Quoique les besoins puissent être mesurés par les dépenses, la justification de leur introduction dans la définition des classes sociales reste, selon Halbwachs (dans son cours sur Les Classes Sociales comme dans sa thèse), le fait qu’ils trouvent leur source dans les représentations collectives, les opinions, les jugements collectifs de valeur. C’est là que Halbwachs lui-même voit la principale différence entre son point de vue et celui de Marx. Il ne se distingue pas essentiellement de ce dernier en insistant, dans la conclusion de son cours, sur le fait que les classes sociales ne s'identifient pas aux classes économiques et que les classes sont de véritables groupements d'importance exceptionnelle, des totalités, des foyers "presque analogues à ce qu’était la Cité dans les sociétés antiques" (p.204), pour tout dire - bien qu’il ne prononce pas le terme - des "phénomènes sociaux totaux", dans lesquels le rôle joué dans la production, comme toute manifestation économique, y compris le niveau de vie et de consommation, ne constitue qu'un aspect (pp.202-208).

Cependant, la situation change dès qu’il affirme que c’est surtout le niveau des besoins qui compte pour saisir la participation d'une classe à la vie économique ainsi que son rang dans la hiérarchie des classes. Ceci d’autant plus que Halbwachs souligne lui-même la liaison entre les besoins et les représentations collectives, les opinions et les estimations collectives rendues indépendantes, reconnues comme fluctuantes et affirmées comme possédant leur propre détermination. Ainsi, Halbwachs se rend compte qu’il est amené à opposer au point de vue plutôt objectiviste de Marx une conception plutôt subjectiviste. Il écrit : "Toutefois, il y a une différence entre la théorie que nous proposons et celle de Marx" (p.208). "Le monde des représentations sociales, qui sont des représentations indépendantes de la technique, est né dans des milieux qui sont affranchis de toute considération, de tout élément d’action qui se ramènerait à du technique ou du matériel. Ce monde des représentations sociales est né dans des milieux dont l’attention est tournée toute entière, non pas vers les choses ou la matière, mais vers les hommes, vers les personnes et les valeurs humaines" (p.209). D'ailleurs, "les classes ont bien le sentiment de ce qui leur manque essentiellement", et c’est là qu'est la base de leurs besoins et de leur conscience de classe (p.214). Halbwachs considère que la théorie proprement sociologique des classes sociales réside dans la psychologie collective de la participation d’intensité différente à l'idéal commun de la société. Et, cependant, il ne se sent pas lui-même entièrement satisfait. Il recherche encore d'autres critères et, en particulier, il fait état de deux d’entre eux, dont je parlerai dans ma prochaine conférence.

[101]

**LE CONCEPT DES CLASSES SOCIALES**

Deuxième partie

14e conférence

Maurice HALBWACHS  
(suite)

[Retour à la table des matières](#tdm)

Dans ma dernière conférence, j’ai essayé de reconstituer l’ensemble de la pensée de Maurice Halbwachs concernant le problème de la classe sociale. Nous avons vu qu’il a traité cette question d’une part, en sociologue venant de l’école Durkheimienne, d'où le rôle prépondérant attribué au degré de participation à l’idéal commun de la société globale, degré servant de critère pour l’établissement de la hiérarchie des classes. D’autre part, il l’a abordée en économiste et en psychologue, d’où l’attention primordiale qu'il a accordée à la psycho-sociologie des besoins et à la manière de les satisfaire dont le niveau est mesuré par les "budgets ouvriers". En exposant les conceptions d'Halbwachs, j'ai passé en revue quatre critères qu’il a mis en avant : 1) la conscience de classe, 2) la hiérarchie des groupes fondée sur l’opinion collective, 3) le degré de participation à l'idéal commun, 4) le niveau des besoins. C'est pour combattre le subjectivisme et le psychologisme implicite à sa conception des besoins, qu' Halbwachs a introduit le cinquième critère sur lequel il s’appuie pour définir la classe sociale et pour établir la base de la différenciation de classe.

Ce critère, c'est la matière sur laquelle est dirigée l’activité - de préférence économique (le travail, dans la plupart des cas) - d'une classe. Halbwachs prend ce terme dans une double acception. Souvent, et d'une manière primordiale, il l'emploie pour désigner la matière brute naturelle, sur laquelle les classes inférieures seraient forcées de travailler. Mais il le prend également dans le sens élargi du domaine de l’activité que peuvent être non pas la matière naturelle, ni même les choses, mais les hommes, leurs rapports, leur collaboration ou leur participation, sur lesquels d'autres hommes peuvent agir, souvent en les dirigeant ou en les commandant.

Prenant d’abord le terme matière dans son sens étroit, Halbwachs considère que la classe paysanne et la classe ouvrière se distinguent de toutes les autres classes, (mais moins l’une de l’autre) parce qu’elles manient directement la matière, ce qui rend leur travail pénible et les défavorise. Cette idée, sur laquelle Halbwachs a beaucoup insisté dans sa thèse, est reprise dans son cours. "Les ouvriers sont caractérisés par le fait qu'en raison des conditions de leur travail ils sont obligés de rester en contact avec la matière pendant une très longue partie de la journée ; ils y perdent l'aptitude et la faculté de s’assimiler aux formes les plus complexes de la vie sociale en général" (pp. 104, 78). Pour la classe paysanne, cet élément de servitude à l'égard de la matière est moins prononcé, déjà pour cette raison que "la puissance de l'homme sur la réalité organique est beaucoup moindre et bien plus limitée" (p.55) et que la plupart des paysans sont propriétaires de leur terrain (pp.55 et suiv.) Dans son article sur Les Caractéristiques des Classes Moyennes (inventaire, vol.IIl), Halbwachs reprend cette même idée d'une autre façon : "Il y a des raisons pour qu'il y ait une classe moyenne, car, en dehors de la matière purement matérielle, de la matière inerte et des hommes considérés dans leur personnalité et leur humanité, il y a toute une zone et un règne intermédiaire où les hommes se présentant, [102] où les groupes surtout se manifestent sous des formes qui sont en partie mécaniques et matérielles. Alors, dans la mesure où il y a des activités qui s’appliquent à cet aspect matériel de l'humain, il est naturel qu’elles occupent un rang intermédiaire entre la classe bourgeoise et la classe ouvrière" (artisans, employés, fonctionnaires, techniciens, contremaîtres, sous-directeurs, etc.). Ainsi, après le subjectivisme des besoins, Halbwachs paraît être poussé vers l'objectivisme de la matière sur laquelle porte l'activité économique, pour définir le concept des classes sociales.

Ce n'est, encore, pas tout ; aux cinq points jusqu'à présent énumérés vient se joindre un sixième critère, d'ailleurs en rapports étroits avec la conscience de classe. C'est l'intensité de la mémoire collective, que j'ai déjà mentionnée. Au moment où Halbwachs a traité de ce problème, il a considéré que la mémoire est rattachée, non pas au rappel de souvenirs (puisqu'il a nié leur conservation), mais à leur reconstruction grâce à des critères empruntés aux cadres sociaux ; en somme il a identifié à tort mémoire historique et mémoire collective. La conséquence en était qu'Halbwachs a insisté surtout sur d'autres cadres sociaux de la mémoire que ceux des classes sociales proprement dites. Aussi, ce n'est pas sur la conscience de classe qu'il se fonde ici, mais pur la tradition des groupes imposés. Il note que la mémoire et la tradition s'émoussent en passant de la "classe noble" (ou des propriétaires terriens) à la bourgeoisie et de celle-ci au prolétariat. La bourgeoisie, en s'accroissant de toute espèce d'apports, a perdu le pouvoir de fixer ainsi en elle une hiérarchie, d'arrêter les cadres dans lesquels les générations successives devaient se placer. La mémoire collective de la classe bourgeoise a perdu en profondeur (en entendant par là l'ancienneté des souvenirs) ce qu'elle gagnait en étendue ([Les Cadres Sociaux de la Mémoire](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.ham.cad), p.355). La tradition incarnée dans la mémoire est remplacée, pour la classe bourgeoise, par "les morales utilitaires nées sur la terre classique du commerce. Elles n'ont pas d'autre objet que de justifier moralement l'activité mercantile, puisqu'elles appliquent à la conduite de la vie les règles de la comptabilité commerciale" p.348). La mémoire collective de la classe bourgeoise est plus palpable dans certains groupements professionnels de la bourgeoisie (par exemple : les négociants, les industriels spécialisés, etc.) que dans la classe toute entière (pp.259 st suiv.). "Tandis que la vieille classe bourgeoise s'efforce de maintenir des barrières et comme des cloisons étanches entre elle et d'autres groupes qui ne possèdent pas de traditions aussi continues et élaborées que les siennes, ils n'hésitent pas à l'exposer à toute sorte de contacts avec le dehors. Ils apportent avec eux des idées et des habitudes empruntées à des milieux où ne règnent pas les conceptions bourgeoises et où se côtoient des hommes de toutes provenances" (p.356). Quant à la classe ouvrière, elle ne posséderait plus de mémoire collective effective conçue comme tradition, tellement le changement de ses cadres est rapide et tellement le passé est indifférent.

Comme pour tous les auteurs précédents, j'ai tenu à exposer les idées d'Halbwachs en employant autant que possible ses propres expressions, son propre langage. Avant de soumettre ses conceptions à une appréciation critique, je voudrais essayer de résumer dans une seule formule sa définition de la classe sociale : Les classes sociales sont [103] des groupements hiérarchisés par excellence, possédant une conscience collective spécifique, présentant des degrés distincts dans la participation à l'idéal commun de la société où ils sont intégrés et aux activités qui s'y rattachent, différenciés par le niveau de leurs besoins, et donc par le genre de vie qui leur est propre, de même que par la matière sur laquelle est dirigé leur travail, leur activité économique, ainsi que par l'intensité de leur mémoire historique traditionnelle.

\*  
\* \*

En arrivant à l'appréciation critique de la théorie des classes d'Halbwachs, je tiens à relever d'abord ses qualités. Son plus grand mérite, c'est d'avoir eu une conscience nette du fait que le phénomène des classes sociales est extrêmement complexe et qu'il est nécessaire de combiner plusieurs critères pour serrer de près ce groupement si riche d'aspects et de nuances qu'est la classe sociale. Halbwachs a vu également avec clarté que le seul recours au rôle dans la production est insuffisant pour la double raison que l'élément du besoin et de la consommation peut ne pas correspondre à ce rôle et que l'élément psychologique et estimatif impliqué dans le phénomène total de classe peut tantôt corroborer et tantôt contredire ces fonctions économiques. Halbwachs, me paraît avoir encore un autre mérite incontestable : mieux que tous les autres théoriciens des classes sociales dont j'ai jusqu'à présent exposé les idées, il a réussi à détacher ses conceptions de toute philosophie de l'histoire et de toute prise de position politique. Il est, pour ainsi dire, le moins idéologique de tous les théoriciens des classes sociales.

Cependant, je dois avouer qu'aucun des critères de la définition qu'il a élaborée ne me semble entièrement satisfaisant. L'appel à la conscience de classe en tant que conscience collective d'un groupe sans autre précision (même en laissant de côté la réduction durkheimienne aux représentations collectives plutôt transcendantes) ne me paraît pas fournir un critère : en effet, d'une part, dans tout groupe il y a une conscience collective pour autant qu'il est structuré, et une classe sociale naissante, comme les autres croupes sans exception, peut se trouver dans l'état non structuré (alors, elle a une conscience diffuse) ou structuré (dans ce cas, elle effectue la prise de conscience). D'autre part, la conscience de classe n'est pas une conscience collective tout court, mais une conscience collective possédant une force et une richesse particulières, elle est capable de produire ses propres œuvres culturelles et de les opposer aux œuvres culturelles d'autres classes et même à celles de la société entière. À ce sujet, Halbwachs ne donne pas de précisions suffisantes ; ou plutôt, pour autant qu'il en donne, il considère la conscience de classe comme entièrement soumise à et pénétrée par la conscience collective qui domine dans la société globale.

Le second critère mis en avant par Halbwachs — celui des "groupes hiérarchisés" en tant que tels, sans aucune autre raison que l'opinion et l'appréciation collectives - ne me paraît pas non plus satisfaisant. En effet, dans "chaque type de société globale quel qu'il soit, les groupements particuliers d'espèces différentes se rangent dans une hiérarchie spécifique des groupements fonctionnels, par exemple, c'est [104] tantôt la famille, tantôt l’Église, tantôt l’État, tantôt des groupements économiques qui prédominent dans cette hiérarchie sans que, de ce fait aucun de ces groupements fonctionnels devienne une classe sociale.

En même temps, les groupements de la même espèce peuvent former des hiérarchies : ainsi, les professions et les métiers, les groupements d'âge et de sexe, les confréries magiques ou non, les groupements ethniques ou les minorités, qui peuvent être tantôt juxtaposés, tantôt superposés les uns aux autres, selon les estimations collectives venant de l’ensemble de la situation sociale. Ils ne deviennent guère de cette façon des classes sociales, pas plus que ne le sont les communes ou municipalités soumises à l’État, ou des ordres religieux ou des paroisses soumis à l’Église (dont les hiérarchies seraient caractérisées par Halbwachs comme fondées sur les critères objectifs). Que les classes forment habituellement une hiérarchie, c’est rigoureusement exact ; cependant, parfois, elles peuvent se trouver aussi en position d’équivalence. Comme il existe dans toute société une foule de groupements qui pour différentes raisons entrent en rapports hiérarchiques, sans se transformer de ce fait en classes sociales, on ne peut pas utiliser la hiérarchisation comme critère pour distinguer les classes sociales d’autres groupements.

Le troisième point de repère qu'Halbwachs nous propose, c’est le degré de la participation d'un groupe à l'idéal commun de la société et aux activités qui s'y rattachent. Ce critère s'appuie sur la validité d'un double postulat qu'il est impossible de ne pas qualifier de spiritualiste. D’abord, il est présupposé que, dans ce "phénomène social total" qu'est une classe sociale, ainsi que dans cet autre "phénomène social total" qu'est la société globale, ce sont toujours des estimations collectives de valeurs, des idéaux, des idées, des actes mentaux, des représentations collectives qui dominent sur tous les autres paliers en profondeur (base morphologique, organisation, modèles techniques et économiques, conduites régulières, rôles, attitudes, symboles, etc.). Ensuite, il est postulé que dans tout type de société globale, s'impose toujours un foyer unique incarnant un idéal commun, c'est-à-dire une unique table de valeurs reconnues par tous, y compris par toutes les classes qui n'y font qu'accéder d'une intensité inégale. Or, on pourrait affirmer que, précisément, le problème des classes sociales surgit seulement dans des sociétés globales qui ont perdu leur foyer unique de l'idéal commun, chaque classe étant notamment caractérisée par le fait de posséder virtuellement ou actuellement son propre foyer d'idéal spécifique. Vouloir ranger les classes selon le degré de leur participation à l'idéal commun, c'est donc projeter dans une société divisée par la lutte de classe une situation qui ne se trouve que dans une structure sociale globale où les classes ne sont pas encore formées. - C'est d'ailleurs là l'explication d'un fait étonnant : Halbwachs, qui a surtout étudié la classe ouvrière sous la régime du capitalisme concurrentiel développé, et qui a cherché des critères pour des enquêtes empiriques sur les classes dans les sociétés présentes, se range parmi les auteurs qui croient à l'existence de classes dans tous les types de sociétés. De cette façon, il rencontre des difficultés pour distinguer les classes des états, ordres, groupements d'affinité économique, etc...

Le quatrième critère invoqué par Halbwachs pour définir la classe sociale, "le niveau des besoins", nous conduit du spiritualisme social au psychologisme économique. Le besoin relève du phénomène psychique [105] total qui a un aspect individuel et un aspect collectif. Mais le besoin est toujours pareillement au moins subjectif et fluctuant ; c’est la caractéristique même du psychique d'être un degré croissant ou décroissant de la tension vers le spontané. Le subjectivisme collectif et le subjectivisme individuel, en s’interpénétrant, en s’impliquant en entrant en réciprocité de perspectives, si l'on ne les intègre pas dans des structures sociales et n'y trouve pas leur place exacte (ce qui est bien difficile à faire), ne réussissent pas à fonder la "sociologie des besoins" que Halbwachs promet comme base de sa théorie des classes sociales. Il paraît de toute façon admettre que les besoins suivent leur déterminisme spécifique et que la gradation dans leur satisfaction, dans le niveau de vie des intéressés, donne le point d'appui le plus sûr pour la délimitation des classes sociales.

Or, sans nier que l'aspect des besoins et de leur satisfaction doit être pris en considération, à coté de la production et du rôle joué dans celle-ci, je ne peux pas admettre que le besoin et plus largement "le phénomène psychique total" soit disjoint du "phénomène social total" lorsqu'on parle des classes sociales et de leur participation à la vie économique. Les besoins, leur satisfaction, la production, la consommation, tous ces aspects de la vie économique ne sont que des manifestations d'une situation d'ensemble. C'est celle-ci qu'il s'agit d'abord de saisir ; et on ne peut y arriver qu'en se rendant compte du fait que les classes sociales sont des groupements supra-fonctionnels impénétrables par la société globale, lui faisant concurrence, et radicalement incompatibles las uns avec las autres. Les besoins divers des classes sociales naissent de cette situation et peuvent consister (si je peux me permettre ce jeu de mots) dans le besoin de ne pas avoir les mêmes besoins. On atteint la sociologie des besoins en constatant que la diversité des besoins de différentes classes vient finalement de leurs positions réciproques, de leurs rapports, de la variation dans leur perception du monde extérieur, dans leur connaissance d'Autrui et des Nous, ainsi que de la compétition de leurs tables de valeurs et de leurs idéaux spécifiques...

Pour autant qu'on mesure la satisfaction des besoins par les prix et par les salaires, on risque de disperser les classes sociales - y compris la classe ouvrière - en une poussière de niveaux ou de strates. Halbwachs échappe à ce danger par une constatation de fait qu'il ne pourrait pas, je crois, maintenir pour la conjoncture présente : à savoir que le niveau de vie des différentes couches de la classe ouvrière tend à se maintenir à la même hauteur (ce qui ne correspond guère aux faits observables aujourd'hui).

Le cinquième critère appliqué par Halbwachs pour distinguer la classe ouvrière et la classe paysanne des autres classes me semble également fort discutable. Évidemment, il est en gros exact de dire que la classe ouvrière et la classe paysanne ont affaire surtout avec "la matière à manier". Mais, plus le machinisme se développe, et moins ce contact devient direct. Commander une machine ou mieux encore la surveiller, ce n'est que très relativement travailler directement la matière. L'affirmation que le travail manuel "isole" de la société ne se confirme pas non plus dans beaucoup de cas. C'est vrai peut-être pour les [106] ouvriers travaillant dans les mines et pour certaines œuvres dangereuses entreprises individuellement, mais non pas pour les efforts faits en équipe, le travail à la chaîne et ainsi de suite. Bien sûr, les différentes équipes d'ouvriers ou l'usine toute entière peuvent s'opposer en tant que groupes particuliers à la société globale. Mais cette opposition renforcée caractérise toute classe sociale et pas seulement la classe prolétarienne. L'isolement par le travail que note Halbwachs ne vient pas du caractère manuel de celui-ci, mais du fait que, à l'intérieur de l'usine, règne un pouvoir autoritaire, contraire au régime démocratique qui s'exerce habituellement dans la société globale.

Les ouvriers n'effectuent pas tous des efforts manuels. Une grande partie d'entre eux n'en fait pas parce qu'elle s'occupe de la vérification, de la distribution, de la mise en circulation des produits fabriqués. Beaucoup de travailleurs ne fournissent que des efforts intellectuels ou d'attention sans se transformer en classe moyenne (par exemple : les travailleurs du livre et de l'imprimerie). D'ailleurs, on peut travailler sur la matière sans être pour autant un prolétaire. Ainsi, c'est le cas des experts et chercheurs de l'énergie atomique, plus largement c'est le cas d'un grand nombre de physiciens, chimistes, ingénieurs, et de leurs aides techniques, qui peuvent appartenir à des classes différentes. Des artisans ciseleurs, ou même des artistes de bijouterie, des grands tailleurs et couturiers, des modistes en renom travaillent sur la matière, mais peuvent faire partie de la bourgeoisie, de même que les sculpteurs, architectes, peintres, etc.. Le travail ayant directement ou indirectement la matière pour objet ne peut donc pas servir de critère pour distinguer le prolétariat, la classe moyenne et la bourgeoisie. Peut-être ce point de repère serait-il plus utile pour différencier certaines professions qui travaillent sur telle ou telle matière particulière. Mais Halbwachs sait bien que les classes sociales ne s'identifient pas aux professions.

En ce qui concerne le critère de l'intensité de la mémoire collective, il faut d'abord s'entendre sur le sens du terme. S'il s'agit de la mémoire collective proprement dite - qu'Halbwachs dans son livre posthume sur [La Mémoire Collective](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.ham.mem1), distingue nettement de la mémoire historique, en tant que reconstitution (et non reconstruction) de ce qui a été effectivement vécu par les participants, reconstitution qui ne peut pas aller plus loin que la durée du temps dont on a été le témoin direct car il s'agit d'un retour vers ce temps - on peut donner raison, au moins partiellement à Halbwachs. C'est-à-dire, on peut admettre que la classe ouvrière, étant moins stable dans son recrutement que la classe bourgeoise - elle-même moins fermée que la classe des propriétaires terriens (successeurs de la noblesse) - a une mémoire collective plus fluctuante que les autres classes. À ce point de vue, cependant, l'opposition la plus nette serait, je crois, entre la classe ouvrière et la classe paysanne, qui, pour autant qu'elle existe, est particulièrement dominée par la force de la mémoire collective, que les générations successives s'empruntent d'ailleurs d'une manière plus ou moins intense unissant ainsi la mémoire collective et la mémoire historique.

Quant à la classe ouvrière, la fluctuation dans son recrutement et dans sa composition a été, depuis un demi-siècle déjà, de plus en plus [107] réduite. La stabilisation a été accentuée par le fait que sortir de cette classe et s'élever à une classe supérieure ou "revenir à la terre" est devenu de plus en plus difficile, improbable, exceptionnel. À ceci vient s'ajouter l'organisation croissante de la classe ouvrière en syndicats et partis politiques ainsi que sa structuration intense de plus en plus poussée qui se réalise avec le concours de signes, signaux, symboles, idées, valeurs, plus ou moins cristallisés. En ce sens, la classe ouvrière acquiert une mémoire collective effective de plus en plus nette, qui s'intègre directement dans la conscience de classe. Il serait donc difficile de recourir à l'intensité de la mémoire collective comme critère de distinction entre les différentes classes.

[108]

**LE CONCEPT DES CLASSES SOCIALES**

Deuxième partie

15e conférence

Maurice HALBWACHS  
Pitirim SOROKIN

[Retour à la table des matières](#tdm)

Pour terminer l'analyse critique de la conception des classes sociales de M. Halbwachs il me reste à ajouter encore quelques mots sur le problème de la mémoire historique des classes, ainsi que sur leurs œuvres culturelles. - Halbwachs affirmait que la mémoire collective directement vécue et pouvant être reconstituée était plus forte dans les classes supérieures que dans les classes inférieures, en particulier dans la classe ouvrière. Mais nous avons vu que cette indication appelle, à l’heure actuelle, de sérieuses réserves, étant donné que cette classe s’est stabilisée et que les organisations syndicales et les organisations politiques de la classe ouvrière présentent des points de repère importants pour reconstituer ce qui a été vécu en commun.

Prenons maintenant la mémoire historique en tant que distincte de la mémoire collective, c’est-à-dire la reconstruction du passé d'une classe par des générations qui ne l’ont jamais vécu et qui doivent, pour le faire, recourir aux traditions et aux modèles transmis ou acquis de nouveau. Peut-être est-il alors possible de comprendre pourquoi Halbwachs a considéré que la bourgeoisie et surtout le prolétariat se trouvent plus démunis de cette mémoire que ne l'étaient les classes d’une époque plus reculée. Évidemment, si l'on ne distingue pas entre classes et états, il est facile de reconnaître que les nobles ont été tout pénétrés par la mémoire historique de leurs familles et par les faits et gestes de leurs ancêtres. On pourrait aussi constater qu'au milieu du siècle dernier la classe ouvrière possédait peu de traditions permettant de reconstruire sa mémoire historique. Mais, depuis lors, les temps ont changé. La mémoire de la Commune, celle du Front Populaire, celle de la Résistance pendant l'occupation, celle des grèves générales ou partielles ayant enregistré des succès, ont contribué à créer une mémoire historique dans la classe ouvrière française, et on pourrait faire des remarques analogues pour les autres pays.

Si la mémoire collective et la mémoire historique ont paru à Halbwachs être bien plus faibles dans la classe ouvrière que dans les autres classes, cela est dû à un phénomène tout autre que celui qu’il avait en vue. C'est la prédominance, dans la conscience de classe prolétarienne, de l’aspiration vers l’avenir, c’est la présence du futur dans le présent même, tel qu’il est vécu ou interprété par les ouvriers. Il est donc impossible de détacher et de traiter séparément les différente aspects de la conscience de classe, tels que la conscience de soi-même, la conscience des besoins, la mémoire, les représentations collectives. Il faut saisir cette conscience comme un ensemble, qui est le phénomène psychique total caractéristique d’une classe. Là aussi, on ne peut pas détacher le psychique - et encore moins le conscient proprement dit - de ses contenus et de ses "œuvres”, y compris ses œuvres culturelles. J’arrive ici à la dernière réserve que je dois formuler à propos de la théorie des classes d’Halbwachs.

[109]

Cette théorie n'accorde pas une importance suffisante aux modèles, aux œuvres, aux symboles, valeurs, idées, idéaux propres à chaque classe. Sous l'influence de l'école Durkheimienne, elle lie trop ces éléments avec la conscience collective unique et prédominante de la société globale dans laquelle les classes sociales sont intégrées. La théorie d'Halbwachs, malgré sa concentration sur l'élément de conscience de classe, ne nous décrit pas le conflit des systèmes de connaissance, des échelles de valeurs, des morales, des esthétiques, des "visions du monde" propres aux différentes classes, ainsi que l'antagonisme entre les doctrines qui les justifient. Cela est d'autant plus frappant que Halbwachs relie lui-même la mémoire collective de la classe bourgeoise à la morale utilitaire et à une interprétation spécifique des mérites et valeurs.

Pour les classes ouvrière, paysanne et moyenne, le problème n'est pas posé. Ce qui a empêché Halbwachs de pousser dans cette direction, c'est probablement sa conception de l'idéal unique et du foyer unique des activités collectives qui s'y rattachent. Ici encore, sa théorie des classes sociales souffre de l'erreur inverse de celle de la théorie marxiste. Si cette dernière identifie directement la conscience de classe prolétarienne et la doctrine marxiste, en laissant de côté toute analyse psychologique de la conscience de classe, la théorie d'Halbwachs est essentiellement une théorie psychologique - l'élément collectif du psychique de modifiant pas son caractère - et elle retourne sans cesse au psychologisme tout en s'efforçant de le dépasser.

Il faut ajouter que Halbwachs n'a pas limité à l'époque industrielle l'existence du phénomène "classe" et que, à l'exception des groupements d'affinité économique, il a laissé de coté l'étude des groupements multiples qui se croisent avec les classes sociales et forment dans le sein de celles-ci des échelles et des combinaisons variées. On aperçoit ainsi les bornes de cette théorie des classes. Son plus grand mérite, comme nous l'avons dit, réside dans la conscience de la complexité qui caractérise ce problème, de la nécessité d'employer plusieurs critères, de la possibilité enfin d'étudier certains aspects du phénomène des classes par des enquêtes empiriques.

\*  
\* \*

Pitirim SOROKIN

Pour terminer cette revue des théories non-marxistes des classes sociales, il ne me reste qu'à examiner les conceptions du sociologue américain Pitirim Sorokin. Dans son livre Society, Culture and Personality, 1947 (pp.261 et suiv.) et dans son article publié par les Cahiers Internationaux de Sociologie, volume II, (pp.57 et suiv.), cet auteur a cherché à répondre d'une façon détaillée à la question : "qu'est-ce qu'une classe sociale ?" - Tout d'abord, Sorokin soumet à une critique justifiée une série de définitions des classes sociales qui lui paraissent inacceptables (parmi celles-ci, il y en a que j'ai mentionnées et d'autres que j'ai laissées de côté).

a) Ainsi, il n'admet pas que la classe soit ramenée à un agrégat : [110] nominal, c’est-à-dire à une simple collection d’individus correspondant à un critère quelconque. Parmi les auteurs qui ont commis cette erreur, il cite de préférence Warner et Lunt, mais nous avons vu, en cours de route, que telle était également la conception de Pareto, de Max Weber, de Geiger, de tous ceux qui identifient les classes avec des catégories sociales établies selon le niveau de leur revenu, de leur fortune ou de leur rang.

b) Il rejette toute définition purement négative des classes sociales, qui considère celles-ci comme des ensembles formés par des individus assimilables les uns aux autres en dehors de l’âge, du sexe ou de la fonction (Sumner et Relier, ou Ogburn et Nimkoff aux États-Unis ; Mahaim en Belgique).

c) Il élimine les définitions qui ramènent les classes aux stratifications sociales, conceptions qui, comme nous l’avons vu, se combinent souvent avec l’interprétation nominaliste. Il cite à ce sujet le manuel de E.T. Hiller, Principes de Sociologie, 1933, dans lequel on lit : "On appelle classe sociale toute division permanente de la société qui se fonde sur des différences de rang relativement constantes et qui est séparée des autres couches par une distance sociale". Sorokin fait ressortir trois défauts de cette définition : elle n’indique aucun critère spécifique de la classe sociale par rapport aux autres groupements qui sont souvent hiérarchisés, elle détruit l’unité de toute classe, étant donné que, à l’intérieur de celle-ci, il se forme des hiérarchies des groupements selon le niveau de leur gain, de leurs besoins, de leur genre de vie ; enfin, des classes sociales peuvent se trouver au même rang, par exemple : les ouvriers et les paysans, ou les propriétaires terriens et les bourgeois.

d) Sorokin rejette les définitions qui identifient la classe sociale avec un des groupes unifonctionnels. Il emploie les termes “unifonctionnel” (uni-bonded) et “multi-fonctionnel” (multi-bonded) dans un sens qui est à peu près le même que celui dans lequel je les ai utilisés depuis mon Idée du Droit Social (1932). Si un groupe a une seule œuvre à accomplir, il est uni-fonctionnel. S’il en a plusieurs, il est multi-fonctionnel. Mais Sorokin ignore le troisième cas, sur lequel j’ai eu l'occasion de beaucoup insister : celui de la supra-fonctionnalité, en particulier lorsqu'elle s’applique non pas à la société globale mais à des groupements particuliers uniques dans leur genre qui, d'après moi, sont précisément les classes sociales.

De toute façon, en dénonçant l’erreur de ramener les classes aux groupements uni-fonctionnels, Sorokin vise non seulement la réduction des classes aux professions (Schmoller), aux activités de différents genres (A. Bauer), mais aussi - sans le mentionner ni peut-être même le savoir - la conception de Schumpeter que j'ai eu l’occasion d'exposer et de discuter dans ce cours. De même, Sorokin critique les théories qui identifient les classes sociales à tel ou tel privilège ou incapacité d'ordre juridique ou économique, ce qui conduit à la confusion entre classes, états et strates.

[111]

e) Enfin, il attaque également les théories qui définissant - comme il le fait lui-même - les classes sociales comme groupements multi-fonctionnels, mais qui accentuent des fonctions qui ne sont pas essentielles. Il prend comme exemple la conception de T. Veblen. Dans [Theory of the Leisure Class](https://standardebooks.org/ebooks/thorstein-veblen/the-theory-of-the-leisure-class), celui-ci insiste sur la fonction de l'oisif, prenant des loisirs, grand consommateur menant un large train de vie ; il attribue cette fonction aux classes supérieures, y compris les industriels et les banquiers d’aujourd’hui. Pour déterminer une classe, il s’appuie donc sur deux fonctions : l’acquisition et le loisir. Sorokin cite encore, à titre d'exemple, les conceptions de Tarde et de Gon- nard, qui mettent en avant la capacité d'intermariage, de fréquentation, le même niveau de culture et de genre de vie, etc..

En entreprenant de donner une définition positive de la classe sociale, Sorokin remarque que, pour y aboutir, il faut inclure ce concept dans une classification générale des groupements : "La raison primordiale des difficultés signalées, écrit-il, est qu'aucun de leurs auteurs n'a développé une théorie systématique des groupes sociaux et n'a essayé d'en élaborer une classification exacte et empiriquement vérifiable. Ce défaut primordial conduit inévitablement à la confusion des classes sociales soit avec des groupements d'autre espèce, soit même avec des' assemblages dépourvus de réalité sociale effective "(Cahiers Internationaux de Sociologie, vol.II, p.77). Il poursuit : "Ce que nous cherchons n'est pas un des groupes multi-fonctionnels déjà mentionnés, mais un groupe inédit. Que nous l'appelions "classe sociale" ou autrement est sans importance, nos pourrions aussi bien l'appeler X". (p.78).

Tout comme Halbwachs, Sorokin combine un nombre considérable de critères pour définir la classe sociale et délimiter la frontière qui la sépare des autres groupements sociaux. Pour lui, les classes sociales sont : "1. En droit ouvertes à tous, mais en fait à demi fermées ; 2. Fondées sur des solidarités ; 3. Normales ; 4. En opposition ou antagonismes entre elles ; 5. Partiellement organisées, mais surtout quasi-organisées ; 6. Partiellement conscientes et partiellement inconscientes de leur propre unité et existence ; 7. Caractéristiques de la société occidentales des XVIIIème, XIXème et XXème siècles ; 8. Représentant des groupes multifonctionnels (multibonded), unis par un double lien unifonctionnel - celui de la profession et de la condition économique (toutes deux prises dans leur acception la plus large) et celui de la division et de la stratification sociales - c'est-à-dire par l'existence d'un ensemble de droits et de devoirs s'opposant essentiellement aux droits et aux devoirs rigoureusement différents d'autres classes sociales (p.78).

Résumons le commentaire que Sorokin donne lui-même de chacun de ces huit caractères de la classe sociale. - 1. Pour autant qu'elle est en croit ouverte et en fait à demi fermée, la classe diffère des castes, aussi bien que des ordres au états auxquels elle succède dans l'histoire 2. En raison du statut professionnel, économique et juridique d'une classe, ses membres sont en gros solidaires, bien qu'il y ait des conflits secondaires au sein de toutes les classes. 3. À certains moments, une ou plusieurs classes s'opposent à d'autres classes. 4. Une classe est un [112] groupe "normal" en ce sens que sa position dépend de l’ensemble de la situation et n’a rien d’exceptionnel ; elle est commandée par le genre du travail accompli. Par exemple, dans le domaine économique et social, le travail manuel (qualifié ou non) est accompagné d’une certaine infériorité, et le travail intellectuel ou organisateur, d'une certaine supériorité. 5. Pour qu'un groupe constitue une classe réelle, il doit comporter au moins une partie organisée et une autre quasi-organisée. Sorokin n'explique pas nettement ce qu'il entend par "quasi-organisation". Car, tantôt il identifie "quasi-organisation" et "conscience de l’unité de la classe", tantôt il les oppose, en appelant "quasi-organisation" le fait que les membres non-organisés sont entraînés par l'organisation) ou encore, il conçoit sous ce terne ce que les Américains appellent "informal organisation" et qui se réduit à un certain équilibre interne du groupe, qu'il serait plus exact d'appeler, selon les cas, "capacité d'être structuré", "structuration", "structure", tous phénomènes qui ne se confondent nullement avec l'organisation. 6. Sorokin donne un commentaire beaucoup trop bref de sa caractéristique de la classe sociale comme "partiellement consciente et partiellement inconsciente de sa propre unité et de son existence". Il ne précise pas comment fonctionne cette conscience ni comment elle se rapporte aux consciences individuelles. Il se contente de dire : "Quand une organisation se constitue, une conscience de classe s'affirme et se manifeste pour les membres du groupe ; les éléments constitutifs de tout groupe : valeurs, significations et normes, se développent avec la conscience de la classe elle-même. Mais une simple idéologie de classe formulée par tel ou tel théoricien ne suffit pas à assurer l'existence objective d'une classe". 7. "Avant le XVIIIème siècle, les classes sociales n'ont pas joué de rôle effectif dans les sociétés occidentales. La place des classes était occupée par des ordres ou états, groupes multi-fonctionnels d'un caractère différent". "Les classes sociales ont commencé à surgir avec force au XVIIIème siècle, et, avec la décomposition progressive des états, elles se sont développées par étapes, devenant de plus en plus organisées ou, au moins, quasi-organisées". "Au cours des deux derniers siècles les classes sociales sont devenues sans cesse plus fortes et constituent maintenant un des plus puissants groupements muiti-fonctionnels dans les sociétés occidentales". 8. La caractéristique spécifique de la classe sociale en tant que groupe multi-fonctionnel est 1'interpénétration de liens professionnels, d'une part, d'une situation économique d'autre part, ainsi que de 1'appartenance au même niveau de la pyramide sociale quant aux droits et devoirs des membres.

Ainsi, la base objective de la classe sociale réside dans la profession, dans la situation économique et dans la situation juridique. Ce sont ces trois fonctions qui constituent le caractère multi-fonctionnel d'une classe, "Les liens économiques et professionnels pris séparément exercent une puissante influence sur le corps et l'esprit, le comportement et le genre de vie d'un individu. Leur influence est encore plus grande quand elle se renforce et se multiplie de l'appartenance au même niveau de la pyramide sociale ; des gens ayant un métier, une situation économique, des droits et des devoirs essentiellement semblables, ne peuvent manquer de se ressembler à beaucoup d'autres égards, physique, éthique, intellectuel, ainsi que dans leurs comportements". Cependant, ces ressemblances ont des limites ; aussitôt que [113] l’on passe d’une nation à une autre, d’une religion à une autre, d’une civilisation à une autre, on constate que la psychologie, le comportement et le genre de vie d'une seule et même classe peuvent diverger considérablement .

\*  
\* \*

En abordant l'appréciation de la théorie des classes sociales de Sorokin, je dois d'abord lui reconnaître des mérites. En dehors de la multiplication des critères destinée à permettre de saisir le phénomène si complexe qu'est une classe sociale, il faut lui savoir gré d'avoir comme Halbwachs - essayé d'éliminer de son analyse toute philosophie de l'histoire [[2]](#footnote-2) et toute prise de position doctrinaire politique et estimative. Il convient de reconnaître que chez cet auteur l'opposition des classes sociales aux castes, ordres, états, plus généralement à tout genre de groupements imposés, est mise en évidence. Je ne peux que louer Sorokin d'avoir essayé de limiter l’existence des classes exclusivement à certains types de structures sociales globales, bien que je ne considère comme acceptable ni l'affirmation qu'elles n'ont paru qu'au XVIIIe siècle ni les raisons que Sorokin en donne. Enfin, je dois saluer la pluralisation des fonctions des classes sociales - quoiqu'elle ne me paraisse pas suffisante - ainsi que la constatation de l'impossibilité de réduire les classes à leurs organisations, car les premières impliquent toujours plus que les secondes ne sont capables d'exprimer.

Malgré quelques progrès qu’il a fait accomplir à l'élaboration d'une théorie sociologique des classes sociales, je ne crois pas que Sorokin ait réussi à résoudre le problème. Il a plutôt combiné certains éléments plus ou moins acceptables venant des conceptions précédentes sans arriver à une synthèse effective. Les difficultés commencent dès l'établissement de son concept de groupement. Sorokin insiste avec raison, comme tant d'autres sociologues, sur le fait que la classe est un groupe réel et non pas un agrégat nominal, et il exige, à juste titre encore, que la classe soit intégrée dans une classification générale des groupements. Mais qu'entend-il par groupement ? Ici, la première déception nous attend. Comme Moreno et Znaniecki, comme von Wiese et Dupréel, Sorokin réduit le groupe à un réseau de "rapports sociaux", c'est-à-dire qu'il ignore à la fois les Nous qui s'affirment à coté des "rapports avec autrui" à l'intérieur de tout groupe, et le fait que le groupe est irréductible aux Nous et aux "rapports avec autrui", car il représente leur équilibre, leur cohésion et, partant, une unité collective, un cadre social plus fort et plus riche qu'eux. Pour Sorokin, tout fait social peut être défini comme "interaction humaine possédant un sens" (meaningful human interaction) ; il est constitué de trois éléments : la signification spirituelle, le véhicule matériel et l'agent humain. Le groupe a donc pour caractère fondamental d'être "une unité à la fois significative, causale et fonctionnelle d'interaction humaine" (*op.cit*, pp.39, 69 et suiv., 91 et suiv., 145 et suiv. Or, ce qui frappe dans cette définition, ce sont les quatre traits suivants : a) elle part d'un spiritualisme platonisant ; b) elle est tellement large qu'elle ne révèle pas de distinction entre groupement particulier et société globale ; c) elle ignore l'existence des Nous, de leurs conflits et de leur équilibre à l'intérieur d'un groupe ; d) elle laisse ouverte [114] la question de savoir si ce sont les groupements particuliers ou seulement les sociétés globales qui entrent en contact avec les significations et les valeurs, par conséquent, elle ne pose pas la question de la mesure dans laquelle les groupes particuliers sont perméables à la pénétration de la société globale.

Le résultat est que nous ne trouvons pas, chez Sorokin, de classification proprement dite des groupements ; aussi le problème de leur compatibilité réciproque de leur mesure de dispersion et de leurs rapports avec la société globale n'est-il pas posé. L'auteur mentionne en revanche des "groupements socio-culturels", auxquels, d'une façon paradoxale, n'appartiennent ni la classe, ni la famille, ni la profession (op.cit., pp.170 et suiv.). En bref, bien que, dans la définition qu'il donne de la classe sociale, Sorokin n'explicite pas au grand jour son spiritualisme dogmatique, c'est bien ce dernier qui 1'empêche de saisir la classe comme un "phénomène social total" dont les plans étagés sont variables. Il s'ensuit qu'il met les œuvres objectives (ce qu'il appelle la culture) plus ou moins en dehors des classes sociales, en exagérant, d'une part, le rôle de la société globale, d'autre part le rôle au spirituel et du mental à l'intérieur de celle-ci.

Le recours à la solidarité, au critère de normalité, enfin à l'opposition entre classes n'est pas d'un grand secours, car ces caractères se retrouvent avec différentes accentuations dans d'autres groupements que les classes (professions, corporations, familles, partis politiques, etc..) ; pour servir de points de repère à la définition des classes, ils devraient être précisés en fonction de celles-ci ; la solidarité ou l'antagonisme de classe peuvent se comprendre non pas à partir de la solidarité et de l'antagonisme en général, mais seulement et partir de la classe elle-même (qu'il reste à définir) et même en se fondant sur la situation particulière où se trouve une classe. Nous sommes donc ici en présence d'un véritable cercle vicieux.

Sorokin insiste trop sur les éléments organisés d'une classe et cette attitude est liée à sa conception défectueuse des groupements particuliers, dont il ne révèle pas suffisamment le caractère structurable et souvent structuré. Cela tient aussi à l'importance trop grande qu'il attribue à l'élément de droit dans une classe, sans préciser si ce droit est né de la classe ou lui est imposé par la société globale. N'ayant pas réussi d préciser le concept de quasi-organisation, qui se substitue chez lui à la structuration, Sorokin n'aboutit pas non plus à expliquer nettement la différence existant entre une classe en germe, non structurée, mais structurable et dont la structuration est à ses débuts, et une classe constituée, structurée et partiellement organisée. Ayant senti le problème, il ne le résout pas : c'est la rançon qu’il paye pour avoir minimisé l'importance de l'ensemble des manifestations culturelles d'une classe et avoir exagéré le rôle de l'expression de celle-ci dans les différentes organisations et dans le Droit.

Ici, le recours à la conscience de classe ne peut pas lui être utile, car il n'explique pas s'il s'agit d'une conscience collective ou non (d'où surgiraient des consciences collectives dans de simples réseaux de rapports sociaux ?), ni en quoi la conscience de classe se distingue de la conscience que possèdent d'autres groupements de leurs unité, ni quelles [115] sont les qualités et les limites de cette conscience, dont les œuvres culturelles spécifiques paraissent être exclues au profit de celles de la civilisation à laquelle participe la société globale.

La réduction des fonctions de la classe sociale à la profession, à la situation économique et à l'affirmation d'un rang social me semble tout particulièrement discutable. J'ai déjà eu l'occasion d'insister sur le fait que c'est la classe qui détermine le choix des professions et non l’inverse. Accentuer spécialement l'élément de la profession pour préciser les fonctions d'une classe, c'est oublier en outre - comme le font si souvent les marxistes - qu'une grande partie des membres des classes ne participent pas à la production et, partant, n'exercent pas de profession (tels les descendants mineurs, les ascendants âgés, souvent les femmes). On doit attacher une grande importance à la situation économique - c'est-à-dire au niveau de revenu, de fortune, de consommation, de chances dans la vie - mais il ne faut pas oublier que ces éléments varient considérablement à l'intérieur de chaque classe, disposée elle-même en pyramide de groupements d'affinité économique. Le niveau social, le rang d'une classe dans une société dépendent d'une situation d'ensemble et, souvent, du résultat de la lutte entre les classes, ainsi qu'entre différentes tables de valeurs en compétition.

Finalement, il s'agit non pas de la multi-fonctionnalité, mais de la supra-fonctionnalité des classes, qui ne luttent pas seulement entre elles mais aussi avec la société globale - la Nation - à laquelle elles font concurrence. Évidemment, dans les sociétés industrielles - les seules où surgissent les classes sociales - parmi les innombrables fonctions des classes, les fonctions économiques de production, de circulation, de distribution, de consommation, de participation à la planification sont particulièrement soulignées. Mais rien ne serait plus faux que de réduire à quelques fonctions économiques la richesse quasi infinie des fonctions des classes sociales.

Aucune conception des classes sociales ne m'ayant paru entièrement satisfaisante, je vais essayer dans la troisième partie de mon cours de reprendre la question pour mon propre compte.

[116]

**LE CONCEPT DES CLASSES SOCIALES**

Troisième partie

EXPOSÉ  
SYSTÉMATIQUE

[Retour à la table des matières](#tdm)

[116]

**LE CONCEPT DES CLASSES SOCIALES**

Troisième partie

16e conférence

LES CARACTÈRES  
CARDINAUX DES  
CLASSES SOCIALES

[Retour à la table des matières](#tdm)

De tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, ressort la marche à suivre pour aboutir à une clarification du concept de classes sociales ; il faut commencer par trouver la place de celles-ci dans le macrocosme des groupements particuliers ; ensuite, il convient d'étudier les classes sociales : a) dans leurs rapports avec les groupements qu'elles intègrent dans leur sein, y compris leurs propres strates, b) avec les groupements qui restent en dehors d'elles ou s'y opposent, c) avec le types de structure globale où les classes sociales apparaissent, agissent, luttent entre elles, d) enfin, avec les formes de sociabilité qui s'y actualisent. Pour éclaircir le concept de classes sociales, il faut donc prendre comme centre de perspective la sociologie différentielle des groupements, sans jamais perdre de vue ni l'échelle des sociétés globales ni celle de la micro-sociologie. Cela permettra également d'examiner en conclusion le problème du déterminisme spécifique des classes, de leur nombre variable et de leur avenir probable.

Six caractères nous paraissent cardinaux pour différencier les classes sociales des autres groupements particuliers. Ce sont la supra-fonctionnalité des classes, leur incompatibilité radicale entre elles, leur caractère normalement réfractaire à la pénétration par la société globale, leur tendance vers la structuration intense (à distinguer de l'organisation). Enfin leur caractère de groupements de fait et à distance. J'ai eu recours à un plus grand nombre de critères et je suis même enclin aujourd’hui à les multiplier encore, comme on va le voir. Mais ces autres critères ne font qu'aider à donner une définition complète et détaillée des classes sociales et se trouvent quelque peu liés entre eux. C'est pourquoi nous pouvons commencer par nous contenter de donner au préalable la définition suivante des classes sociales : "Les classes sociales sont des groupements particuliers de fait et à distance caractérisés par leur supra-fonctionnalité, leur tendance vers une structuration poussée, leur résistance à la pénétration par la société globale et leur incompatibilité radicale avec les autres classes". Pour chaque auditeur ou lecteur non prévenu cette définition préalable des classes sociales devrait déjà entraîner deux conséquences évidentes.

a) La conscience de classe et les œuvres culturelles des classes sont implicitement reconnues comme aspects importants de leur réalité, car la structuration est un mouvement vers la cohésion ou l'équilibre des différents paliers en profondeur et des différentes formes de sociabilité à l'intérieur des phénomènes sociaux totaux partiels ou globaux, cohésion et équilibre armés et cimentés de modèles, signes, signaux, symboles, rôles sociaux, valeurs et idées spécifiques. Si tous les groupements particuliers, pour autant qu'ils sont non seulement structurables mais effectivement structurés, manifestent l'existence d'une conscience collective et d'œuvres culturelles plus ou moins nettement développées (ne parle-t-on pas d'un "esprit de corps" ?), qu'y a-t-il d'étonnant à ce que ce caractère soit particulièrement accentué pour les classes sociales, réfractaires à la société globale, supra-fonctionnelles et incompatibles [117] entre elles ? C'est pourquoi, lorsque certains de mes critiques m’ont reproché d'ignorer dans ma définition des classes sociales "la conscience de classe" et "l’idéologie de classe", j'ai dû me demander s'ils m'ont vraiment lu ou s'ils ont vraiment compris ce que signifiait mon insistance sur le caractère essentiellement structuré des classes.

b) Tout en représentant un foyer particulièrement riche en ce qui concerne les œuvres culturelles, la mise en perspective de la connaissance, de la morale et du droit, de l'idéologie enfin, ainsi qu'au point de vue de l’intensité de la conscience collective, les groupements de fait et à distance, réfractaires à la société globale et incompatibles entre eux n’apparaissent que dans les structures globales industrialisées qui disposent d'une technique suffisante de production, de distribution, de communication, de diffusion, et qui mettent en mouvement de très grands nombres de participants. Or, dans ces types de structures globales, qu'elles soient capitalistes ou collectivistes, les modèles techniques, les fonctions et les organisations économiques jouent un rôle de tout premier plan dans la hiérarchie des paliers en profondeur ; il ne paraît donc pas douteux que, dans la supra-fonotionnalité des classes sociales, ce sont leurs fonctions économiques qui se trouvent particulièrement accentuées. On ne saurait donc, sans contre-sens flagrant ou mauvaise foi, m'attribuer la tendance à exclure de ma définition des classes sociales leur aspect économique. Tout ce que j'essaie de faire, c'est de replacer cet aspect économique, de même que l'aspect psychologique, dans l'ensemble des phénomènes sociaux totaux dont ils font partie : le phénomène social total de la classe et celui de la société globale dans laquelle les classes apparaissent et luttent entre elles.

Ayant éliminé ces deux malentendus majeurs dûs à ce que certains de mes critiques ont, de toute évidence, mal interprété les définitions que j'ai essayé de donner des classes sociales, nous pouvons maintenant procéder à une explication plus précise des six critères cardinaux distinguant les classes des autres groupements particuliers, pour ajouter ensuite une série d'autres caractéristiques de détail.

1. Les classes sociales sont des groupements de fait, ai-je dit, ce qui les distingue notamment des groupements imposée et des groupements volontaires. Il s'agit ici du fondement de la formation des groupements. Les groupements avec lesquels on a si souvent confondu les classes sociales - états, ordres, corporations, castes, etc. - ont été pour la plupart des groupements imposés. Tels ont été les phratries et les gentes, les eupatrides et le patriciat, le démos et la plèbe, dans l'antiquité grecque et romaine ; les sociétés marchandes, les guildes, les jurandes et les maîtrises, dans les villes du moyen-âge ; la noblesse, le clergé, la roture, les corps de métiers, sous l'ancien régime. Certains des groupements imposés peuvent n'être que des corporations obligatoires, lorsqu'ils s'adressent seulement à leurs membres, certains autres, que des fondations, lorsqu'ils n'intègrent que les intéressés-bénéficiaires qui leur sont soumis. Cependant, les deux principaux groupements imposés, l'État et l'Église, relèvent à la fois de la fondation et de la corporation. - Quoi qu'il en soit, tout groupement imposé (qu'il s'agisse d'une corporation obligatoire ou d'une fondation) présuppose une réglementation juridique dictant le devoir de participer [118] à …, ou de bénéficier de... en se soumettant ; il se lie avec une organisation qui représente la barrière entourant le groupe. Or les classes sociales s'affirment en dehors des divisions officielles, sans tenir compte des réglementations juridiques imposées ni des barrières liées avec des organisations (que celles-ci aient le caractère de corporations ou celui de fondations). Au point de vue de leur formation, les classes sociales n'appartiennent donc pas aux groupements imposés.

Elles rentrent encore moins dans le genre des groupements volontaires. Nous comprenons sous ce terme les groupements auxquels les membres participent de leur plein gré, c'est-à-dire par suite d'une adhésion ou d'une admission conforme à leur désir. Nous pouvons citer comme exemples les plus simples de tels groupements : les syndicats professionnels, les coopératives, les mutualités, les partis politiques, les sociétés philanthropiques, les sociétés savantes, les sociétés commerciales, les sociétés par actions, les trusts et les cartels, etc... Parmi les groupements volontaires, une espèce privilégiée est constituée par les associations, qui peuvent être définies comme des groupements volontaires gérés démocratiquement et dont on peut sortir librement. Cependant, souvent, les groupements volontaires élaborent des procédures restreignant cette sortie et ils ne sont nullement toujours égalitaires (par exemple les trusts et les Cartels). Les classes sont toujours d'une toute autre nature.

Certes, il y a des cas où un individu décide consciemment d'entrer dans une classe (par exemple, un intellectuel qui adhère à la classe prolétarienne, ou un parvenu qui est arrivé è s'intégrer consciemment dans une classe supérieure) ; mais, en dehors de ces exceptions qui sont rares, les classes sociales se constituent sans aucune intervention de la volonté de leurs membres ou d'une volonté supérieure. Elles ne sont ni des groupements imposés, ni des groupements volontaires, mais des groupements de fait. Les groupements de fait sont des groupements auxquels leurs membres participent sans que cela soit explicitement voulu par eux et sans qu'ils obéissent aux injonctions d'une organisation ou d'un pouvoir précis. Ce genre de groupements comprend les classes sociales, mais également beaucoup d'autres groupements, tels les groupes d'âge, les groupements d'affinité économique (fondés sur l'identité de fortune ou de revenu), les producteurs, les consommateurs, les chômeurs, les différents publics, les groupements ethniques, les minorités nationales, etc... On participe couramment à la plupart de ces groupements comme M. Jourdain faisait de la prose : sans le savoir.

Ce n'est cependant pas le cas des classes sociales. Celles-ci constituent des groupements de fait ayant une tendance vers la structuration poussée, et, par là-même, vers la "prise de conscience de classe". Plus généralement, les classes sociales sont des groupements beaucoup plus riches de contenu et beaucoup plus fortement charpentés que la plupart des autres groupements dits "de fait", dont certains (comme, par exemple, ceux qui sont fondés sur l'âge, sur l'affinité économique, les publics, etc...) tantôt constituent des unités collectives réelles, tantôt ne représentent que des possibilités virtuelles d'unification.

2. J'ai dit, en second lieu, que les classes sociales sont des [119] groupements à distance. Il s'agit ici de la mesure de la dispersion des groupements. On peut distinguer à ce point de vue les groupements réunis en permanence, les groupements rassemblés périodiquement, les groupements à contacts artificiels et les groupements à distance. Parmi les groupes intimes réunis en permanence, citons la famille domestique, le ménage, les petits hameaux, les pensionnats, -les internats, les couvents, les unités militaires, le groupe artisanal du moyen-âge (maître et apprentis) etc.. Évidemment, l'intimité du groupe n'est pas la même selon que sa réunion ininterrompue n'est que temporaire (internat, unité militaire, maître, compagnon et apprentis) ou destinés à durer toute la vie (famille domestique, ménage, couvent, etc...) - Parmi les groupes rassemblés périodiquement - ce sont les plus répandus - on peut donner des exemples très variés. Il faut d'ailleurs distinguer les groupes qui se réunissent rarement et ceux qui se réunissent très fréquemment ou même restent réunis la plus grande partie de la journée. Citons, parmi les premiers, les syndicats, les partis politiques, les coopératives, les conseils des sociétés par actions, etc... Citons, parmi les seconds, le personnel des usines, et des bureaux, les auditoires d'une faculté, etc..

On peut constater carrément que les classes sociales n'appartiennent ni aux groupements intimes réunis en permanence ni aux groupements rassemblés périodiquement. C'est précisément un préjugé de croire que les groupements ne peuvent pas exister sans que leurs membres soient parfois rassemblés ou puissent au moins se voir de temps à autres et se fréquenter. Les classes sociales, représentent un cas privilégié de groupements à distance (n’est-ce pas une des implications de l'adage marxiste : "prolétaires de tous les pays, unissez-vous" ?) ; mais il y a aussi un nombre considérable d'autres groupements dont, normalement, les membres ne se rassemblent pas ; tels sont, par exemple, les chômeurs, les producteurs, les consommateurs, les professions (si elles ne sont pas organisées), les différents publics, et ainsi de suite. - Il faut également prendre en considération les groupements à contact artificiel, comme les abonnés du même périodique influencés par celui-ci, les personnes inscrites à des partis politiques et qui, sans fréquenter leurs sections respectives, suivant les mots d'ordre donnés, les membres d'un comité qui ne se réunit pas et où l'on vote par correspondance, etc.. On ne peut évidemment pas établir de cloisons étanches entre les groupements à distance et les groupements à contact artificiel. À l'heure actuelle, étant donnés les moyens techniques de communication, nombre de groupements présentent les deux caractères à la fois : tels sont les publics divers, les professions, et même, dans une certaine mesure, les classes sociales, ces groupements à distance par excellence. En effet, les classes sociales tendent vers uns structuration très poussée et s'expriment dans une multiplicité d'organisations qui peuvent être très actives et très influentes : ces classes deviennent par là-même, dans certaines de leurs secteurs, des groupements à contant artificiel, tout en restant dans leur ensemble des groupements à distance.

Il est intéressant de noter que l'existence même des classes sociales - les plus puissants et les plus riches en contenu des groupements particuliers - contredit la conception naïve de certains sociologues américains qui ont cru trouver dans l'intimité et la réunion en permanence des groupes restreints le critère de stabilité, de force et [120] de cohésion de tout groupement. Aujourd’hui, ces qualités appartiennent en premier lieu aux groupements à distance et à contact artificiel, tels que les classes sociales. On trouvera une confirmation de cette observation en se plaçant au point de vue de la sociologie de l’esprit : on pourra constater que les classes sociales s’avèrent comme des cadres sociaux de la connaissance, du droit, de l’art, de la morale, de l’éducation, de le religion, etc., bien plus efficaces et intenses que ceux qui sont constitués par des groupements intimes et même par la plupart des groupements périodiquement réunis.

3. Nous arrivons maintenant au troisième caractère cardinal des classes sociales, le plus important de tous : leur supra-fonctionnalité. En effet, dans ce cours, nous avons déjà eu, à plusieurs reprises, l’occasion de souligner qu'il est impossible de détailler toutes les œuvres qu’une classe sociale avait à accomplir, car, indépendamment du fait qu'elle se prépare à accéder au pouvoir, ou qu'elle se trouve au pouvoir, ou qu’elle a perdu ce pouvoir, elle interprète à sa manière toutes les fonctions exercées par elle-même et par les autres classes et groupements. Les classes sociales se trouvent être pratiquement les seuls groupements particuliers possédant d’une façon immanente la supra-fonctionnalité et se trouvant ainsi en compétition avec les société globales : telles, par exemple, que les Nations, lorsque la structure de celles-ci admet la division en classes. Les minorités nationales - qu'on pourrait également caractériser comme supra-fonctionnelles - ne sont en réalité que des imitations des Nations voisines, ou leurs ombres projetées en dehors. Les classes sociales sont, au contraire, des fractions d'une seule et même Nation : c'est en concurrence avec celle-ci et en dehors de toute autre Nation qu'elles prétendent à la plénitude des fonctions. Beaucoup d'auteurs ont eu le tort d’attribuer la supra-fonctionnalité à un groupement multi-fonctionnel : l'État - le bloc des groupements de localité - en le confondant avec la Nation. Cette confusion a été facilitée et partiellement provoquée par une erreur d’optique : c'est que, dans certaines structures globales, la hiérarchie variable des groupements s'établissait en faveur de la prééminence de l’État sur les autres groupements fonctionnels, accompagnée de l'élargissement relatif des fonctions de l'État. Mais celui-ci n'arrive jamais à une supra-fonctionnalité effective [[3]](#footnote-3), ce qui peut être vérifié par le fait qu'il s'exprime dans une organisation unique : cette possibilité est exclue pour la Nation et les classes sociales.

Il faut une multiplicité d’organisations différentes pour exprimer une unité collective supra-fonctionnelle, car le schématisme abstrait d'une organisation quelle qu'elle soit ne peut réussir à exprimer que certaines fonctions, mais non la totalité des fonctions. D'où la tension permanente entre partis politiques, syndicats, associations de jeunesse, etc. comme expressions d'une classe sociale, tension parallèle à celle qui se manifeste entre État, Organisations Économiques, Organisations Culturelles, en tant qu'expressions de la Nation ou des Sociétés Internationales. [121] C'est donc la supra-fonctionnalité qui empêche les classes sociales, comme les Nations, de s'identifier avec les organisations qui cherchent à les exprimer, et qui ne peuvent y aboutir que partiellement. Les classes sociales, à l'instar des Nations, restent comme telles toujours inorganisées, tout en étant très puissamment structurées et en servant de base à des organisations fort agissantes et efficaces.

La supra-fonctionnalité des classes sociales laisse pressentir toute l'envergure du conflit entre les classes en présence d'une part, entre chacune d'elles et la structure sociale globale d'autre part. Ce double antagonisme a pour base ultime les supra-fonctionnalités concurrentes. Chaque classe sociale est tout un monde et voudrait devenir le monde unique en s'identifiant soit avec la société globale existante - d'où les autres classes seraient sinon exclues du moins mises à l'écart par leur maintien dans une position subalterne - soit avec la société globale future où il n'y aurait plus de classes. Ceci conduit à l'incompatibilité radicale entre les classes sociales, dont nous allons bientôt parler.

Mais avant d'y arriver nous croyons devoir compléter notre exposé de la supra-fonctionnalité des classes sociales par une double remarque, a) Étant supra-fonctionnelles, les classes sociales sont des microcosmes de groupements uni-fonctionnels et multi-fonctionnels divers ; ce sont des groupements de groupements. Elles englobent non seulement des familles et des professions, mais aussi les groupes d'âge, les producteurs et les consommateurs, les groupements d'affinité fraternelle de différents genres, y compris l'affinité de situation économique (les strates), les groupements d'activité non lucrative, les groupements mystico-extatiques (groupements religieux, y compris le clergé, les croyants, et les observants, les sectes, les loges maçonniques, etc. C'est pourquoi, à l'intérieur des classes sociales, la lutte entre les groupements d'autres espèces se poursuit ; elle ne se limite pas à la rivalité entre les différentes couches de la même classe. L'intensité de cette lutte est inversement proportionnelle, à l'intensité de l'antagonisme des classes. Plus celui-ci est violent et moins la lutte est intense entre les groupes compris dans le sein des classes. C'est pourquoi si l’on présuppose que l'antagonisme des classes doit perdre de sa vigueur dans une structure globale collectiviste, on s'attendra à ce que s'actualise alors avec force à l'intérieur de ces classes les luttes entre professions, producteurs et consommateurs, groupements d'affinité fraternelle, groupements mystico-extatiques, etc...

b) Si l'on réduit tous les groupements particuliers aux groupements fonctionnels, et si on les distingue exclusivement d'après leurs fonctions (comme on le fait souvent), on ne pourra pas réussir à assigner aux classes sociales une place parmi ces groupements. Supposons que l'on fasse un pas en avant et que l'on reconnaisse que les groupements fonctionnels forment des hiérarchies variables dans les différents types de structures globales (au sommet desquelles se trouvent tantôt les groupements de parenté, tantôt les groupements religieux, tantôt les groupements d'activité économique, tantôt les groupements de localité) : même dans cas on ne parviendra à trouver aucune trace des classes sociales ni de leur hiérarchie spécifique. Et pour cause. Car les classes sociales, étant supra-fonctionnelles, pénètrent la plupart des groupements fonctionnels [122] et les intègrent partiellement dans leur cadre ; elles forment une hiérarchie spécifique de classes et, à l’intérieur de chaque classe, une autre hiérarchie particulière. Ces deux hiérarchies se trouvent toujours dans une certaine mesure en compétition avec celle des groupements fonctionnels caractérisant la structure de la société globale. Les classes sociales n'apparaissent précisément que dans les structures globales où la hiérarchie des groupements fonctionnels se laisse concurrencer par la hiérarchie des classes sociales et de certains des groupes subalternes formant des échelles dans leur sein. C'est ainsi que, dès le début du capitalisme, à l'époque de Colbert, l'État territorial consolidé, ayant gardé le souvenir de son alliance avec les villes affranchies contre les féodaux, se montre enclin non seulement à promouvoir les manufactures, mais à en favoriser les bénéficiaires - la bourgeoisie montante restée roturière ou anoblie - contre la noblesse d'épée, les paysans et les ouvriers. Après la révolution française, sous le régime du capitalisme concurrentiel, en appliquant dans la vie économique le principe : "laisser faire, laisser passer", non seulement l'État dit libéral a relâché sa prééminence relative sur les autres groupements fonctionnels, mais encore il s'est laissé de plus en plus pénétrer par les classes sociales, leur lutte et leurs hiérarchies externes et internes. Sous le régime du capitalisme développé, les, classes supra-fonctionnelles l'ont donc emporté sur la prééminence de l’État et leur hiérarchie a commencé à prévaloir dans les structures globales sur celle des groupements fonctionnels.

[123]

**LE CONCEPT DES CLASSES SOCIALES**

Troisième partie

17e conférence

LES CARACTÈRES  
CARDINAUX DES  
CLASSES SOCIALES  
(suite)

[Retour à la table des matières](#tdm)

Dans ma dernière conférence, j'ai donné une définition préalable des classes sociales, que j'ai formulée de la façon suivante : "Les classes sociales sont des groupements particuliers de fait et à distance caractérisés par leur supra-fonctionnalité, leur structuration poussée, leur résistance à la pénétration par la société globale et leur incompatibilité radicale avec les autres groupements". Ensuite j'ai commenté en détail les trois premiers critères : groupements de fait, groupements à distance, groupements supra-fonctionnels.

4. J'en arrive à la quatrième caractéristique cardinale des classes sociales leur incompatibilité radicale entre elles. - En règle générale, le problème de la mesure de compatibilité ne se pose qu'entre groupements de la même espèce. Au contraire, des groupements d'espèces différentes sont habituellement compatibles, quels que soit le régime et le type de société. Doit-on insister sur le fait que, dans divers types de structure globale, les mêmes individus participent simultanément à une famille, à des groupements d'affinité fraternelle, de localité, d'activité économique, à un parti politique, à un groupement religieux, à un club, et ainsi de suite ?

Les groupements de la même espèce entièrement compatibles entre eux ne sont pas rares : cependant, ils ne constituent pas le type de groupements le plus répandu. C'est le cas des différents publics, des producteurs et des consommateurs, des sociétés savantes, des académies, des centres de recherches, des clubs, des coopératives, des sociétés anonymes, des entreprises industrielles et commerciales et également - en principe - des trusts et des cartels.

Les groupements de la même espèce partiellement compatibles entre eux (c’est-à-dire compatibles sous certaines conditions et à différents degrés) se rencontrent très fréquemment, d'autant plus que certains groupements, en principe incompatibles entre eux, s'affirment parfois, en fait, comme partiellement compatibles. Parmi les groupements partiellement compatibles entre eux, citons les professions, les syndicats, les industries, les communes, les municipalités, les groupements de parenté (au sens large du lien unissant plusieurs familles), certains groupements d'affinité fraternelle (d'amis, de convives, de camarades de jeu, d'enfants, etc ...) . En effet, rien n'empêche, en principe, d'exercer plusieurs professions ou métiers, ni même d'être membre de plusieurs syndicats, et ainsi de suite, comme rien n’empêche d'habiter ou de travailler, à différentes périodes de l'année, dans différents endroits, communes, départements, ni de participer à différents cercles d'amis, etc... Cependant, de tels cumuls ne sont pas toujours possibles et l'on constate alors l'existence de certaines limitations, explicitement formulées ou implicitement admises, ainsi que de certaines difficultés de fait, souvent restrictives. Quelques groupements en principe incompatibles, tels les partis politiques, les groupements d'affinité économique et les familles-ménages, les États et les Églises, admettent des dérogations reconnues [124] ou tacites. Des partis peuvent non seulement conclure des accords électoraux, mais "s’apparenter", tolérer ou admettre "une double appartenance". Les groupements d’affinité économique (fondées, par exemple, sur la fortune, les revente, un intérêt particulier commun), pour autant qu'ils ne sont pas intégrés dans des classes différentes, peuvent, du fait de fluctuation de la conjoncture et à cause de la mobilité possible de la situation de leurs membres, passer imperceptiblement de l'incompatibilité à la compatibilité. Bien qu'il soit interdit d'être chef ou membre de plusieurs familles-ménages à la fois, dans les sociétés ou la bigamie et la polygamie sont prohibées, il n'est pas rare que, d'une façon secrète, mi- secrète ou quasi-ouverte, l'époux ou l'épouse participe à plusieurs familles-ménages. Les États admettent parfois implicitement la double citoyenneté (tolérée et même favorisée par la législation américaine et allemande au cours de la première moitié du XIXe siècle) ; dans les États fédéraux ou confédéraux, elle est directement imposée ; enfin, dans les États des deux Amériques, un pourcentage considérable d'immigrés conservent pendant des générations des liens culturels, politiques, moraux et psychologiques avec leur État d'origine. On peut donc conclure que même l'incompatibilité entre les États, au point de vue de l'impossibilité de participer à plusieurs d'entre eux, admet des degrés. Fait surprenant : les Églises - elles aussi - ne sont pas toujours essentiellement incompatibles : on pourrait citer l'exemple de l'Église Uniate - dont les fidèles se considèrent comme appartenant à la fois aux deux Églises : catholique et orthodoxe - ou le mouvement en faveur de l'union des Églises chrétiennes, qui formeraient une sorte de fédération.

Laissons de coté les groupements exclusifs et clos, c'est-à-dire ceux qui absorbent leurs membres au point de leur interdire toute participation à n’importe quel autre groupement même de genre différent (par exemple, certains Ordres monastiques, certaines sectes, les équipes d'esclaves, les cellules de prisonniers à perpétuité, etc. ; on ne trouve alors, comme groupements effectivement incompatibles entre eux, que les groupements de sexe et d’âge (pour autant qu'ils forment réellement des groupements, les castes héréditaires, les minorités ethniques, et, avant tout, les classes sociales. Les castes étant des groupements imposés, nous pouvons les mettre à part. Les minorités ethniques s'assimilent et se dissolvent souvent elles deviennent compatibles par degré, déjà grâce au métissage. Les groupes d'âge ne constituent pas toujours des unités collectives réelles, et, même lorsqu'ils prennent ce caractère, leur structuration et leur incompatibilité se trouvent fortement limitées par la circulation des générations.

Ainsi, pratiquement, les classes sociales sont seules à incarner d'une façon spontanée et immanente l'incompatibilité radicale et permanente des groupements qui ne sont pas clos (nous verrons, au contraire, qu'elles appartiennent au genre des groupements ouverts). Il est impossible de participer simultanément à deux ou plusieurs classes sociales. On ne peut pas, par exemple, se réclamer à la fois de la bourgeoisie, du prolétariat et des classes moyennes. Cette situation vient non seulement de la supra-fonctionnalité des classes sociales - qui encourage chacune d'elles a vouloir représenter la société globale et à prétendre décider du sort et de la position des autres classes - mais [125] elle est due aussi à leur structuration poussée, qui implique l’irréductibilité des consciences collectives et mentalités, l'impossibilité de réconcilier les tables des valeurs, la divergence essentielle des visions du monde, l'opposition des "idéologies" (doctrines justificatrices). L'antagonisme des classes est fonction directe de leur incompatibilité et de leur supra-fonctionnalité, qui sont plus fondamentales que le conflit immédiat d'intérêts économiques et que la lutte pour le pouvoir proprement dit.

Contre cette caractéristique, on pourrait peut-être objecter que, à l'intérieur de chaque classe, il y a une hiérarchie de strates ou couches, et que les couches inférieures d'une classe et les couches supérieures d'une autre classe située plus bas peuvent servir d'intermédiaires, de tampons, ou même circuler entre les deux classes, sinon y participer simultanément. En appuyant sur l'existence des "classes moyennes" d'une part, des classes formées par des intellectuels et des techno-bureaucrates d'autre part, on pourrait renchérir sur le fait que ces classes (qui, en tant que telles, se trouvent en situation intermédiaire et, pour cette raison, sont normalement moins structurées) pourraient servir, pour ainsi dire, de réservoir aux "strates" ; celles-ci circuleraient d'une classe à l'autre et rendraient l'incompatibilité entre elles plus ou moins relative.

Je répondrai à ces objections qu'elles signalent un fait méritant toute notre attention, mais qu'elles l'interprètent mal. Les travailleurs du livre, par exemple, qui représentent la couche supérieure du prolétariat, n'ont rien à voir avec la classe moyenne ni avec la bourgeoisie. Les petits entrepreneurs et intellectuels bien rétribués (avocats, médecins, professeurs, artistes, etc.) qui forment la couche inférieure de la classe bourgeoise, restent fermement attachés à celle-ci, sans montrer de tendance à s'intégrer aux classes moyennes et à plus forte raison, à la classe ouvrière. Seule, la classe virtuelle des techno-bureaucrates - dont certaines couches appartiennent à la bourgeoisie et d'autres aux classes moyennes - montre une certaine velléité de circuler entre les classes, car ses membres peuvent servir n'importe quel régime et n'importe quelle classe, pour autant que leur structuration en classe séparée n'en est qu'à ses débuts. Mais si cette structuration était un fait accompli, la techno-bureaucratie s'opposerait à toutes les autres classes, deviendrait incompatible avec elles et essaierait de les dominer.

L'existence des classes moyennes n’atténue pas pour autant l'incompatibilité entre les classes. L'appartenance aux classes moyennes ne rapproche ni du prolétariat, ni de la bourgeoisie. Simplement, ce terme recouvre plusieurs classes virtuelles, en formation, avec des structures quelque peu fluctuantes et des strates plus mobiles. D'où le pluriel qu'on emploie ici. D'où aussi l'impossibilité fréquente de prévoir les réactions des classes moyennes et de leurs différentes strates aux conjonctures concrètes. Celles-ci peuvent les rendre non moins réfractaires que les autres classes à la pénétration par la société globale.

5. La cinquième caractéristique cardinale des classes sociales, c'est précisément leur résistance à la pénétration par la société globale. Tous les groupements particuliers sont intégrés dans les sociétés [126] globales et, par là-même, subissent quelque peu la pénétration de celles-ci : cette influence se retrouve jusque dans les groupements prohibés, persécutés, secrets, chez, les esclaves, et ainsi de suite. Mais le mode d’intégration et la mesure de pénétration par la société globale varient selon les différents genres de groupements et les différents types de structures globales. À ce point de vue, on peut distinguer les groupements qui sont réfractaires à la pénétration par la société globale, ceux qui lui sont plus ou moins soumis, enfin ceux qui lui sont entièrement soumis. Les classes sociales sont des groupements à la fois réfractaires à la pénétration par la société globale et en concurrence avec la hiérarchie des groupements fonctionnels caractéristiques de la structure globale où les classes agissent. Ce dernier trait rend la résistance des classes sociales à la pénétration par la société globale finalement plus efficace que celle des Églises Universelles, y compris l’Église Catholique.

Mais, pour mieux comprendre ce caractère des classes sociales, commençons par nous expliquer au sujet des groupements non récalcitrants, Donnons en premier lieu des exemples de groupements ayant tendance à se soumettre entièrement à la pénétration par la société globale : tels sont les associations scientifiques, artistiques, littéraires, pédagogiques, savantes ; les instituts, les académies, les universités, lycées, écoles communales, fondations et centres de recherches, etc. ; les associations et fondations philanthropiques ; et ainsi de suite. Tels devraient être en principe l’État démocratique et l’Organisation de l’Économie Planifiée gérée par les intéressés eux-mêmes. Mais, très souvent, la pénétration de tous ces groupements par la société globale est en réalité bien moindre que ne le laisseraient croire leurs prétentions ou les apparences : c'est qu’ils se laissent dominer soit par des groupements mystico-extatiques, soit par des groupements d'affinités économiques et, surtout, par les classes sociales et leurs idéologies.

En second lieu, un secteur important de la société globale est constitué par des groupements particuliers acceptant plus ou moins la pénétration par celle-ci. C'est le cas de la plupart des groupements de parenté (famille domestique, conjugale, ménage), des groupements de localité (y compris l'État non entièrement démocratisé), des groupements d’activité économique (entreprises, professions, métiers, etc.), des groupements d'affinité de situation économique etc.. C’est également le cas des différents publics, des groupes d'âges (à l’exception des "jeunesses", lorsqu'elles forment un groupe effectif) et de sexe, de certains partis politiques, clubs, sociétés sportives, de certains groupements mystico-extatiques (Églises protestantes et, partiellement, Églises Orthodoxe, bouddhiste, juive, loges maçonniques, etc.). En temps normal, tous ces groupements acceptent en gros les modèles, les symboles, les évaluations, les œuvres culturelles, les critères hiérarchiques qui leur viennent de la société globale, sans toutefois renoncer à les "adapter", à faire des réserves, à sélectionner, à nuancer leur acceptation, ainsi qu'à engendrer leurs propres modèles, pratiques, œuvres, symboles, qui viennent se greffer sur ceux de la société globale par laquelle ils sont pénétrés. La situation devient cependant différente lorsque les classes sociales apparaissent, car la plupart des groupements mentionnés s'intègrent dans une des classes ; c'est la résistance de celles-ci qu’ils [127] adoptent à l’égard de la pénétration par la société globale.

Les groupements réfractaires à la pénétration par la société globale sont ceux qui, consciemment ou non, y résistent le plus. Les raisons de cette résistance peuvent être différentes. Il arrive que les groupements particuliers s’opposent à la pénétration par la société globale parce qu’ils se sentent exclus de la hiérarchie des groupements établis : tels les immigrés qui se voient refuser le droit au travail, les minorités ethniques qui se trouvent persécutées, les chômeurs qui restent de longues années sans parvenir à trouver un emploi, les parias, etc... Les groupements peuvent devenir réfractaires par suite de leur éviction du rang ou de la situation qu’ils occupaient naguère, dans les '’temps meilleurs”, lorsque la structure globale n'avait pas encore changé ; ce sont les groupements récalcitrants par inadaptation aux structures nouvelles, tels la noblesse et le clergé après la Révolution française, les tenants d’une confession autrefois régnante, après une réforme religieuse (ainsi les catholiques dans certains pays devenus protestante, les païens après le triomphe du christianisme), les phratries après la réforme de Solon, les féodaux après l'avènement définitif de l’État monarchique territorial, et ainsi de suite. - La troisième catégorie de groupements réfractaires est constituée par les Églises universelles et tout particulièrement par l'Église Catholique (en partie aussi par l’Église Orthodoxe) ; leur résistance vient de la qualité particulière et unique qu’elles s'attribuent et qui consiste dans le caractère surnaturel et révélé de leurs dogmes, de leurs traditions, de leurs organisations ; cette situation les oblige à refuser de puiser à toute autre source et leur impose la vocation de dépasser par leur universalité les structures sociales globales, notamment les Nations. Il est évident que la mesure effective de la compénétration entre Église et société globale dépend d'un très grand nombre de facteurs. On doit cependant noter que, indépendamment de la place variable que l'Église occupe dans la hiérarchie des groupements fonctionnels caractérisant une structure globale, elle s'intègre habituellement dans cette hiérarchie [[4]](#footnote-4), tandis que les classes sociales font concurrence à cette hiérarchie et la bouleversent en en constituant une autre.

La quatrième et dernière catégorie de groupements réfractaires est représentée surtout par les classes sociales, dont chacune se considère comme le centre unique, le foyer principal de la société globale, la base même de son existence future, présente ou passée. La résistance s’appuie ici à la fois sur la supra-fonctionnalité/ sur l’incompatibilité et sur le caractère de structuration poussée des classes, ainsi que sur leur dynamisme spécifique, qui vient modifier profondément la hiérarchie établie entre les groupements fonctionnels.

Parmi les autres groupements, les seule qui représentent quelque faible analogie avec cette tendance vers l’impénétrabilité sont les groupements de jeunesse, non seulement dans les différents sous-types des sociétés dites archaïques, mais partout où ils s’affirment comme des unités collectives réelles : ils sont caractérisés par leur esprit récalcitrant, [128] réformateur, révolutionnaire par rapport à la société globale dont ils paraissent vouloir modifier certains aspects. Mais, dans ces groupements la résistance est temporaire, et finalement elle se révèle bien plus profondément pénétrée par les tables des valeurs communes à la société globale qu’il ne paraît au premier abord - à moins qu’il ne s'agisse des jeunesses d'une classe particulière. Au contraire, dans les classes sociales, on est devant une impénétrabilité et une résistance permanente, ayant des bases solides et conduisant à des luttes décisives pour le type de structure globale, c’est-à-dire pour sa déstructuration ou sa restructuration.

Les classes sociales ascendantes et celles qui ont été évincées du pouvoir sont les plus réfractaires à la pénétration par la société globale. En revanche, la classe sociale au pouvoir accepte plus aisément cette pénétration tout en croyant la dominer. Si elle n'y parvient plus, c’est le début de sa déchéance. La classe bourgeoise avant, pendant et après la Révolution française, la classe paysanne au XIXème siècle en France, la classe prolétarienne dans les révolutions du XXème siècle représentent des exemples classiques de classes ascendantes commençant d’abord par résister à la pénétration par la société globale et en arrivant ensuite à dominer celle-ci. Prenons l'exemple de la classe paysanne en France ; elle s'était formée après la grande Révolution et elle tenait la propriété individuelle du sol. Elle s'est trouvée dans une situation assez paradoxale : en effet, d'une part elle préparait ses fils à devenir fonctionnaires et elle avait la possibilité de les faire monter très haut sur l'échelle politique et sociale ; d'autre part - et là résidait sa force comme classe - elle gardait un élément d'impénétrabilité, de résistance récalcitrante à l'influence de la société globale. Et c'est justement au moment où la Troisième République s'est entièrement fondée sur la classe paysanne que celle-ci s'est laissée pénétrer avec une telle force par la société globale que son existence a été mise en cause ; autrement dit, l'arrivée définitive de la classe paysanne au pouvoir a marqué un tournant décisif vers sa désintégration.

Lorsqu'on discute des problèmes de la persistance d'une classe ou de la naissance de nouvelles classes, la mesure de leur résistance à la pénétration par la société globale peut servir de critère important. Par exemple, le succès incontestable des kolkhozes en Russie Soviétique serait impossible si les Kolkhozes n'avaient pas été précédés par le "Mir" russe, fondé sur une classe paysanne complètement homogène, qui est restée pendant des siècles impénétrable à la société globale, et qui, même après la révolution et après de nombreuses mesures contre les paysans opulents (koulaks), considérés comme des ennemis de classe des paysans pauvres et moyens, a gardé quelque capacité de résistance à une société globale aussi pénétrante que celle de l'U.R.S.S. aujourd'hui. Envers et contre tout, les paysans russes ont continué à constituer une classe intégrant différentes strates : d'une façon paradoxale, ce fait garantit le succès des kolkhozes et des sovkhozes, alors que ces deux formes d'exploitations agricoles ont été imposées par le gouvernement.

Existe-t-il une ou plusieurs classes moyennes ? Les intellectuels ou les groupes techno-bureaucratiques sont-ils en train de constituer une classe ? Ces questions sont également liées à la mesure de la résistance [129] ou de la non-résistance que les groupes envisagés manifestent à l’égard de la pénétration par la société globale (et par les diverses classes). Par exemple, certains signes avant-coureurs nous montrent que les techniciens, les bureaucrates, les militaires et les experts commencent à constituer un monde qui se ferme à cette pénétration. Ce qui leur manque encore pour former une classe, c’est une structuration suffisamment poussée.

Pour terminer notre commentaire des six caractéristiques cardinales des classes sociales, il nous reste précisément à nous arrêter sur ce critère de la structuration intense »

6. Comme nous l’ayons fait remarquer, les classes sociales ont une nette tendance à la structuration intense ; cependant, étant supra-fonctionnelles, elles restent, comme telles, toujours inorganisées.Structure et organisation ne sont nullement une seule et même chose. La classe sociale constituée à une structure unifiée et ferme, mais ne peut pas s’exprimer dans une organisation unique ; même la pluralité des organisations qui se superposent à elle ne l’exprime que d’une façon partielle et inadéquate. Les classes sociales virtuelles sont structurables comme tous les groupements ; toutefois, elles peuvent n’en être qu’au début de leur structuration et, à plus forte raison, ne s’exprimer dans aucune organisation. Donc, pour décider si une "fraction de classe" ou une "couche" à l’intérieur d’une classe manifeste la tendance à devenir une classe séparée, il faut étudier sa tendance vers la structuration. Ceci parait un truisme lorsqu’on regarde rétrospectivement la constitution de la classe bourgeoise, de la classe prolétarienne et de la classe paysanne (par exemple, la même mentalité et les mêmes symboles, valeurs, idées, représentations, idéologies ont évidemment cimentés l’unité et la cohésion de la "noblesse de robe" et des roturiers, d’une part, des ouvriers d’origine sociale et de situation économique différentes, d’autre part).

Mais pour observer les nouvelles divisions possibles à l’intérieur des classes sociales, ce point de repère garde toute son importance. Ainsi, en ce qui concerne la bourgeoisie financière, industrielle et commerciale sous le régime du capitalisme développé, le problème de savoir si en y retrouve des "fractions de la même classe" ou des classes différentes ne peut être résolu qu’en fonction de l’intensité de leurs structurations différenciées. Les "couches" de la paysannerie russe, opulente, moyenne, pauvre, représentent-elles des classes différentes ? On n’aurait pu répondre à cette question qu’en étudiant la mesure de la structuration de chacune d’elles. De même, le nombre des classes moyennes, le caractère du groupe techno-bureaucratique, les classes nouvelles qui pourraient être en formation dans la population rurale et dans la population urbaine ne peuvent être déterminés que par l’examen de la mesure tant de leur pénétration par la société globale que de leur structuration affective.

[130]

**LE CONCEPT DES CLASSES SOCIALES**

Troisième partie

18e conférence

DÉFINITION DÉTAILLÉE  
DES CLASSES SOCIALES.  
Les trois directions principales  
des recherches empiriques  
sur les classes sociales.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Comme je l'ai fait ressortir dans ma dernière conférence, le critère de la et maturation poussée des classes sociales comprend implicitement celui de la conscience de classe, des œuvres culturelles d’une classe et de l'idéologie. Dans notre critique de la théorie marxiste, nous avons montré que - faute d’analyses psychologiques - le concept de conscience de classe est resté très peu clair ; par ailleurs, il y a eu confusion entre les œuvres culturelles et l'idéologie. De plus, ce dernier terme ayant pris une multiplicité de sens, nous avons suggéré qu'on lui réserve exclusivement celui de justification (doctrinale ou non) des positions partisanes prises per une classe, et que les œuvres culturelles (droit, morale, art, connaissance, langage, éducation) propres à une classe soient mises en corrélations fonctionnelles avec celle-ci. Reste le problème de la conscience de classe, qui est à traiter comme relevant de la psychologie collective, ce que nous allons essayer de faire, très brièvement d'ailleurs, au début de cette conférence.

C'est seulement lorsque l'on reconnaît la possibilité de parler des "consciences collectives" qu'on peut donner un sens précis au terme "conscience de classe", en le débarrassant en même temps de tout halo mystérieux. La conscience collective est une interpénétration partielle des consciences individuelles, interpénétration qui admet une échelle de degrés. On ne peut ni identifier ni séparer les consciences individuelles et les consciences collectives : elles participent les unes aux autres. Toutes les consciences aussi bien individuelles que collectives sont, à divers degrés, ouvertes, dirigées vers ... "intentionnelles" (dans le sens phénoménologique du terme). Ce ne sont, au fond, que des directions différentes dans le même courant psychique, dans le phénomène psychique total : direction vers le Nous, le groupe, la société globale - pour les consciences collectives ; direction vers le Moi - pour les consciences individuelles ; direction vers Autrui et les rapports avec Autrui - pour les consciences dites interpersonnelles. Mais ces trois pôles sont toujours présents ; leurs tension et liaison constituent un des aspects essentiels de toute vie psychique et spécialement de toute conscience. À ce point de vue, la conscience collective a autant de titres à l'existence que la conscience individuelle ; elle possède même une certaine primauté sur la conscience interpersonnelle, car elle sert de base à la communication entre les consciences. Il est évident également que la conscience collective, étant un aspect du phénomène psychique total, peut posséder toutes les colorations et accentuations possibles : il serait parfaitement arbitraire de la réduire aux instincts, aux états affectifs, aux besoins ou aux représentations collectives.

Les difficultés viennent non pas de l'existence des consciences collectives, mais de leur grande multiplicité. À l’intérieur de chaque groupe [131] il y a autant de consciences collectives que de Nous différenciés. Cependant, pour autant qu’un groupe est compris dans un processus de structuration, la conscience du groupe cherche à prédominer sur les consciences collectives relevant des éléments micro-sociologiques qui se heurtent dans son sein. De même, dans les structures globales, la conscience collective de la Nation a normalement tendance à prévaloir sur la multiplicité des consciences collectives qui ont pour foyer les Nous, d’une part, et les groupements, d’autre part. Mais il y a des consciences collectives avec les plus grandes difficultés : ce sont précisément les consciences des classes sociales. La conscience de classe, qui est une conscience collective particulièrement intense, se révèle en même temps comme plus dominatrice que toute autre à l’égard des consciences collectives des groupements et des Nous qui se trouvent intégrés dans la classe. Ce qui peut être vérifié notamment par le fait que la conscience d’une Nation se montre bien plus tolérante que la conscience de classe. Cette dernière pénètre avec force toutes les consciences collectives de groupements et de Nous compris dans son sein, tandis que, souvent, la conscience de la Nation ne réussit pas du tout, ou ne réussit que dans une faible mesure à pénétrer conscience des classes qui y sont intégrées.

D’ailleurs, dès que la conscience de classe cesse de dominer la conscience collective des groupements compris dans son sein, ceux-ci se trouvent placés en dehors de la classe correspondante, passent à une autre classe, ou commencent à former une classe nouvelle. La conscience de classe ou, si l’on préfère, la mentalité collective d’une classe, constitue ainsi une base essentielle de son unité, menacée sans cesse par la différence des situations économiques propres à ses diverses couches ou strates, par leur mobilité sociale et, enfin, par la foule de groupements de différents genres qui sont encadrés dans une classe sociale. C’est seulement en se rendant compte du fait que toute classe sociale est un macrocosme de groupements qu’on peut comprendre l’importance de la conscience de classe, d’une part, des œuvres culturelles et de l’idéologie de classe, d’autre part, qui réussissent à maintenir leur cohésion.

\*  
\* \*

Aux caractéristiques des classes sociales que nous avons mises en avant, on pourrait en ajouter d’autres, qui ne feraient que compléter et détailler celles que nous venons de commenter. Ainsi les classes sociales sont des groupements très étendus quant au nombre de leurs participants ; ce sont les groupements particuliers de la plus large envergure jusqu’à présent connue, car ils débordent les frontières nationales. Les classes sociales se trouvent donc à l’opposé des groupements réduits ou restreints et des groupements de moyenne envergure. Ce caractère se lie d’une part, avec le fait qu’elles constituent des groupements à distance, et, d’autre part, avec leur formation limitée aux types de sociétés industrialisées possédant une technique suffisante de production, de communication et de diffusion.

Les classes sociales sont également caractérisées par le fait qu’elles constituent, des groupes permanents, c’est-à-dire, qu’elles appartiennent [132] à la catégorie des groupements les plus stables au point de vue de leur durée ; sous cet angle, elles se distinguent non seulement des groupements temporaires, mais encore des groupements durables, dont la dissolution est prévue sous certaines conditions. À côté des Églises et des États, les classes sociales se rangent parmi les groupements dont la dissolution n’est ni prévue, ni envisagée. Ces groupements permanents dépendent moins que les autres - en ce qui concerne leur existence comme telle - de la vie et de la volonté de leurs membres concrets, ce qui augmente les chances de leur cohésion. Le caractère permanent des classes sociales en tant que groupements (qui n'empêche évidemment pas qu’elles puissent en fait disparaître et être remplacées par d’autres groupements) est lié à leur supra-fonctionnalité et à la résistance qu’elles opposent à la pénétration par la société globale.

De plus, les classes sociales sont des groupements ouverts, distingués aussi bien des groupements clos que des groupements à accès conditionnel. Il s’agit ici du mode d’accès à un groupe ; ce mode d’accès ne coïncide pas toujours avec le fondement de la formation de ce groupe. L'accès aux groupements volontaires et même aux groupements imposés peut être tantôt libre, tantôt soumis à des conditions, tantôt clos. Seuls les groupements de fait sont toujours des groupements ouverts. Comme les classes sociales sont des groupements de fait, elles sont, par là-même, des groupements ouverts. La première de ces caractéristiques implique la seconde. Remarquons cependant que la liberté d’accès à une classe sociale reste très relative. Il s’agit seulement, d’une part, de l’absence de toute barrière juridique, et, d'autre part, de la possibilité d’adhésion consciente des individus ou des groupes qui se sentent attirés vers une classe par différents motifs (en embrassant la cause de cette classe pour des raisons idéologiques, économiques ou afin d'être protégés, par mesure de précaution, etc.). Mais l’intégration effective dans une classe inférieure ou supérieure suppose un changement de mentalité, de genre et de niveau de vie, qui n’est pas toujours facilement acquis ; et, lorsqu'il s'agit de l'accès aux classes supérieures, on doit posséder également les moyens économiques permettant d’atteindre leur situation sociale.

Les deux dernières caractéristiques qu'on peut donner des classes sociales sont les suivantes : elles appartiennent aux groupements de division et elles ne peuvent pas exercer une contrainte inconditionnelle à l'égard de leurs membres ; ces traits découlent des indications précédentes. Les groupements de division ont une orientation combattive, et les groupements d'union, une orientation conciliatrice. En dehors des classes sociales, il existe une série d’autres groupements de division ; par exemple, les groupements d’âge et de sexe, los groupements d'affinité fraternelle, les professions, les syndicats, les partis politiques. À cette catégorie, s'opposent les groupements d'union, tels que les groupements de parenté, les groupements de localité, et une partie des groupements économiques, comme les usines, les entreprises et les industries. Cette distinction n'a rien à voir avec une évaluation, ni, à plus forte raison, avec le fait de servir l’intérêt général ou l'intérêt particulier car les groupements de division peuvent servir l'intérêt général, et les groupements d'union, servir d'une façon ostensible ou camouflée des intérêts particuliers. Les classes sociales, à cause de leur résistance à la pénétration par la société globale et de leur incompatibilité radicale, sont les groupements de division par excellence. Mais leur combattivité peut varier en fonction de l'orientation des Nous et des différents groupes [133] qui sont intégrés dans leur sein, aussi bien qu’en fonction de leur situation dans la hiérarchie des classes, d’une part, de la conjoncture dans la société globale, d’autre part.

Enfin, les classes sociales exercent des pressions intenses sur leurs membres individuels et collectifs (les Nous et les groupements qui y sont intégrés) et elles sont les foyers de réactions collectives (positives ou négatives) spontanées, mais puissantes ; néanmoins, elles n’exercent pas une contrainte inconditionnelle ; elles ne peuvent pas interdire à leurs participants de se retirer, de quitter le groupe pour ne soustraire aux sanctions. Elles ne disposent que de la contrainte conditionnelle. Ceci n’a rien à voir avec la force de la sanction qui peut aller de la simple désapprobation au boycottage intense, menaçant non seulement la situation économique, mais la sécurité et la vie même des intéressés, pour autant qu’ils ne réussissent pas à quitter la classe avec laquelle ils sont entrés en conflit. Cette caractéristique de la classe comme groupement à contrainte conditionnelle est liée avec son appartenance aux groupements ouverts, de fait, inorganisés en tant que tels, à distance enfin.

Nous pouvons maintenant donner une définition exhaustive des classes sociales : "Les classes sociales sont des groupements particuliers de très vaste envergure représentant des macrocosmes de groupements subalternes, macrocosmes dont l’unité est fondée sur leur supra-fonctionnalité, leur résistance à la pénétration par la société globale, leur incompatibilité radicale entre eux, leur structuration poussée impliquant une conscience collective prédominante et des œuvres culturelles spécifiques ; ces groupements, qui n’apparaissent que dans les sociétés globales industrialisées où les modèles techniques et les fonctions économiques sont particulièrement accentués, ont en plus traits suivants : ce sont des groupements de fait, ouverts, à distance, de division, permanents, restant inorganisés, ne possédant que la contrainte conditionnelle".

\*  
\* \*

Pour conclure ce cours, nous allons passer brièvement en revue les problèmes qui se posent devant une sociologie des classes sociales et qu’il faudrait étudier en détail, de préférence par l’analyse de situations concrètes et par des enquêtes empiriques, si l’on acceptait de prendre comme point de départ notre essai de conceptualisation des classes sociales.

I. Les classes sociales, comme tout phénomène social total (qu’il soit partiel ou global), représentent des microcosmes de formes de sociabilité. La microsociologie des classes sociales devrait étudier l’actualisation et l’accentuation de différentes formes de sociabilité en fonction de chaque classe particulière et en fonction du rôle que celle-ci est amenée à jouer dans des structures et des conjonctures globales. [134] On pourrait faire cette observation générale : les classes sociales favorisent bien davantage les Nous que les rapports avec autrui (individuels et intergroupaux), et, parmi les Nous, les Masses et les Communions au détriment de la Communauté. Il serait même possible de se demander si l’importance que la conscience de classe, les œuvres culturelles et l'idéologie manifestent dans la constitution et le fonctionnement même des classes n’est pas l’effet d’un jeu de compensation appelé à suppléer à la défaillance de la communauté.

Cependant, dès que l'on formule la question pour chaque classe en particulier, on constate que des observations aussi générales peuvent seulement servir de point de départ. En effet, dans la classe bourgeoise d'une part, dans la classe paysanne d'autre part, la Communauté paraît malgré tout aussi accentuée que la Masse et la Communion, tandis que, dans la classe ouvrière elle est souvent à peine palpable. De plus, dans les classes moyennes, les Nous sont fortement limités par les rapports avec autrui - en particulier les rapports avec autrui intergroupaux. » Dans la classe bourgeoise, surtout à l’époque du capitalisme concurrentiel, cette limitation des Nous en faveur des rapports avec autrui est également très prononcée.

On peut observer, en outre, que plus l'antagonisme des classes est violent, et plus la Communion s'accentue à l'intérieur des classes ; moins la lutte des classes est forte, et plus la Masse s’accentue dans leur sein. Il faut également prendre en considération le caractère actif et passif des formes de sociabilité et spécialement des Nous. Par exemple, les classes sociales montantes, ascendantes, passent rapidement des masses, communautés, communions passives aux masses, communautés, communions actives. Les classes en germe, en formation, favorisent les masses passives ; les classes au pouvoir, les communautés actives, les classes privées de leur pouvoir, les communautés et les communions passives.

La microsociologie des classes sociales est donc sans cesse à refaire en tenant, compte de chaque classe et de la situation concrète de celle-ci dans des structures et conjonctures globales. Cette constatation nous paraît d'autant plus vraie que les classes sont des macrocosmes de groupements - des groupements de groupements - et que, à l'intérieur de chacun de ces derniers, le problème de l’accentuation des formes de sociabilité se pose à nouveau avec plus ou moins d'actualité.

II. Nous arrivons ainsi au second aspect des classes sociales en tant que macrocosmes de groupements subalternes. Les classes sociales occupent ici une place exceptionnelle parmi les groupements particuliers, car ce sont les seuls qui en comprennent chacun une grande multitude d'autres ; elles ne sont dépassées à cet égard que par la société globale. Le fait que les classes sociales soient des groupements de groupements est le résultat direct de la supra-fonctionnalité des classes. Si l'on considère le macrocosme des groupements à l'intérieur d'uns classe comme se réduisant aux seules strates dues à la différence de richesse ou de salaire, de préparation professionnelle, de besoins et de satisfaction de ceux-ci enfin, on appauvrit considérablement la multiplicité des groupements intégrés dans une classe. La hiérarchie des groupements d'affinité économique n'est qu'un des aspects du macrocosme de groupements que [135] représente une classe sociale.

D'une part, au sein d'une classe, d'autres genres de hiérarchies de groupements subalternes sont possibles ; les critères de cette hiérarchie peuvent être le prestige, le pouvoir, la bonne renommée, la gloire de certains groupements, à l'intérieur d'une classe ; et ces critères peuvent devenir complètement indépendants de la stratification économique. Par exemple : les syndicats, les partis politiques ouvriers, les délégués ouvriers, les "minorités agissantes", au sein de la classe prolétarienne. De même, pour la classe bourgeoisie, les "grands patrons" bons organisateurs et entrepreneurs imaginatifs, les associations patronales, les capitalistes éclairés et libéraux à l'époque de l'essor du capitalisme concurrentiel, et ainsi de suite. À l'intérieur d'une classe sociale, l’échelle des groupements indépendants des stratifications économiques implique une évaluation qui ne peut venir que de la table de valeurs propre à cette classe.

D'autre part, un bon nombre de groupements compris dans le sein des classes sociales ne forment pas de hiérarchie ; ce qui peut être observé tant pour une série de professions et de familles placées au même niveau du point de vue de la situation économique, de l'éducation, du prestige, du pouvoir, de la renommée, que pour différentes associations amicales, fraternelles, religieuses, éducatives, sportives, clubs, groupements d'âge, publics, groupes des producteurs et des consommateurs, qui se trouvent intégrés dans le cadre d'une classe sociale.

Nous avons déjà signalé que plus la lutte des classes est forte et moins la multiplicité des groupements est perceptible à l'intérieur de chaque classe. Par contre, cette multiplicité gagne en relief et en importance dès que la lutte des classes s'apaise quelque peu. Nous pouvons maintenant ajouter cette précision : les hiérarchies concurrentes de groupements fonctionnels à l'intérieur des classes sociales ne traduisent nullement l'affaiblissement des luttes de classe, tout au contraire. Par exemple, à l'intérieur de la classe ouvrière, la formation d'une hiérarchie de groupements dont les critères sont le prestige, le pouvoir, la bonne renommée, la gloire - échelle en compétition avec les strates économiques - est une manifestation de l'intensité de l'antagonisme social. Inversement, si 1'unification des hiérarchies concurrentes de groupements au sein d'une classe sociale peut se faire au profit des strates économiques qui lui sont propres, cela se produit en fait justement lorsque les classes sociales ne sont pas fortement structurées (par exemple, les classes moyennes), ou lorsque la lutte de classes s'affaiblit soit en réalité, soit... dans l’imagination des auteurs qui insistent, trop sur les strates économiques, en allant jusqu'à les confondre avec les classes elles-mêmes.

En tous cas, ici encore, des analyses et des enquêtes empiriques s'imposent dans l'étude des classes sociales comme macrocosmes de groupements, de même que dans leur étude comme microcosmes des formes de sociabilité. Car chaque classe représente un macrocosme spécifique de groupements, et, dans chaque conjoncture concrète où cette classe et la structure globale au sein de laquelle elle agit se trouvent placées, on voit varier ces macrocosmes, les hiérarchies qui les caractérisent, les critères sur lesquels cas hiérarchies se fondent.

[136]

III - Ceci nous conduit au troisième aspect des études concernant les classes sociales : celui des structures globales où les classes sociales se manifestent et luttent entre elles. Au cours de notre exposé aussi bien critique que systématique, nous avons insisté sur deux thèses générales : a) la liaison de l’existence des classes sociales avec les structures globales caractérisées par l’industrialisation ; b) le fait que la hiérarchie entre les classes sociales et à l'intérieur de chacune d'elle tend à entrer en concurrence avec la hiérarchie des groupements fonctionnels sur laquelle repose la structure des sociétés où elles sont intégrées.

Cependant, sur plusieurs autres points, une généralisation est à peine possible ou ne l'est même pas du tout. Déjà, la mesure de la pénétration effective d'une classe sociale par la société globale et la mesure de la compétition entre la hiérarchie des classes et celle des groupements fonctionnels demandent, pour être précisées, des enquêtes empiriques tenant compte des conjonctures et des situations concrètes aussi bien que des structures.

Cette démarche s'impose encore plus en ce qui concerne le nombre des classes sociales, ainsi que le rapport entre le déterminisme sociologique partiel des classes et le déterminisme sociologique global.

Il est impossible de prédire d'avance le nombre des classes, car il y en a toujours qui sont en germe et manifestent des velléités de structuration ; selon les variations des types globaux selon la conjoncture, ces virtualités peuvent devenir effectives ou ne pas se réaliser. Des classes dont l'importance décroît à cause du changement de circonstances peuvent s'acheminer vers la déstructuration et se dissoudre pacifiquement (telle la "classe paysanne" en France ; ce qui n'empêche évidemment pas le bourgeonnement des nouvelles classes rurales). Des classes qui paraissent s'acheminer vers leur disparition (telle la "petite bourgeoisie") peuvent connaître un nouvel essor (comme les classes moyennes), en raison du bouleversement dans la technique, de la multiplication des agents techniques subalternes et des intermédiaires divers, etc. Même les blocs que différentes classes peuvent former entre elles ne sont pas toujours prévisibles et peuvent varier d'après la conjoncture et selon les pays. Ces questions ne peuvent être étudiées que par des recherches et des enquêtes empiriques, en excluant toute dogmatisation.

Pour autant que les classes sociales existent, leur déterminisme sociologique partiel est toujours en compétition perceptible avec le déterminisme sociologique global des sociétés où elles sont intégrées. Mais cette compétition comporte des degrés qu'il s'agit d'analyser empiriquement. Ou, encore, on peut observer nettement - plus nettement que pour tout autre groupe - une discontinuité entre le déterminisme des classes et celui de la société globale ; cependant, il s'agit d'une discontinuité relative, limitée par une continuité relative. Et les degrés de ces continuités et discontinuités ne peuvent être étudiés que par des méthodes empiriques.

Évidemment, lorsqu'une classe sociale accède au pouvoir, son déterminisme peut réussir pour un certain temps à occuper la première [137] dans la hiérarchie des déterminismes partiels que le déterminisme sociologique des structures globales est appelé à unifier. An contraire, lorsqu’une classe est évincée du pouvoir, son déterminisme spécifique entre en conflit violent avec le déterminisme sociologique de l’ensemble, sans parvenir cependant à jouer un rôle autre que celui de ralentisseur. Enfin, le déterminisme partiel des classes ascendantes, tout en accentuant la discontinuité avec le déterminisme de la société globale, exerce une très forte pression sur celui-ci, ne serait-ce qu’en provoquant des réactions et des luttes entre les déterminismes. Il faut ajouter que, au moment même où le déterminisme d’une classe arrivée au pouvoir occupe le sommet de la hiérarchie des déterminismes partiels, l’efficacité, du déterminisme propre de cette classe paraît s’affaiblir : en gagnant pour ainsi dire en extension, il perd en intensité... On ne doit pas oublier non plus que chaque classe vit dans sa propre temporalité, ou, plus exactement, dans sa propre échelle des temporalités, qui ne correspond pas à celle de la société globale.

Pour toutes ces raisons, identifier le déterminisme des classes et celui des sociétés globales serait commettre une grosse erreur de simplification excessive. Entre les deux déterminismes, toute une dialectique complexe se développe ; seules des recherches conduites dans un esprit hyper-empiriste peuvent aider à donner une image variable et concrète de leurs rapports.

Pour terminer, il ne me reste qu’à préciser comment je vois l’avenir des classes sociales ; si je nie la possibilité de leur disparition dans des sociétés industrialisées, cela ne veut nullement dire que j’affirme que les classes actuellement en présence vont s'éterniser et encore moins que le capitalisme organisé ait des chances sérieuses de survivre. Dans différents types de structure globale planifiée, des classes sociales entièrement nouvelles peuvent surgir, et, parfois, sont même déjà en train de se constituer. Il se pourrait qu'on trouve des méthodes de planification susceptibles d'aboutir à un certain, équilibre entre les classes sociales nouvelles par un jeu de compensations qui éliminerait, au moins en partie, l'inégalité économique entre les classes sociales. Alors - mais alors seulement - la hiérarchie des classes céderait la place à la hiérarchie des groupements fonctionnels, dans ce cas les groupements supra-fonctionnels tels que les classes pourraient tendre vers une équivalence entre elles. Si une semblable solution pouvait être réalisée, les conflits et les compétitions des groupements à l'intérieur des classes et en dehors des classes deviendraient plus importants que la lutte des classes. La question resterait cependant ouverte de savoir si l'équilibre et l'équivalence entre les classes, dans une structure globale planifiée post-capitaliste, se révéleraient comme très durables, ou s'ils ne seraient pas tôt ou tard remplacés par une lutte aiguë entre les classes dont il est impossible de prévoir le nombre ni le caractère.

La sociologie est incapable de prophétiser. Elle peut seulement aider à éviter tout dogmatisme en s'efforçant à la fois d'assouplir et de clarifier ses concepts pour les rendre aptes à suivre de près les sinuosités mouvantes du réel. C’est ce que j’ai essayé de faire dans ce [138] cours en ce qui concerne le concept sociologique si important et si discuté des classes sociales.

[ii]

Table des matières

1re conférence. Le problème [1]

2e conférence. Le problème (fin) [7]

Première Partie  
Le Concept de Classes Sociales  
chez Marx et chez certains Marxistes [10]

2e conférence (fin). Marx [10]

3e conférence. Marx (suite) [18]

4e conférence. Marx (suite) [19]

5e conférence. Marx (suite) [28]

6e conférence. Marx (fin). Engels. Kautsky. Lénine [36]

7e conférence : Lénine (fin). Boukharine, Lukacs [45]

8e conférence. Lukacs (fin) [53]

8e conférence (fin). Essai d’une critique de la conception marxiste des classes sociales [55]

Seconde Partie  
Le Concept de Classes Sociales  
chez les théoriciens non-marxistes [62]

9e conférence. Schmoller [62]

10e conférence. Vilfredo Pareto [69]

11e conférence. Max Weber [79]

12e conférence. J. A. Schumpeter [85]

13e conférence. Maurice Halbwachs [94]

14e conférence. Maurice Halbwachs (suite) [100]

15e conférence. Maurice Halbwachs (fin). Pitirim Sorokin [108]

Troisième partie  
Exposé Systématique [116]

16e conférence. Les caractères cardinaux des classes sociales [116]

17e conférence. Les caractères cardinaux des classes sociales (fin) [123]

18e conférence. Définitions détaillée du concept de classes sociales - Les trois directions principales des recherches empiriques sur les classes sociales [130]

Fin du texte

1. Les ouvrages de Marx sont cités d'après la traduction des Oeuvres complètes faits par J. Molitor (édition Alfred Costes), à l’exception des trois écrits historiques et de [*Misère de la Philosophie*](http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.mak.mis), qui sont cités d'après las "Éditions Sociales" (Paris, 1946). [↑](#footnote-ref-1)
2. Ce qui est d'autant plus précieux qu'il en a une et fort discutable. [↑](#footnote-ref-2)
3. Cf. à ce sujet mon Idée du Droit Social, 1932 et mes Éléments de Sociologie Juridique, 1940. [↑](#footnote-ref-3)
4. On peut citer comme exception le type de société féodale où plusieurs hiérarchies de groupements fonctionnels ont été en lutte. [↑](#footnote-ref-4)